

CHLOE WILKOX

Wild
LOVE

BAD BOY & SECRET GIRL

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Perfect Mistake

Quand Elly se réveille après une soirée de folie à Las Vegas, c'est la panique ! Elle est dans les bras d'un mec aussi musclé que sexy mais... inconnu ! Il ne se souvient pas plus qu'elle de la soirée, mais une chose est sûre : ils sont mariés ! S'ils décident aussitôt de divorcer, les choses ne se passent pas comme prévu. Entre quiproquos, départs inopinés, disputes et fous rires, Las Vegas n'a pas fini de bouleverser leur vie !

[Tapotez pour télécharger.](#)



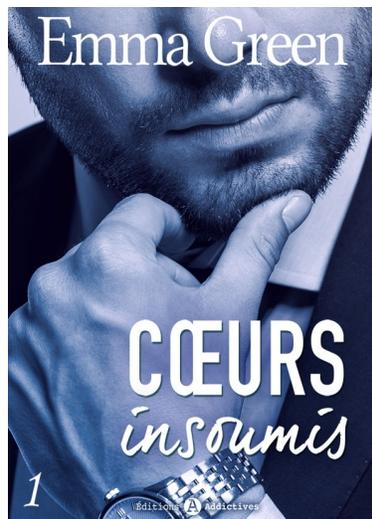
Également disponible :

Cœurs insoumis

À tout juste 25 ans, Solveig décide de plaquer le peu qu'il lui reste pour parcourir les États-Unis d'est en ouest au volant de son tas de ferraille. Mais, la jeune blonde explosive va devoir partager un bout de chemin avec Dante, un spécimen aussi sombre et tourmenté qu'elle est solaire et délurée.

Seul problème, le beau brun tatoué et mystérieux n'aime pas qu'on lui dicte sa conduite. En tête-à-tête pendant cinq mille kilomètres, comment ces deux âmes contraires et ces cœurs insoumis vont-ils faire route ensemble ? Et jusqu'où ce road trip les mènera-t-il ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Cash girl - Combien... tu m'aimes ?

Rose est strip-teaseuse au Loup blanc. Escort girl pour payer les dettes que son père lui a laissées à sa mort, elle ne croit pas à l'amour. Le sexe est une arme, l'argent un moyen. Jusqu'à ce que son chemin croise celui du bel Audric Beaumont, un client pas comme les autres. Un homme riche et influent qui fera enfin battre son cœur, mais qui est-il vraiment ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Apprends-moi - My Stepbrother

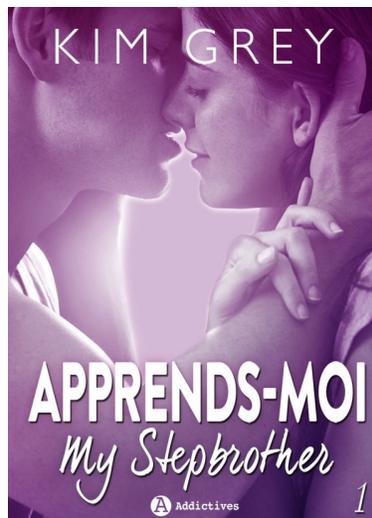
Céder au désir pourrait leur faire tout perdre, mais comment résister ? À 18 ans, Victoria a tout perdu : son père, sa vie à Chicago, et ses projets d'aller à l'université. Recueillie par l'ex-femme de son père, Alexandra, elle se retrouve catapultée dans une famille aux codes bien différents des siens : ses tatouages, ses Dr Martens et ses piercings font tache !

Mais elle est prête à tout pour s'intégrer, pour ne pas se retrouver seule au monde. Lorsqu'elle rencontre Zach, le fils du compagnon d'Alexandra, tout se complique dramatiquement. Il est motard, boxeur, colérique, magnifique et irrésistible.

Le monde entier est contre eux, les codes, les conventions, et Victoria joue son avenir tout entier pour cette relation.

Le plus beau des paris peut entraîner la pire des chutes !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Chloe Wilcox

**WILD LOVE
BAD BOY & SECRET GIRL**

Volume 1

 **addictives**

1. Aloha, Green Growth

Alana

- Et toi, Alana, qu'est-ce que tu en penses ?
- Hein ? Quoi ? Pardon ? bafouillé-je en atterrissant soudain.

Assise avec quelques autres volontaires dans la cour de l'internat où nous allons être logés durant les quatre prochaines semaines, je constate qu'une fille dont j'ai malheureusement oublié le prénom (Serena ? Sienna ?) me regarde en papillonnant des yeux. Je n'arrive pas à déterminer si elle est suspendue à mes lèvres ou si elle est en train de faire une attaque.

- Casey Lewitt, reprend-elle. Tu sais pourquoi il a été arrêté, toi ?

Je hausse les épaules pour signaler ma complète ignorance. Les potins, ce n'est pas mon truc. Je me fiche pas mal de la vie des célébrités, surtout lorsque leurs frasques comptent autant que leur talent.

– Sierra, lui répond Jake, le grand blond aux épaules larges et au sourire gamin assis à côté de moi, je ne sais pas d'où tu tiens ça mais si un acteur aussi célèbre que Casey Lewitt avait été arrêté avec un kilo de crystal meth, je t'assure que l'info apparaîtrait quelque part sur le Net.

Sierra. Elle s'appelle Sierra. Moyen mnémotechnique : comme la Sierra Leone.

Pour appuyer ses propos, Jake agite son Smartphone sous le nez de Sierra, puis se remet à pianoter dans son moteur de recherche pour trouver d'autres infos. Plus par politesse qu'autre chose, je me penche par-dessus son épaule et regarde, parmi la mosaïque Google, les photos de l'objet de leur curiosité. En digne représentante de la génération Y, je connais déjà par cœur le visage de Casey Lewitt : le fameux Tristan de la saga vampirique *Night Creatures* a été placardé sur tous les bus des villes où j'ai vécu ces trois dernières années.

Depuis qu'il a été révélé il y a trois ans, Lewitt est devenu le fantasme numéro un de toutes les nanas que je connais. Je trouve cet engouement exagéré. Certes, c'est un beau mec, c'est indéniable. 20 ans et des poussières, des cheveux châtain foncé, des maxillaires saillants, des yeux dorés fendus, une peau mate aux nuances discrètement ambrées. Et il possède ce petit air rebelle qui a toujours fait craquer les filles. Moi, je trouve ce genre de charme un peu cliché. Ça marchait quand j'avais 15 ans, mais maintenant... À mes yeux, Lewitt n'est qu'une copie de tous les beaux gosses du cinéma qui l'ont précédé, de James Dean dans *La Fureur de vivre* à DiCaprio dans *Romeo + Juliet*, en passant par Brad Pitt dans *Thelma et Louise*. Il leur ressemble... sans leur ressembler. Ce n'est pas une question de physique. C'est plutôt qu'il dégage la même vanité. Pas « vanité » dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui de « vantardise » : « vanité » comme l'entendaient les peintres de la Renaissance. Ce qui est fragile, soumis à l'altération du temps, voué à disparaître. Une étoile éphémère et minuscule dans l'immensité du ciel.

Or, les étoiles ne m'intéressent pas plus que ça. Du moins, celles de Hollywood.

Celles de Hawaï, c'est autre chose. Je les ai regardées un bon bout de temps, hier soir, assise sur la plage, sans réussir à prendre conscience que ça y était, je l'avais vraiment fait : j'avais enfin tout plaqué. Vingt heures plus tôt, je sortais d'un *black cab*¹, trempée par la pluie, avant d'entrer dans l'aéroport d'Heathrow. Et ensuite j'étais là, sur l'île de Molokai, jet-laguée, en débardeur et short un 15 octobre, à contempler la Voie lactée. En y repensant ce matin, ça me semble bien plus sensationnel que le fait de cohabiter avec un des sujets favoris de la presse à scandale. Néanmoins, une des photos de Casey Lewitt retient mon attention – suffisamment pour que, un peu par réflexe, je tende le bras et clique dessus pour l'agrandir. On le voit trimballer ses tatouages sur une plage quelconque tout en adressant son plus beau majeur dressé au photographe. Il est différent de celui qu'on voit sur les affiches de film, moins lisse, plus brut de décoffrage. À côté de la fille en bikini qui l'accompagne, il a l'air franchement immense. Parfois, les films sont trompeurs, mais là, ça n'est pas le cas : ce type est grand, très grand et large. Il est baraqué, évidemment, mais pas comme ces garçons compactes aux muscles ronds qui semblent gonflés d'air. Son corps est à la fois ample et nerveux, imposant et racé. En cours, la sculpture n'était pas ma matière favorite mais, tout de même, l'esthète

en moi apprécie.

Sur le cliché, Casey Lewitt dégage une impression de force, mais aussi d'agilité et de souplesse. Il a la majesté du lion. Pourtant, il dégage un je-ne-sais-quoi de mystérieux, sur le qui-vive, comme s'il pouvait à tout instant sortir du champ et vous laisser en plan. Un animal sauvage qui refuse de se laisser mettre en cage. Malgré l'énervement que suppose son geste, il n'a pas l'air en colère, loin de là. On devine au contraire qu'il se retient de sourire, comme si tout cela n'était qu'un jeu, un rôle : celui de la star énervée, de l'idole rebelle pour jeunes filles en fleurs. Son regard a quelque chose qui m'interpelle, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus... En tout cas, il y a une malice dans sa façon de fixer l'objectif. Il semble savoir que la curiosité qu'il suscite n'est qu'un effet de mode. Que bientôt, il sera remplacé par un autre, pas forcément plus talentueux ni plus beau, mais parce que c'est dans l'ordre des choses. Il semble le savoir et s'en moquer éperdument...

– Alors ? me demande Jake qui me fait sursauter. Ton verdict ?

OK, les affiches de Night Creatures ne lui rendent pas honneur : il est finalement assez charismatique, le bellâtre pour midinettes.

– Tu as raison, conclus-je d'un ton pince-sans-rire, il a beaucoup trop de dents et elles sont bien trop alignées pour qu'il soit accro à la meth.

Je crois surprendre un échange de regards entre Sierra et Nicole, l'autre fille assise avec nous. J'ai l'habitude : mon humour cynico-absurde fait généralement cet effet-là. Pour une fois, j'aimerais bien qu'il ne m'empêche pas de m'intégrer ! D'autant que Jake, que j'ai rencontré hier au dîner, a l'air franchement cool.

Mais non, je suis parano : lui me sourit.

Jake vient de Blackfoot, Idaho. Son père possède une ferme là-bas. Plutôt que la vie d'agriculteur, Jake a choisi la sauvegarde des écosystèmes. Ça ne m'étonne pas : il n'a pas le profil du fermier. Pour tout dire, il ressemble plus à un lord anglais. Ça tient sans doute à son teint clair, à ses cheveux aux reflets vénitiens.

Sierra, elle, vient de Caroline du Sud, et compte entreprendre un master de droit de l'environnement. Je ne connais pas encore les motivations de Nicole. Tout ce que je sais, c'est qu'elle vient de Floride et se trouve être un sosie de Denise Richards tout droit échappé d'une beuverie de sororité. Bref, typiquement le genre de nana qui me terrifie.

– Je n'arrive pas à croire qu'il s'agisse du garçon dont j'étais folle amoureuse quand j'avais 10 ans, déclare Nicole d'un air rêveur en regardant elle aussi des photos de Lewitt sur son iPhone.

– Quand tu avais 10 ans ? m'étonné-je.

– Mais oui ! Le petit Richie de *Happy Family*, tu ne te souviens pas ? Tu sais, le neveu qu'adoptait la famille Riley à la fin de la première saison ?

– Noon, énorme ! C'était lui ? s'étonne Jake. C'est marrant... Il jouait le rôle du gamin parfait, et maintenant il sort de taule.

« Marrant », j'imagine que c'est une façon de parler. Parce qu'être contrainte de vivre pendant un mois avec un criminel me semble moyennement *fun*, personnellement.

– Au final, on ne sait toujours pas pourquoi il a été arrêté ? m'enquiers-je d'ailleurs.

– Sierra avait raison, la taquine Jake en consultant un article sur son téléphone, c'est bien d'une affaire de drogue qu'il s'agit. Mais au lieu d'un kilo de meth, la presse parle de deux grammes de coke...

– Oui, bon, j'ai peut-être exagéré les proportions... admet l'intéressée en haussant les épaules.

Ça ne le rend pas moins dangereux.

– Je ne sais plus où est-ce que j'ai lu que, lorsque la police l'a arrêté, une fille était en train de faire une overdose sur la banquette arrière de sa voiture, marmonne Nicole en tapant frénétiquement une sélection de mots-clés dans la barre de recherche Google.

– L'actrice en question, c'était Mina Lockheart, intervient Jake.

– La blondasse qui joue dans *Prom Terror 2* ?

– Blondasse, blondasse... Cette fille est une bombe, oui ! Et elle ne faisait pas une overdose : elle était avec lui, c'est tout. Ils sortaient d'une soirée de première quand ils ont été arrêtés suite à un accident, lit Jake sur son téléphone.

– C'est sa petite amie ?

– Vu la liste de conquêtes de ce type, je dirais plutôt l'une de ses petites

amies. D'après cet article, continue-t-il, elle s'en est tirée sans rien mais Lewitt a été condamné à six mois de prison ferme, dix-huit mois de mise à l'épreuve ainsi qu'une obligation de suivre une psychothérapie. Il a fait trois mois à Fishkill et a été libéré pour bonne conduite.

– C'est probablement la seule fois de sa vie que Mr Hollywood a fait preuve de bonne conduite, rit Sierra.

J'essaye de ne pas le montrer mais son excitation me choque et me semble déplacée. C'est quand même bizarre d'être autant électrisée par l'arrivée d'un repris de justice sur l'île ! D'ailleurs, Jake remarque ma réaction et se penche à mon oreille.

– Tu es la seule meuf ici qui n'a pas l'air ravi que Lewitt participe à la mission. Pas fan du gars ?

Je pourrais lui répondre que c'est parce que je connais malheureusement les sociopathes et lui raconter d'où me vient cette expertise dont je me passerais bien. Je pourrais aussi lui expliquer que tout mon entourage, parents en tête, me croit à Londres, que j'ai besoin de maintenir l'illusion, et que voir débarquer monsieur Célèbre et tous les paparazzis qu'il ne manquera pas de drainer à sa suite ne va pas me faciliter la tâche. Si Jake avait besoin d'une raison supplémentaire pour me voir tirer la tronche, je pourrais également lui apprendre que j'ai passé mon adolescence enfermée avec trois cent vingt de mes congénères âgées de 14 à 18 ans, que je sais donc ce qu'il faut éviter si on ne veut pas déclencher une guerre entre filles : les ballons d'eau chaude trop petits, les premiers jours de soldes et les garçons trop séduisants. Mais comme ces explications sont soit trop glauques, soit trop secrètes, soit trop longues, je me contente de lui dire, avec ce ton monocorde qui signe mes blagues absurdes ou cyniques :

– J'ai toujours eu la frousse des vampires.

Jake rit, et moi je profite de ce petit succès pour me lever. J'en ai assez d'entendre parler de Lewitt, ça me crispe. Je flippe de cette histoire de paparazzis. Et de toute façon, la réunion d'intégration va bientôt commencer.

– Où tu vas ? me demande le grand blond.

– Chercher un bloc-notes. On se retrouve en salle de conférences ?

– Ça roule, à tout’.

Je leur adresse un signe de la main et file en direction de ma chambre, impatiente de goûter quelques minutes de solitude.

Une fois assise sur mon lit, dans mes sept mètres carrés d’espace personnel, je réfléchis. Je ne peux pas empêcher Casey Lewitt de rejoindre la mission, c’est un fait. Mais sa présence risque de me compliquer grandement la vie. Ne ferais-je pas mieux de renoncer tant qu’il est encore temps ? De trouver un bateau qui fasse la traversée Kaunakakai jusqu’à Honolulu, là où se trouve l’aéroport ?

Et pour aller où ?

Retourner à Londres avant que l’administration ait remarqué mon absence ? Je m’en sens incapable. Et puis, qu’est-ce que je dirais à Evie ? Elle compte sur moi !

Evangeline Pratt – Evie pour les intimes – est la vice-présidente de Green Growth. C’est elle qui a suggéré que je rejoigne la mission. Elle sentait bien qu’en Angleterre, j’étais en train d’étouffer.

Nous nous sommes rencontrées au milieu de mon année de première, il y a presque deux ans, quand elle est venue présenter le travail de l’ONG dans mon école, la célèbre Miss Porter’s School dans le Connecticut. À l’époque, je faisais partie de la rédaction du journal de ce lycée pour filles. Ma rubrique s’intitulait « Instantanés » et consistait en un portrait, dessiné par moi-même, d’un acteur de l’actualité scolaire. J’ai réalisé le sien au pastel. Pendant qu’Evangeline posait, nous avons beaucoup discuté. Elle avait beau avoir huit ans de plus que moi, elle s’était montrée vraiment ouverte et amicale. Ça m’avait changé des filles de mon école, qui se tenaient à distance et me jugeaient étrange. Evangeline et moi sommes restées en contact via Facebook, nous écrivant régulièrement.

L’avantage d’une correspondance, c’est qu’on ose aborder tous les sujets. J’ai écrit des choses à Evie dont je n’ai même pas parlé à Joe, ma meilleure amie et ancienne coturne².

Courant septembre, quand j'ai commencé à me poser des questions sur mon emménagement à Londres et mon début de cursus, je m'en suis ouverte à Evie. C'est là qu'elle s'est mis en tête de me recruter. « Alana, tu es une artiste prometteuse, et visiblement cette école ne te correspond pas : pourquoi ne profiterais-tu pas d'avoir enfin fini le lycée pour prendre le temps de voyager, de découvrir le monde, tout en t'interrogeant sur ce que tu veux vraiment ? »

Parce que jamais ma mère, la plus redoutable des avocates d'affaires de New York, n'accepterait ce qu'elle qualifierait de « délire hippie ».

Déjà qu'elle considérait qu'entrer à la Central Saint Martins, où ont pourtant étudié Stella McCartney, Alexander McQueen ou encore la célèbre rappeuse M.I.A, était une concession faite à mon « caractère marginal »...

Aussi, j'ai pris la seule décision qui s'imposait : ne pas prévenir ma mère, Elizabeth, de ma défection, ni mon beau-père, Francis, ni mon père, Peter – en réalité, ne prévenir personne de mon entourage, pas même Joe : sa mère risquerait de prévenir la mienne. Oh ! Et je me suis abstenue de communiquer ce détail à Evie.

Après tout, à Londres, je suis considérée comme majeure et vaccinée, non ?

Mais ici, du haut de mes 19 ans, je ne suis pas encore maître de ma vie. C'est certes frustrant, mais beaucoup moins que l'ambiance compétitive, impitoyable, de la Saint Martins.

C'est tellement injuste ! Toute mon adolescence, j'ai attendu avec impatience de quitter un environnement scolaire qui ne me correspondait pas. J'ai enduré la solitude, le sentiment d'être inadaptée, sans jamais me plaindre ou me rebiffer. Pourtant, ce n'était pas facile. Au pensionnat, les reines de promo me jugeaient trop désabusée et cassante pour être leur amie, et les rebelles me trouvaient trop sage pour m'intégrer à leur bande. Bref, j'étais tout l'inverse de Joe, qui réussissait le tour de force d'être une des stars du lycée tout en cumulant les heures de colle. Joanna a d'ailleurs essayé maintes fois de m'aider à m'intégrer mais je ne suis pas comme elle. En tête à tête, ça va, j'arrive à gérer. C'est en groupe que je ne sais pas me comporter. Alors, puisque je ne faisais partie d'aucune bande et n'avais qu'une seule amie, j'ai travaillé dur, obtenu des A dans toutes les matières, en pensant qu'une fois mon

diplôme du secondaire en poche, je pourrais enfin étudier avec des gens qui partagent mes centres d'intérêt. Je pensais que ce serait plus facile pour quelqu'un comme moi, là-bas. Mais une fois arrivée à Londres, j'ai vite déchanté. Certes, mes nouveaux camarades de classe étaient passionnés par des artistes comme Tino Sehgal ou Gerhard Richter ; certes, leur culture et leur talent forçaient l'admiration. Mais, d'une, une école reste une école : on ne peut pas échapper aux bruits de couloir, aux rivalités, aux rumeurs, et moi, je ne suis pas assez solide pour supporter ça. De deux, le milieu de l'art contemporain est bien plus féroce et violent que celui des pensionnats de jeunes filles. Je l'ai rapidement découvert à mes dépens.

Face à l'injustice et à l'humiliation, certains se battent. Moi, je fuis. Je n'ai pas toujours été comme ça.

C'est ce que j'ai vécu il y a sept ans à New York qui m'a rendue comme ça.

Je me raidis. Je sais que je ne devrais pas avoir ce genre de pensée. Ce genre de pensée fait remonter les souvenirs, et les souvenirs, eux, mènent à la crise de panique. D'ailleurs, je sens que ça vient : le sentiment d'avoir du mal à respirer, de ne pas pouvoir bouger, d'être prise au piège, de...

– Alana ? m'appelle quelqu'un en frappant à la porte. C'est Evie.

Je me précipite pour lui ouvrir, heureuse de cette distraction qui m'aide à redescendre sur terre et à me calmer.

– Dis-moi, je cherchais quelqu'un pour m'aider à installer le buffet de bienvenue dans le réfectoire. Ça ne t'embête pas de me filer un coup de main ? me demande la sublime créature ébène appuyée contre le chambranle.

– Pas du tout, fais-je. Au contraire. Je te suis.

Je marche à côté d'elle tout en admirant discrètement sa nouvelle coupe, une petite afro qui la rajeunit. Je me souviens que lors de notre rencontre, j'avais été frappée par sa sophistication. Ses cheveux lissés, d'un noir parfait, arrivaient au milieu de son dos cambré. Elle portait une robe midi en velours près du corps, des talons aiguilles, des bijoux énormes sculptés dans des métaux bruts. On aurait dit une reine.

– Je sais, ça change ! s’est-elle amusée hier en nous accueillant moi et mon air surpris. Quand je fais des présentations, je me déguise en femme respectable de bientôt 30 ans, mais en réalité je suis une éternelle ado. Toi, par contre, tu es devenue une jeune femme depuis la dernière fois. Et tu es encore plus belle, c’est dingue ! m’a-t-elle complimentée en m’enlevant la valise des mains.

Je me suis ratatinée dans mes derbies. Je sais qu’Evie ne l’a pas fait exprès mais quand une femme aussi spectaculaire qu’elle complimente une fille comme moi, ça ressemble à une aumône, un acte de charité. La preuve : même en « éternelle ado », Evie reste une bombe. Pas besoin de maquillage quand on a des yeux ou des pommettes pareils. Moi, si j’oublie de mettre du blush, j’ai l’air anémique ou même déjà morte. C’est comme le tee-shirt XL Green Growth qu’elle porte par-dessus son short coupé dans un vieux jean. Quelqu’un pourrait un jour m’expliquer pourquoi certaines nanas ont l’air incroyablement sexy dans des fringues de mec, alors que moi j’ai juste l’air d’un petit garçon de 12 ans avec une coupe de hippie ?

Arrivées au réfectoire, on sort des frigos les salades, les sandwiches, les pichets de thé glacé maison.

– Alors, que racontent les autres ? me demande Evie pendant qu’on installe tout ça sur les tables avant de s’occuper des couverts.

– Les autres ? Quels autres ?

– Ceux avec qui tu parlais tout à l’heure dans la cour. Je ne voulais pas vous espionner, se justifie-t-elle, je vous ai juste aperçus. Et je sais qu’avec l’arrivée imminente de Lewitt, tout le monde est un peu surexcité...

– Ça, tu peux le dire. Si tu veux tout savoir, on le présente plus ou moins comme le Ted Bundy de l’humanitaire : beau, riche, dangereux.

– Exactement ce qu’il nous fallait... fait-elle en levant les yeux au ciel.

– Evie, hésité-je, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais pourquoi est-ce que vous avez accepté de le laisser rejoindre la mission ?

– La décision n’est pas de mon fait. C’est Angus qui est persuadé que ce sera bon pour Green Growth.

Angus Harvey est le fondateur de Green Growth et, par conséquent, le patron d’Evie. La première fois que j’ai entendu son nom, je me suis imaginé un baba cool quinquagénaire à la peau burinée par le soleil. Le genre de type à

arborer une barbe décolorée et à porter des tee-shirts en chanvre. En réalité, Angus ressemble plus à un des docteurs de *Grey's Anatomy* qui aurait fait tomber la blouse : dans les 35 ans, des boucles brunes, des yeux bleus, une barbe italienne, un regard à tomber.

– Je ne vois pas en quoi la présence d'un junkie vampire serait une bonne chose pour l'ONG, avoué-je.

– La pub, me répond Evie. 70 % de nos revenus proviennent des donations. Sans doute qu'après le passage de Lewitt, il nous sera beaucoup plus facile d'obtenir un parrainage de la part de ménagères de moins de 50 ans... Et puis, on ne risque pas de s'en vanter, mais la production de *Night Creatures* s'est montrée particulièrement généreuse avec l'association. À vrai dire, la mission est presque entièrement financée par eux.

– Sérieusement ? Mais qu'est-ce qu'ils ont à gagner dans tout ça ?

– Franchement, qu'est-ce qui est le plus vendeur ? Une photo de leur star avec des menottes dans *US Weekly* ou un portrait en train de sauver une mouette prise dans un filet de pêche ? Je sais que tout ça doit te sembler affreusement cynique, mais...

– Tu sais d'où je viens, la coupé-je en détournant le regard. Niveau cynisme, j'en connais un rayon.

Elle acquiesce. Quelque chose me dit qu'elle ne porte pas ma mère et mon beau-père, les deux Cooper de « Cooper, Cooper & Edwards », dans son cœur. C'est normal : ils défendent les intérêts des plus grands industriels de ce pays, elle lutte contre la dégradation de l'environnement... Evie et eux ne sont pas franchement compatibles, idéologiquement parlant.

Je commence à disposer sur une assiette des cupcakes vegan.

– Au fait, fait-elle après un bref silence, j'ai vu qu'Angus t'avait mise dans l'équipe des A, celle des ramasseurs. Tu ne lui as pas dit que tu avais fait de la plongée sous-marine ? Sur le premier questionnaire que je t'avais fait parvenir par mail, tu avais indiqué avoir un diplôme de niveau 2 mais tu ne l'as pas mis sur ta fiche en arrivant.

– J'ai dû oublier, m'excusé-je.

– Ce n'est pas grave, j'ai rectifié. Tu es désormais avec l'équipe C, celle des plongeurs. Ta mission sera plus passionnante que ramasser les emballages et les détritiques laissés sur la plage !

- Oh ! Evie, je ne veux pas de traitement de faveur, surtout pas.
- De traitement de faveur ? De quoi parles-tu ? Tu nous sauves la vie ! On manque de personnes compétentes à ce poste. Des volontaires, il y en a plein, mais ceux qui ont au moins le niveau 2 et qui peuvent descendre à quinze mètres sous l'eau en autonomie sont rares.
- Ça consiste en quoi, plongeur ?
- Ah ! Ça, répond Evie avec un petit sourire, tu le verras pendant la réunion. Pas de traitement de faveur, tu te rappelles ? Allez, en poste, ajoute-t-elle en me poussant vers la sortie du réfectoire.

La réunion débute par un rappel de l'objectif de la mission : nettoyer les plages et les fonds marins de l'île, sauver le récif en replantant des coraux là où ils ont commencé à s'éteindre.

– Vous êtes quarante-deux bénévoles venus des quatre coins du pays, nous informe Angus, et nous avons environ une vingtaine de résidents de l'île qui se sont portés volontaires pour nous filer un coup de main. Vous serez divisés en trois équipes. L'équipe A, chargée de nettoyer les plages. L'équipe B, chargée, sous la houlette de spécialistes de la biologie marine, de cultiver des boutures de coraux. Ce travail, commencé en amont, s'effectue à quelques kilomètres d'ici, dans la pépinière que nous vous ferons tous visiter tout à l'heure. L'équipe C a pour mission de repiquer ces boutures sur les récifs grâce à la formation qu'ils suivront auprès de l'équipe B cette après-midi. Nous devons remercier la municipalité de Kaunakakai, qui a décidé de retarder les travaux de rénovation du lycée afin de nous héberger durant le mois à venir. Bien, passons maintenant à la répartition par équipe...

Mais alors qu'Angus appelle nos noms pour nous confier nos attributions, un murmure s'élève. Je n'ai même pas besoin de tourner la tête pour savoir ce qui se passe : ça y est, il arrive.

En retard, bien entendu.

L'hystérie dans la salle est presque palpable. Mes yeux, comme ceux des autres, se braquent vers la porte. Je vois d'abord entrer une grande blonde osseuse à la mine sévère, tout habillée de noir. Elle arbore un long carré

biseauté. Elle est sans âge. Son rouge à lèvres fuchsia durcit ses traits déjà marqués. Elle est accrochée à son Smartphone et ignore le monde alentour. Elle est suivie de près par un type tenant dans sa main un calepin et de l'autre un... appareil photo.

Oh ! Misère. Dites-moi que ce n'est pas vrai.

Des paparazzis dehors, je veux bien – de toute façon, je serai déguisée en femme-grenouille : qui me reconnaîtrait, en arrière-plan d'une photo floue, dans un accoutrement de plongée ? Mais s'ils les laissent entrer dans la mission, c'est une autre paire de manches. Je me liquéfie et me ratatine sur ma chaise pliante. Dès que le photographe a franchi le seuil, il se retourne et s'agenouille puis porte son appareil à ses yeux. Deux secondes après, le Reflex produit son bruit caractéristique, un claquement sec, et le flash part. Je m'enfonce un peu plus. Quand un murmure d'excitation s'élève, je dissimule mon profil avec ma main. Ça y est, il est là. Aux rafales qui s'échappent du Reflex s'ajoutent celles de dizaines de Smartphones.

Pourvu qu'il ne vienne pas par ici, pourvu qu'il ne vienne pas par ici, pourvu qu'il ne vienne pas par ici...

Vaine prière, je le sais : je suis arrivée avec Evie à la dernière minute. Alors qu'elle avançait vers l'estrade, je me suis installée là où j'ai pu, à l'avant-dernière rangée, presque au milieu. Il ne restait déjà plus beaucoup de chaises disponibles à ce moment-là : maintenant, les seules places libres sont celles du dernier rang. Autant dire que je risque d'avoir Lewitt derrière moi, je ferais mieux de m'y préparer. Comment ? En enfilant mes lunettes de soleil, pour commencer. En lâchant mes longs cheveux bruns et en me cachant derrière comme si j'étais le cousin Machin de la famille Addams. En préparant mentalement, en digne fille de ma mère, un petit speech à l'attention du photographe.

« En vertu de la loi concernant la protection de la vie privée je m'oppose à toute diffusion publique d'un cliché sur lequel j'apparaîtrais. »

Surtout, j'évite à tout prix de me retourner et ce, même quand les boots du célèbre beau gosse shootent dans ma chaise ou quand son mètre quatre-vingt-dix décide que la meilleure place est évidemment celle qui se trouve presque

derrière la mienne. Je garde mes yeux braqués sur Angus, qui annonce qu'on va maintenant passer à la présentation détaillée des diverses missions. J'ai la nuque raide, les épaules crispées. Afin de ne pas penser au cataclysme tranquillement assis derrière moi, je fais ce que je sais faire de mieux : je prends des notes explicatives, claires, soignées. Même si, avouons-le, les briefings des équipes cuisine, infrastructures ou biologie marine ne risquent pas de m'être très utiles. Enfin, après une heure, Angus passe aux plongeurs. Il nous interpelle en nous demandant de nous identifier, ce qui me permet de constater que Jake et Nicole sont avec moi.

– Levez la main que l'on vous voie...

Piteusement, j'obtempère, les épaules rentrées, les cheveux dans la gueule, avec mes lunettes sur le nez. Moi qui ne voulais pas me faire remarquer...

– Bien, sourit-il. Votre mission est particulièrement sensible puisqu'elle ne se limite pas au nettoyage mais également, comme je vous le disais, au repiquage des boutures qui vont seront fournies par l'équipe B depuis la pépinière. Vous fonctionnerez par duo. Chaque équipe de plongeurs aura avec lui un à trois apprentis. Ils ont entre 11 et 18 ans et sont pour la plupart enfants de pêcheurs, qui vont bientôt ou ont déjà commencé à travailler pour l'entreprise familiale. Notre but est de les sensibiliser à la préservation de l'écosystème de l'île afin qu'ils comprennent comment le respect de l'environnement leur permet d'optimiser leurs ressources. Ils plongeront avec vous afin de faire leur baptême et de vous assister dans votre missi...

– Pssst... Pssst... m'interpelle une voix derrière moi.

Sa voix. Je fais semblant de ne rien entendre et continue de noter.

– Pssst... insiste Lewitt avant de carrément me tapoter sur l'épaule.

– Quoi ? lancé-je exaspérée en essayant de me tourner le moins possible afin de ne pas être flashée par sa saleté de photographe qui semble avoir la gâchette facile.

– Excuse-moi de te déranger, Blanche-Neige, me chuchote-t-il à l'oreille en se penchant vers moi, j'aurais voulu savoir comment on fait pour se retrouver avec les plongeurs. Parce que nettoyer la plage, ça va aller, les travaux d'intérêt général j'ai déjà donné...

« *Blanche-Neige* ». *Parfait. Hilarant.*

J'imagine que cette plaisanterie, digne d'un gamin de 6 ans, vise à me faire remarquer, au cas où je l'ignorerais, que je suis vraiment, vraiment très brune, et que j'ai la peau vraiment, vraiment très pâle. Sauf que sa voix profonde, légèrement rauque, sa diction traînante, son timbre sourd qu'il fait résonner dans le creux de mon oreille pendant que je lui présente une partie de mon imperturbable profil, laisseraient supposer de sa part un peu plus de maturité.

– On se montre suffisamment responsable pour arriver à l'heure en réunion, pesté-je à voix basse toujours en évitant de me retourner complètement. On ne se pointe pas sur l'île à la dernière minute mais au moins vingt-quatre heures avant pour prendre ses marques. On essaye d'avoir un casier judiciaire clean. Ah, j'oubliais ! On essaye d'avoir son diplôme de plongée sous-marine, niveau 2 minimum. Pour l'encadrement de mineurs, c'est mieux.

– Je sors à peine de taule, concède-t-il d'un ton narquois, mais j'ai un diplôme, niveau 3. D'après toi, ce sera assez pour faire oublier mes crimes passés ?

– Il a son diplôme... marmonné-je pour moi-même.

À quoi je m'attendais ? Il a probablement aussi son permis moto, bateau, hélicoptère, et monte à cru des chevaux sauvages au soleil couchant.

– On peut savoir ce que tu marmonnes dans ta barbe ?

– Tu vas te taire, oui ? m'impatienté-je. J'essaye de suivre !

– Très aimable, murmure-t-il avec une ironie qu'il doit penser irrésistible. C'est pas Blanche-Neige que j'aurais dû t'appeler, c'est Grincheux.

Cette fois, j'en ai plus qu'assez. Je me retourne d'un mouvement vif, les joues en feu, pour l'envoyer définitivement chier. Par habitude, je m'attends à pester contre le type dont j'ai déjà vu le visage cent fois sur des affiches de film. Celui qui a été tellement photoshopé qu'il pourrait être n'importe quel mec mignon entre 20 et 25 ans. Celui qui a un regard grossièrement tragique et une moue qui semble dire « l'éternité est un fardeau » (ou « attention, j'ai la courante », je n'ai jamais trop su). Sauf que ce n'est pas ce type-là qui me regarde l'air surpris et amusé : c'est celui de la photo au doigt d'honneur. Et celui-là est tellement beau que j'en ai le souffle coupé.

Lewitt porte ses cheveux châtain foncé court sur les côtés mais long au-dessus, ce qui fait qu'à chaque mouvement une mèche rebelle menace de tomber devant ses yeux en amande. Sa bouche est charnue, un peu boudeuse comme sur les affiches de film, mais bien plus expressive : elle exprime une forme d'amusement face à mon air décontenancé. Son regard est plein d'assurance – cette assurance irrévérencieuse qui rend les hommes désespérément sexy. Il est vêtu d'un tee-shirt blanc moulant qui accentue son teint mat. On lui devine des origines exotiques, mystérieuses. Le tee-shirt, dont il a roulé les manches courtes sur ses épaules carrées, ne fait pas ressortir que son teint : il laisse aussi entrevoir son torse. Un torse athlétique, puissant, qui surmonte une taille marquée. Ses pectoraux parfaitement dessinés se devinent sous le coton fin. Ses biceps, quant à eux, se bandent alors qu'il croise les bras puis prend appui sur mon dossier de chaise. Il m'examine comme si j'étais une bête curieuse puis, alors que je ne lui ai rien demandé, tend la main et... me retire mes lunettes.

– Un conseil, Blanche-Neige, ajoute-t-il à voix basse en pliant mes lunettes et en me les tendant, quand tu veux jeter à quelqu'un un regard qui tue, assure-toi qu'il puisse voir tes yeux. Surtout que les tiens ne sont pas si mal, si on laisse de côté le fait que le bleu, c'est vraiment cliché. Bon, et sinon tu allais dire ?

Je le trouvais sexy avant ? Là, ma mâchoire manque de se décrocher. Parce qu'avec mes lunettes de soleil sur le nez, j'avais raté l'essentiel : ses yeux. Ils m'étaient toujours apparus marron doré sur les affiches de film. En réalité, ils sont d'un vert d'eau qui me transperce.

Comment ça se fait ? Il doit porter des lentilles de couleur pour son rôle de vampire.

Qu'est-ce que j'allais dire ? Bonne question. Que moi et mes banals yeux bleus, on emmerde la rareté du regard de sa seigneurie. Qu'on s'excuse d'être aussi commune, mais que se faire traiter de cliché par un énième acteur névrosé, c'est quand même l'hôpital qui se fout de la charité. Sauf qu'aucune de ces répliques cinglantes ne sort de ma bouche ouverte dans une moue stupéfaite : je reste souflée – par son culot, par sa gueule d'ange, par son sex-appeal, je ne sais pas. Peut-être tout ça à la fois ? Heureusement, au bout de deux ou trois secondes, je me reprends et peste :

– J’allais dire : évidemment que tu as ton diplôme de plongée ! Laisse-moi deviner, tu l’as obtenu aux Maldives lors de tes dernières vacances avec Jessica Alba ? Tu t’es fait une petite balade *rapidos* entre deux Mai Tai, et un moniteur a fini par te le délivrer pour ne pas froisser ton ego de star ?

J’ai un débit de mitraillette et les joues en feu. Instinctivement, je relève mon menton, afin de donner l’impression que je ne suis pas du genre à me laisser emmerder par une célébrité ou par quiconque. Mais au lieu de se montrer impressionnée, la vedette de service me fait son plus beau sourire.

Naïvement, j’avais toujours pensé qu’un beau sourire, c’est un sourire franc, spontané, de toutes ses dents. Je réalise que je me suis trompée ; c’est un frémissement imperceptible de la commissure gauche, qui s’étire en un pli aussi discret qu’amusé, avec une lenteur exaspérante, et dont on ne peut détacher le regard.

OK, j’imagine que c’est comme ça que tu fais chavirer les filles, Tombeur.

Manque de pot, je ne suis pas seulement blanche comme la neige, je suis également aussi froide qu’elle.

– Pas exactement, non, finit par me répondre Lewitt, que j’amuse décidément beaucoup sans savoir pourquoi.

– Ah oui ? Alors raconte-moi ce qui différait, je brûle de le savoir, continué-je, bien décidée à lui effacer son sourire.

– Eh bien, pour commencer, lors de mes dernières vacances, je n’étais pas accompagné de Jessica mais de Scarlett Johansson, ce qui n’a pas grand-chose à voir. J’en sais quelque chose : je suis sorti avec les deux.

Qu’y a-t-il de pire, dans la vie, que de se comparer à deux déesses qui hantent les fantasmes des hommes et la liste de vos complexes ? Vous retrouver face au mec sublime qui les a toutes deux vues nues et qui risque fort de vous évaluer par rapport à elles.

– Bon, c’est pas que ta vie sexuelle ne soit pas passionnante, Tombeur, lancé-je afin de couper court et qu’il me laisse me retourner avant de remarquer je ne sais lequel de mes défauts dont Scarlett et Jessica sont bien évidemment dépourvues, mais il y en a à qui ça tient réellement à cœur d’être

ici et qui voudraient écouter la réunion.

– Bien reçu, Blanche-Neige, dit-il en portant son index et son majeur gauche à sa tempe pour esquisser un salut militaire. Retourne à ton bloc-notes. Je verrai ça plus tard avec la responsable sexy : je suis certain qu'on trouvera un moyen de s'arranger, elle et moi.

« Responsable sexy ». Il fait allusion à Evie.

Alors là, je me marre d'avance. Je vois bien Evangeline Pratt, vice-présidente d'une ONG d'envergure internationale, militante passionnée et brillante, se laisser traiter comme une petite pépée sans cervelle par un acteur de seconde zone. Qu'il essaye de la draguer ! Lewitt va se prendre le râteau le plus humiliant de sa vie. Je souris avec satisfaction à cette idée. Puis mes yeux, par accident, se posent sur sa bouche charnue, à la fois innocente et obscène, et j'ai soudain comme un doute.

Elle va le remettre à sa place, pas vrai ?

– J'espère que ta négociation va marcher, ironisé-je les dents serrées avant de me retourner, j'ai horriblement hâte de travailler avec toi.

La fin de la réunion se déroule sans accrocs – si on excepte les trois fois où le tombeur étend ses jambes et bute « accidentellement » dans ma chaise. Me retourner pour lui dire d'arrêter ses gamineries ? Plutôt mourir. Il va encore faire ce truc où il sourit uniquement avec les yeux et un petit coin de sa bouche, et ça va m'énerver encore plus.

Une fois la réunion finie, Angus annonce le déjeuner d'intégration et nous donne à tous rendez-vous à 14 h 30.

– Nous nous rendrons à la pépinière afin que l'équipe B puisse vous montrer le formidable travail qu'elle a accompli durant l'été. Vous pourrez poser toutes les questions que vous voulez sur la culture des boutures. Équipe C, ne manquez surtout pas ce rendez-vous, c'est là où vous allez apprendre comment les repiquer.

En me dirigeant vers le self, l'hystérie ambiante, les gloussements et le nom de Casey, que tous les bénévoles n'arrêtent pas de murmurer, me tapent sur le

système. Mais ce qui me décide à faire demi-tour et à sécher le déjeuner, c'est le photographe qui mitraille tout ce qui bouge.

– C'est *Vanity Fair*, m'explique Nicole en arrivant à mon niveau, les joues roses de plaisir et le front brillant d'excitation. Ils sont là pour faire un reportage, ils vont rester au moins cinq jours. Si ça se trouve, c'est le temps qu'il faut pour que Lewitt tombe amoureux de moi et qu'on figure ensemble dans leurs pages !...

Que voulez-vous que je réponde à ça ? Heureusement, mon téléphone se met à vibrer dans ma poche.

– Un instant, tu veux bien ? m'excusé-je en ouvrant mon SMS.

C'est Joe !

[Dimanche déprime à San Francisco,
capitale du brouillard et des pentes raides.
On se fait un Skype ?]

Cet été, Joe, qui rêve de devenir *prima ballerina* depuis qu'elle a 3 ans, a été acceptée au San Francisco Ballet. Elle est partie dès la mi-juillet alors que pour moi, la Saint Martins était encore une perspective lointaine et réjouissante, non un épouvantable fiasco.

Le San Francisco Ballet constitue pour elle le couronnement d'années de travail et de sacrifices. Joe a toujours été une danseuse hors pair et ça ne lui pose aucun problème de s'entraîner dur ; c'est plutôt de dormir huit heures par nuit et de mener une vie monacale qui lui demandent un effort surhumain. Ravie d'avoir de ses nouvelles, je prends congé de Nicole et fonce vers ma chambre tout en commençant à taper :

[Je te bipe dans 10 minutes !]

Heureusement, juste avant d'appuyer sur la touche « Envoie », je réalise ma gaffe : si Joe voit le décor, elle va comprendre que je ne suis pas à Londres !

Je tape mon excuse en culpabilisant :

[Je suis dans le jus, Jojo, ici c'est la folie.
Et je dois ressortir dans 15 minutes...
Je te fais un mail dans la semaine ?]

[OK. Et surtout, dis-moi TOUT
des petits Anglais !]



- [1](#) Taxis londoniens, reconnaissables à leur couleur noire, N.D.A.
- [2](#) Étudiant avec qui un autre étudiant partage sa chambre (turne), N.D.A.

2. Orange is the New Black

Casey

Je m'adosse contre ma porte, ferme un instant les yeux, souffle.

Putain, enfin seul.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à tenir toute la journée. À ne pas envoyer mon poing dans la gueule de ce photographe de *Vanity Fair* qui me suit partout depuis l'aéroport de New York. À ne pas bâillonner Asia, l'horripilante attachée de presse de Velvet Moon Entertainment, la boîte qui produit *Night Creatures*. À être à peu près sympa avec tout le monde malgré la fatigue et le manque. À écouter en réunion ce matin, à m'intéresser à leur foutue pépinière cette après-midi, à manger leur seitan à la con ce soir. J'ai même fait la conversation avec mon équipe, bien que cette insupportable petite brune, Blanche-Neige, ait été à ma table. De toute façon, elle m'a à peine prêté attention : elle était bien trop occupée à se faire tenir la jambe par Jake, le péquenaud de service.

Au moins, j'ai eu la paix.

Être clean à Fishkill, c'était facile. Là-bas, je n'avais pas franchement envie de planer. Entre les autres détenus et les matons, j'essayais de rester vigilant. Et puis je voulais obtenir ma conditionnelle. Je m'occupais en lisant, en faisant du sport. Je travaillais aux cuisines. Je discutais philosophie de vie avec Wyatt, un des autres détenus. Mais depuis que je suis sorti, la sobriété, c'est un autre problème. Entre les journalistes au cul, la production qui ne me lâche pas, mon ancien dealer et mes ex qui me harcèlent au téléphone, je suis sous pression. Tout ce que je veux, c'est me relaxer un peu. Je ne demande pas la lune, juste un peu d'herbe, un peu de coke, le tout arrosé de deux ou trois verres. Seul souci : je dois me soumettre une fois par semaine à un test d'urine. À la moindre trace de substance illicite, c'est retour à Fishkill. Et autant Wyatt me manque, autant la fraternité aryenne, beaucoup moins. J'ai bien tenté de me

faire prescrire des trucs légaux, Oxy, Vicodin ou même Tramadol, mais le pays entier sait que je suis en sevrage. Aucun médecin, même le plus véreux, ne voudrait prendre le risque d'attirer l'attention sur lui en me fournissant une ordonnance bidon. Je suis certain que même si je me faisais opérer des dents de sagesse, on me refuserait l'anesthésie, par simple précaution. Quant à l'alcool, c'est mort : c'est furieusement incompatible avec la plongée à cause de la déshydratation. C'est un coup à se retrouver à l'hosto en moins de deux. Mais à choisir, je préférerais être sobre et profiter du lagon plutôt que bourré sur la plage, en plein cagnard, à ramasser les ordures des autres. Les travaux forcés, ça va, j'ai donné.

Putain. Paye tes vacances à Hawaï.

La seule chose qu'il me reste, c'est le cul. Au moins, quand je baise, je ne pense pas à mon envie d'être *high*. Ce doit être les endorphines qui font cet effet. Pour le reste, j'ai Mina. Bien que la sobriété ne soit pas sa plus grande qualité, je préfère discuter avec elle qu'avec un de ces illuminés des narcotiques anonymes. C'est pourquoi je sors mon iPhone de ma poche, me laisse tomber sur le lit et l'appelle. Elle décroche à la deuxième sonnerie.

– Ça va Caz, tu tiens le coup ? Pas de drame ni de meurtre ?

Elle connaît mon sale caractère : elle sait qu'à l'heure actuelle, il y a 90 % de chances que j'aie tué un journaliste à mains nues.

– Je commence par quoi ? ronchonné-je. L'espèce de reporter débile venu faire un docu sur ma « rédemption » ? Le fait que j'aie dû prendre un avion de ligne parce qu'Asia trouvait que le jet privé, ça faisait trop star pourrie gâtée ? Ou alors le fait que, durant les quatre prochaines semaines, je ne vais pas avoir le droit de picoler ?

– Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? dit-elle alors que je reconnais le bruit caractéristique de la clope qu'elle s'allume. Ton agent de probation veut t'interdire ça, aussi ?

– Putain non, c'est ça le pire ! La justice a décidé de me foutre la paix de ce côté-là. Tant que c'est en vente libre, je peux prendre ce que je veux.

– Alors c'est quoi le plan ?

– Je vais faire de la plongée sous-marine. Presque tous les jours.

Au téléphone, ma meilleure amie observe un silence interloqué.

– Tu vas... quoi ?

– Faire de la plongée. T'es devenue sourde ou quoi ?

Nouveau silence.

– Putain, lâche finalement Mina, il y a vraiment quelque chose qui déconne avec la justice de ce pays.

– C'est pas la justice qui veut ça, me défends-je, c'est les producteurs de la saga. Je t'avais dit que cette asso, Green Growth, fait des trucs de sauvetage écologique...

– Tu m'expliques le rapport avec le stage de plongée à Hawaï ?

– Attends, c'est pas des vacances que je me tape, hein ! Je vais devoir me fader chaque jour le réveil à 8 heures. À 9 heures, je retrouve mon binôme pour prendre en charge un à trois gosses pour la journée. Le matin, on leur donne un cours sur l'écosystème de leur foutue île, puis l'après-midi on les emmène plonger près d'une barrière de corail pour nettoyer les fonds avec eux et mater les poissons. Le soir, je vais faire partie des dix trous du cul privés de teuf et d'alcool à cause de la déshydratation qu'entraîne la plongée.

– Tu ne peux pas faire autre chose ? Quelque chose de moins... contraignant ? Parce que même si tes quatre-vingt-dix jours en taule t'ont rendu clean, je doute que te priver de la soupape que constitue le bourbon soit une bonne idée, dans l'immédiat.

Je soupire. Elle a raison. Bien sûr qu'elle a raison ! Mina est probablement la nana la plus pragmatique, la plus lucide que je connaisse. C'est une garce matérialiste et sans cœur, mais elle ne se trompe quasiment jamais, surtout quand il s'agit de moi.

– J'ai déjà changé de groupe, Minnie, dis-je en me passant la main sur le visage. À la base, ils voulaient me foutre dans une équipe chargée de ramasser les détritiques sur la plage...

– OK, tu as déjà joué la carte du traitement de faveur dû à toute célébrité, mais tu as encore quelques atouts dans ta manche, non ?

– Quels atouts ?

– Tu te fous de ma gueule ? Tu me poses sérieusement la question ? Aucune nana ne te résiste, Lewitt ! Tu le sais bien ! Profites-en. Il y a forcément une

femme à soudoyer pour obtenir ce que tu veux.

À cause de ce genre de remarques, beaucoup de gens croient Mina cynique. En réalité, elle est amoral, ce qui est légèrement différent. Les cyniques contournent sciemment la morale. Mina, elle, vit dans son propre monde, dont elle érige les propres règles. Ça lui donne une énorme qualité, que peu de gens possèdent : elle ne juge jamais les autres.

Elle et moi, on s'est rencontrés il y a plus de dix ans sur le tournage de *Passion Pacifique*, le soap dans lequel elle joue depuis sa naissance ou presque. La série *Happy Family* s'était arrêtée depuis déjà quelques mois et mon agent m'avait trouvé un plan pour être guest sur le show pendant six épisodes. De ce jour, on ne s'est plus lâchés. Bien sûr, on a eu des hauts et des bas. Mina prend sa carrière très à cœur, la réussite compte beaucoup à ses yeux. Elle peut être totalement *control freak*, ce qui la rend difficile à suivre ou même à supporter. Et puis, on a les mêmes démons – l'impression que le monde est un endroit trop rude pour être affronté sobre, par exemple. Les mêmes défauts aussi : un caractère de merde, un ego qui ne passe pas les portes, un penchant prononcé pour l'autodestruction dans la fête.

– Si tu savais ! lui réponds-je. Les filles ici sont incorruptibles. La coordinatrice, Evie, m'a fait passer un QCM et une visite médicale complète avant d'envisager ma requête.

– C'est parce qu'elle préfère les femmes, lance Mina comme si c'était l'évidence. À moins que tu aies perdu la main en prison ?

– Ou bien selon les critères en vogue à Hawaï, je suis complètement imbaisable, proposé-je. Déjà qu'à mon arrivée, je me suis fait envoyer chier par une petite brune...

– Une petite brune ? demande Min' intriguée. Quelle petite brune ?

– Oh rien, juste une minette que j'ai abordée dans une tentative désespérée de me mêler à la plèbe...

– Attends, tu as dragué une fille et elle t'a résisté ? s'exclame Mina. Présente-la-moi : elle pourrait bien devenir ma nouvelle meilleure amie.

– D'une, je ne l'ai pas draguée, rétorqué-je agacé, je lui ai simplement adressé la parole. J'avais besoin d'un renseignement, si tu veux tout savoir. De deux, dois-je te rappeler que tu serais incapable de te faire une amie fille ? Tu es bien trop... sûre de toi, disons, pour avoir des copines.

– Et à cause de ça, je me retrouve coincée depuis dix ans avec toi dans le

rôle du meilleur pote... soupire-t-elle. Un salopard égoïste et junkie...

– Ex-junkie. Tu ne lis pas *Vanity Fair* ? Ils vont expliquer ça très bien dans leur prochain numéro : j’ai changé. L’amour du cinéma et l’air marin vont me sauver, ironisé-je.

– N’empêche, Casey, déclare Mina avec une soudaine gravité, je suis désolée de t’avoir mis dans cette position. Si j’avais su, je n’aurais jamais...

– Arrête, la coupé-je, ne commence pas, Minnie. Ça ne sert à rien de ressasser tout ça.

Depuis mon arrestation, Mina me bassine avec le même refrain. Elle me saoule avec sa culpabilité ! Cette meuf m’a sauvé la vie plus d’une fois : elle ne sait donc pas que je ferais n’importe quoi pour elle ?

– Je sais bien que tu te sens responsable de moi parce que tu es plus vieille... ajouté-je pour la taquiner.

– Je n’ai que 25 ans ! s’étrangle-t-elle. Deux ans de plus que toi !

– Ah ! Tu vois, on est tous les deux des adultes ! Je savais ce que je faisais ce soir-là, Minnie, poursuis-je sérieusement. Arrête de te flageller. Tiens, tu devrais faire comme la petite brune pâlotte de tout à l’heure, m’envoyer chier un bon coup...

– Encore cette brune ? Qu’est-ce qu’elle t’a dit, celle-là, pour te marquer autant ?

– Me marquer ? m’indigné-je. Alors là, tu n’y es pas du tout ! Elle a juste été la cerise sur le gâteau de cette journée parfaitement merdique. Tu la verrais !... C’est tout à fait le genre de petite chose qu’on déteste. Tu sais, une de ces filles qui ne se nourrit que de graines et qui tient un blog sur la santé de ses cheveux...

– Elle est donc mince avec des cheveux brillants ? me titille Mina en sachant que ça peut me faire partir au quart de tour.

Je choisis de l’ignorer, sachant que ça, ça va la faire partir au quart de tour.

– Tout ce que je voulais, continué-je comme si je n’avais pas entendu, c’était poser une question sur la réunion, et tout de suite elle se l’est jouée institutrice en m’expliquant qu’il fallait que j’arrive à l’heure et en me branchant direct sur ma condamnation. Sans être une responsable ou rien, hein, juste une volontaire comme moi. Tu te rends compte ?

– Waouh, cette fille t’obsède carrément, on dirait ! continue mon insidieuse

meilleure amie dont je devine sans mal le sourire pervers au bout du fil.

– Bon, allez, arrête ton numéro, Min', je ne suis pas d'humeur.

– Ce n'est pas un numéro, Lewitt, ça t'obsède, c'est tout. Qu'une fille te résiste.

– Cette petite pimbêche ? Ce n'est probablement qu'une stratégie de sa part pour que je la remarque.

– Si c'en est une, ça a visiblement fonctionné. Cette fille est futée.

– Les femmes intelligentes ne sont pas mon type.

– Hey ! proteste Mina.

Étant donné qu'elle a eu l'honneur de me prendre ma virginité dans une des loges de *Passion Pacifique*, derrière un portant de fringues, entre deux prises, alors qu'on était défoncés au sirop contre la toux et au champagne, elle peut se montrer susceptible face à ce type de déclarations.

– Je ne parlais pas de toi, Minnie ! C'était il y a presque dix ans, on était des gosses !

– OK. Donc tu ne vas pas essayer de coucher avec cette fille ?

– Comme si c'était un critère ! dis-je en levant les yeux au ciel. Je saute tout ce qui bouge en ce moment. Je crois que je baiserais même Asia, si tu veux tout savoir.

– Beurk ! Rassure-moi, la brunette en question n'est quand même pas aussi horrible que ton horrible attachée de presse ?

Mina déteste Asia depuis que cette dernière lui a fait savoir que notre amitié n'était pas une bonne publicité pour moi. On ne prend pas Mina Lockheart de haut impunément !

Concernant Blanche-Neige, je songe un instant à mentir à Mina, à lui dire que c'est un boudin complet, puis je me ravise. Qu'est-ce que j'en ai à foutre d'admettre qu'elle est mignonne ? Ça n'enlève rien à son côté tête à claques ! De toute façon, je préfère les blondes.

– La brune est jolie, si tu veux vraiment savoir. Dans le genre beauté virginale, très pâle, avec des yeux bleu foncé.

– Bon sang, tu vas te prendre un râteau et je ne serai même pas là pour me réjouir du spectacle... C'est trop injuste, se lamente Mina.

– Je ne t'ai pas dit que j'allais tenter quoi que ce soit, grogné-je.

– Non, c’est clair, se moque-t-elle. Qui voudrait d’une beauté évanescence dans son lit ?

– Tu me connais peut-être bien, Min’, mais tu sembles oublier une chose : les petites meufs coincées, c’est pas mon truc. J’aime m’amuser, prendre du plaisir, en donner. Jouer les prédateurs avec des filles qui n’ont rien demandé, je laisse ça aux bolos de Hollywood avec qui tu traînes.

– Alors, d’une, c’est pas parce que tu possèdes une maison à Brooklyn dans laquelle tu prétends vivre quatre mois par an que tu n’es pas un bolos de Hollywood, mon cher. De deux, je te connais, comme tu dis. Je suis certaine que cette fille t’attire. Or, quand tu veux quelque chose, tu ne réfléchis pas, tu fonces. Je suis non seulement prête à parier que tu vas essayer de la mettre dans ton lit, mais encore que tu vas échouer...

– Tu te la joues *Liaisons dangereuses* ? me moqué-je.

– Ça dépend de quelle version tu parles ? Celle avec Glenn Close ou celle avec Sarah Michelle Gellar ?

– Euh... Mina, tu sais quand même qu’avant d’être un scénario, *Les Liaisons dangereuses* est un roman ?

– OK, j’ai sûrement lu moins de vieux auteurs morts dont tout le monde se fout que toi, se vexe-t-elle, mais ça ne m’empêche pas de connaître l’intrigue. Je sais que la vénéneuse marquise de Merteuil – en l’occurrence, moi, dans cette comparaison – met au défi le vicomte de Valmont de dépuceler la jeune Cécile de Volanges. Alors remballe tes grands airs et parie, si t’es un homme !

– Très bien, ris-je. Je te parie que je vais me tenir loin de cette fille et que tu vas être très déçue.

– Tu es un Valmont ennuyeux, boude-t-elle. Ryan Philippe était beaucoup, beaucoup plus sexy que toi dans le rôle.

– J’ai simplement passé l’âge des oies blanches.

– Lewitt, tu n’as *jamais* eu l’âge des oies blanches. C’est l’un de tes nombreux problèmes.

Une fois de plus, elle n’a pas tort. Oui, les nanas délurées sont l’un de mes nombreux problèmes... À ajouter à mes ennuis judiciaires, mon amour éperdu pour la défonce, l’enfance que je n’ai pas eue, l’instruction que je n’ai pas reçue. Et, bien entendu, ma famille. Heureusement, avant que j’aie le temps de commencer à gamberger sur ma vie un peu trop destroy au goût du procureur général de New York, on frappe à ma porte.

- Tu entends ça, Minnie ? Je dois te laisser.
- C’est ça, défile-toi. C’est toujours pareil, dès qu’on en vient à évoquer le fond des choses, tu bottes en touche.
- Pas du tout. C’est simplement que dans le vrai monde, là où il n’y a ni majordome ni portier, quand quelqu’un frappe à la porte, on est censé lui ouvrir.
- Des excuses, encore ! Je serais curieuse de savoir ce que ta psy pose comme diagnostic. Phobique de l’intimité ? Syndrome de l’imposteur ?
- Je pense que pour l’instant, ma psy opte pour l’étiquette « connard arrogant ».
- Au moins, elle a le sens de l’observation.
- À trois cents dollars la séance, elle peut, ponctué-je, je t’embrasse, Minnie. On s’appelle bientôt.
- Ça marche, trouduc.

Le portable encore à l’oreille, j’ouvre la porte de ma piaule. Nicole, l’une des bénévoles avec qui j’ai dîné, se tient devant moi et me sourit. Elle n’a pas besoin de dire quoi que ce soit, je devine tout de suite pourquoi elle est là ; son regard et le petit coucou gêné qu’elle m’adresse de la main parlent d’eux-mêmes. Je l’examine, tombe sur son ventre bronzé qui s’échappe d’un tee-shirt blanc ultra-moulant, au moins aussi moulant que son pantalon satiné rose pâle. Je range mon téléphone dans la poche arrière de mon jean et souris en m’appuyant contre le chambranle, bras croisés. Mina est vraiment à la rue : qui voudrait galérer à se taper Blanche-Neige quand il est si facile de se faire une bombe qui ne demande que ça ?

– Je... Je voulais vérifier que tu étais bien installé, fait-elle avec un air un peu idiot. Il y a eu des galères dans certaines chambres...

Elle respire trop vite, faisant gonfler sa poitrine au point qu’on pourrait croire que son tee-shirt va craquer.

- Pas besoin de chercher des excuses pour venir me parler, Nicole, lui glissé-je avec un sourire en coin avant de lui tendre la main. Tu veux entrer ?
- Je peux ?
- Bien sûr, réponds-je en l’attirant dans la chambre avant de refermer la porte.

4 h 30. Je n'ai toujours pas réussi à fermer l'œil. Ça promet pour demain... Je vais être complètement crevé. Nicole, elle, dort à poings fermés. Les capotes usagées jonchent le sol en lino de la chambre. Tout ce sport aurait dû me défouler mais je me sens encore plus stressé maintenant que cette meuf dort à côté de moi, la main posée sur mon torse, en souriant comme si elle avait touché le gros lot. La pauvre, si elle savait ! Je suis encore pire que les horreurs qu'on écrit sur moi dans la presse à scandale. Plus abîmé. Plus cinglé.

Je n'ai jamais réussi à dormir avec une nana. La baise, je connais ; c'est plutôt le service après-vente que je suis incapable d'assurer. Pourtant, comme je le disais à Mina, je ne suis pas un prédateur, ce n'est pas la chasse qui m'intéresse. Quand je couche avec une fille, c'est pour le plaisir, pas pour le challenge. Mon plaisir comme le sien. J'ai des plans cul au long cours, des filles que j'aime bien voir de temps en temps. À New York, par exemple, il y a cette nana, Skyler, coiffeuse de profession, dealeuse occasionnelle, fan de musique à plein temps. On passe des super soirées ensemble. Mais dès que c'est fini, je ne peux pas m'empêcher de la foutre à la porte. Comme elle me l'a fait remarqué une fois, ma *townhouse* de Williamsburg est pourtant assez grande pour qu'on y dorme à deux, mais je suis comme ça, quand je sens une attente, un début de pression, je me braque et pète un câble. Skye, encore, ça va, parce que dans le fond, elle est aussi ravagée que moi. Si je lui explique que sa présence me fait vriller, elle peut comprendre. Et puis au moins, elle ne fait pas semblant de chercher l'amour, elle assume son goût pour les emmerdes et les mauvais garçons. Mais les meufs comme Nicole, accros au vélo elliptique et aux magazines féminins ? Qu'est-ce qu'elles peuvent bien comprendre de mes incapacités, de mes blocages ? De cette violence que je ressens presque tout le temps ?

De cette violence que je ressens du fait, justement, de ne rien ressentir ?

Les Nicole de ce monde, elles se pointent et ne voient que l'acteur ou, pire, Tristan, le vampire que je joue dans *Night Creatures*. Je suis l'inverse de Tristan : être seul ne me torture pas. Je suis seul parce que je le mérite, parce que j'ai tout fait pour. Je suis seul parce que ça me plaît.

Et, en ce moment même, il n'y a rien que je désire plus au monde.

– Nicole, murmuré-je en lui relevant le menton, Nicole, réveille-toi.
– Hmmm... Quoi ?
– Il faut que tu te lèves.
– Mmmm... Déjà l'heure ? Pas entendu le réveil...
– Non. Il est temps de regagner ta chambre, la corrigé-je avec cette fois un ton plus ferme.

La voilà d'un coup bien réveillée.

– Comment ? me demande-t-elle en se redressant, sonnée.
– C'est l'heure de regagner ta chambre, répété-je en me levant pour lui tendre ses fringues tombées de mon côté du lit. Sinon, on va se faire griller.
– Griller ? demande-t-elle en hallucinant. Et par qui ?
– Je sais pas, m'agacé-je. Par ce journaliste de *Vanity Fair* venu enquêter sur ma vie qui pionce au bout du couloir, par exemple ?
– Tu te fous de ma gueule, j'espère ?
– J'ai l'air de plaisanter ? demandé-je en lui lançant son top.
– T'es sérieux ? dit-elle en s'extrayant enfin des draps. T'es vraiment sérieux ?
– Nan, je m'entraîne pour un nouveau spectacle de stand-up... Bien sûr que je suis sérieux ! Allez, fais pas chier s'il te plaît, dis-je en faisant le tour du lit pour la prendre dans mes bras, il n'est pas encore 5 heures... Et puis, tenté-je de l'amadouer en passant ma paume entre ses cuisses encore chaudes, on pourra toujours remettre ça demain soir après extinction des feux...
– Non mais tu m'as prise pour une pute ? me repousse-t-elle, ultra-énervée.

Je souris d'un air mauvais. Elle commence à vraiment me prendre la tête, là. Et sans drogues, sans sommeil, sans caféine, je peux être un vrai con.

– Oh, chérie, susurré-je à son oreille avant d'ouvrir en grand la porte de ma chambre, ne va pas croire ça. Je t'assure que ta performance, tout juste moyenne, n'avait rien à voir avec celle d'une professionnelle.

Pourquoi est-ce que je dis des choses comme ça ? Je ne sais pas. Mais je me rassure en me disant que ma psy à trois cents dollars de l'heure n'en a pas non plus la moindre foutue idée.

Nicole commence à me lancer un chapelet d'injures, « salaud »,

« monstre », « ordure », tout en me donnant des coups de poing rageurs sur le torse. Je n'ai pas envie de lui faire mal, mais je suis bien obligé de l'attraper par les poignets pour la maîtriser. Je la pousse et la fous à la porte, en culotte et tee-shirt, puis je sors à mon tour pour lui lancer son pantalon.

– Tiens, rhabille-toi, et s'il te plaît boucle-la, je n'ai pas envie de faire une scè...

Mais un raclement de gorge m'interrompt. Un raclement de gorge pète-sec, du genre mère supérieure. Lentement, je me retourne.

Bien entendu.

Blanche-Neige, dans le couloir, me fait face, alors que je suis nu comme un ver. Elle porte une sorte de tee-shirt informe et un caleçon moulant qui lui arrive aux genoux. Elle tient un tapis de yoga sous le bras. Quand Nicole crache un « pauvre nase » avant de détalier, il me semble voir cette emmerdeuse sourire. Autant je peux comprendre l'agressivité d'une meuf que je viens de dégager, autant l'autre n'a rien à me reprocher, à ce que je sache ! Alors c'est quoi, à la fin, son foutu problème ?

– Tu t'es perdue, Blanche-Neige ? Tu cherches tes sept nains ?

Je sais, pas terrible. Je n'ai rien trouvé de mieux.

Il faut dire que je n'ai toujours pas dormi, ni bu de café, et que me retrouver à poil comme ça n'est pas spécialement confortable. Blanche-Neige m'observe, l'air pensif. Finalement, elle m'explique, le plus sérieusement du monde, tout en désignant sa porte :

– Je ne suis pas perdue, ma chambre est juste là. Tu vois ? On est presque voisins. Par ailleurs, je te rassure, j'ai trouvé ce que je cherchais puisque le seul nain du dortoir se trouve en face de moi, ajoute-t-elle en baissant les yeux vers mon entrejambe.

Hein ? Pardon ? J'ai bien entendu ? La pimbêche est en train de se moquer de ma... de ma glorieuse anatomie ?

Bordel. J'aurais vraiment eu besoin de café et d'un rail avant d'attaquer

cette journée.

– Il n'est pas toujours aussi minus, réponds-je avec un sourire qui se veut insolent, mais il ne sort de sa cachette que quand le spectacle en vaut la peine. Et pour l'instant, il n'y a pas grand-chose à l'horizon qui pourrait le motiver.

Je jurerais, malgré la pénombre, que Blanche-Neige est en train de devenir pivoine. Satisfait, je rentre dans ma chambre et me retourne une ultime fois.

Si Hollywood m'a appris quelque chose, c'est à soigner mes entrées et mes sorties.

– Au fait, fais-je en désignant de la tête son pantacourt, sexy, ton pyjama. J'ai hâte de voir ce que nous réserve le maillot de bain.

Puis je claque la porte sur son air furieux.

Un partout, balle au centre.

3. Face à face

Alana

Ça devait être une journée parfaite, une de ces journées préparées minutieusement. Je m'étais couchée tôt pour avoir mes sept heures de sommeil. Avant ça, j'avais longuement démêlé ma tignasse et l'avais nattée pour ne pas me réveiller avec un sac de nœuds sur la tête. Je m'étais soigneusement démaquillée ; je m'étais même enduit le corps d'huile de noix de coco pour sentir bon et bien dormir. J'avais préparé mes vêtements, ainsi que mon tapis de yoga. Tout était censé se passer comme sur des roulettes. Je devais vivre l'une des matinées les plus feng shui de mon existence. Pourquoi a-t-il fallu qu'au saut du lit, avant ma séance d'Ashtanga sur la plage, je tombe sur ce pauvre type à poil au milieu du couloir ?

Je donne des coups de cuillère rageurs dans mon muesli. L'exhibitionnisme est bien puni par la loi, non ? Est-ce qu'une plainte de ma part suffirait à réexpédier Lewitt en prison ?

Une fois de plus, le souvenir de sa nudité jaillit et me fait piquer un fard. Son corps immense, couvert de tatouages mystérieux, à la musculature impeccable. Ses jambes longues, ses abdos dessinés, ses pectoraux puissants, ses épaules larges, ses biceps parfaits. Mais surtout – surtout – son bassin ultra-marqué, formant un « V » impitoyable qui descend vers une anatomie qu'il n'a même pas tenté de me cacher. Même si je pensais que dix séries de salutations au soleil chasseraient cette vision, rien n'y fait : elle me poursuit depuis déjà trois heures et demie.

Une bouffée de honte me submerge alors que je repense à ma tentative de vanne. « Le seul nain de tout le dortoir se tient face à moi. » Complètement idiot ! Il doit le savoir qu'il n'a vraiment pas à rougir de ses... proportions. Pas si j'en crois les quelques modèles entrevus dans ma vie.

Honnêtement, ça m'aurait rendu service de pouvoir l'appeler « Petite Bite »

plutôt que « Tombeur ».

Rageusement, je balance ma cuillère sur mon plateau, me lève et débarrasse ma table. Je n'arrive pas à croire que ce mec se soit comporté comme ça avec Nicole ! Et elle, qu'est-ce qui lui a pris de s'envoyer en l'air avec lui ? Elle aurait quand même pu se douter que le mec n'est pas exactement d'une classe absolue ! On a passé une heure hier à énumérer ses exploits. Alors quoi ? Elle voulait accomplir son rêve de gamine et conclure avec l'acteur de *Happy Family* ? Ou simplement coucher une fois dans sa vie avec une célébrité ?

Je me dirige vers le bureau qu'Evie partage avec l'équipe chargée de l'intendance afin de récupérer mon matériel. Aujourd'hui, on commence en douceur, par une plongée de repérage avec notre binôme. Je frappe à la porte déjà ouverte. Evie, toute pimpante, m'adresse un sourire radieux et lance à toute l'équipe :

– Veuillez accueillir notre toute première plongeuse !

Les huit bénévoles se mettent à m'applaudir alors que j'esquisse une révérence. Evie m'attrape par les épaules.

– Je suis tellement excitée ! Des mois que je bosse sur cette mission, et enfin, c'est le premier jour ! Tiens, ton matériel est dans ce sac, dit-elle. Il y a tout ce que tu as essayé hier : la combinaison, le gilet stabilisateur, la ceinture à plombs, le masque, les palmes, le tuba pour le snorkeling. Tu trouveras également une torche et ton détendeur. Tu te chargeras des boutures, qu'on te remettra chaque matin à la pépinière. Ton binôme, lui, aura le polyépoxyde dont on se sert pour le repiquage, ainsi que la boussole, un couteau et une montre. La plongée d'aujourd'hui dure une heure. Les bouteilles de gaz sont déjà chargées sur le bateau qui vous emmène.

– D'ailleurs, niveau transport, comment ça se passe ?

– On nous a prêté deux grands Zodiac pouvant accueillir jusqu'à vingt-quatre passagers. Ça laisse de la place pour emmener les A sur les plages à nettoyer, les C et votre matériel. Le spot de plongée est sur la façade nord. C'est derrière les montagnes. Tu vas voir, c'est super beau. C'est là qu'ils ont tourné les premières scènes du film *Jurassic Park*.

– J'ai hâte ! Et pour le retour ?

– On a marqué vos spots avec des bouées et des bouts de couleur. Le timing

de chaque binôme a été pensé, pas d'inquiétude. Le bateau sera là quand vous remontrez, Lewitt et toi.

Le... quoi ? Lewitt ?

– Attends, tu m'as attribué « Casey Judiciaire » comme partenaire ? m'étouffé-je.

Voilà : ça, c'est une bonne réplique !

– Tu vois, dit-elle en passant un bras autour de mon épaule, c'est exactement pour ça que je vous ai mis ensemble. Toi, au moins, tu ne passes pas ton temps à défaillir sur son passage. Je t'ai bien observée, hier, pendant le dîner. Tu es l'une des seules de l'équipe C à ne pas avoir fait des pieds et des mains pour attirer son attention. Et puis, contrairement aux autres, je te connais, j'ai confiance en toi.

Zut, voilà qu'elle se met à flatter mon côté « première de la classe », maintenant. Mon gros point faible.

– Allez ! insiste Evie devant ma mine renfrognée en me donnant un petit coup de hanche. Ça ne peut pas être si terrible que ça, de faire de la plongée dans un décor paradisiaque avec un des plus beaux hommes de l'univers.

Je n'ose pas lui faire savoir ce que je pense de son mister Univers et me console en me disant qu'au moins, sous l'eau, avec un embout de détendeur dans la bouche, il gardera ses remarques pour lui.

Je suis toujours d'humeur ronchon quand j'arrive au port une heure plus tard, mon short de la veille enfilé par-dessus mon un maillot une pièce Arena, des tennis blanches aux pieds, une couche épaisse d'écran total sur tout le corps. Nicole et Jake sont déjà là, dans le premier Zodiac. Je vais leur dire bonjour. Avec Nicole, nous échangeons un regard. Ses yeux me supplient de ne rien dire de ce que j'ai vu ce matin. Je tente avec un sourire de lui faire comprendre qu'elle n'a pas à avoir peur. S'il y a une personne qui ne risque pas de colporter des ragots sur la vie sexuelle des gens, c'est bien moi ! Pour la détendre, je me mets à parler de tout autre chose. Le paysage, la plongée, la composition des binômes... Jake et Nicole sont dans la même équipe, ce qui est

cool pour eux. Au moment où ils me demandent avec qui je suis, une voix grave, légèrement feutrée, que je pourrais trouver incroyablement sexy si elle n'était pas constamment occupée à débiter des conneries, lance derrière moi :

– Je savais que ta tenue de bain serait un véritable délice.

Je me retourne et fusille Lewitt du regard.

– Salut à toi, ô, binôme adoré, ajoute le gros con.

– 'lut, réponds-je entre mes dents serrées.

Il fait ensuite un signe de tête à Nicole, dont les yeux s'illuminent d'un tel espoir que je ne peux m'empêcher de lever les miens au ciel. Sérieusement, après la façon dont Tombeur l'a traitée ce matin, qu'est-ce qu'elle peut encore lui trouver ? Une nouvelle fois, je regarde Lewitt, en profitant ce coup-ci de porter mes lunettes de soleil pour le détailler. Il a déjà enfilé sa tenue de plongée – enfin, en partie. Il a passé ses deux jambes dans le pantalon et laisse le haut pendre, nous permettant à tous d'admirer sa musculature de rêve qui a dû lui coûter bonbon en coachs sportifs et en compléments protéinés. Je jette un coup d'œil à ses tatouages, majoritairement concentrés sur les bras même si le plus imposant se trouve sur sa poitrine. Il s'agit d'une tête de mort dans un cadre ovale à l'ancienne. Un ruban d'écriture s'entrelace au dessin élaboré et, je dois bien l'avouer, superbe, mais d'ici je n'arrive pas à le déchiffrer – et je n'ai absolument aucune envie de me rapprocher. Son ventre, lui, est vierge. Rien que de la peau ambrée, un nombril parfait, une fine colonne de poils, des tablettes de chocolat.

Je me demande si ses abdos d'acier le sentiraient si je décidais de lui mettre un gros coup de poing dans le ventre...

Je dois bien admettre que Tombeur a un corps parfait, aussi parfait que les danseurs de ballet classique où j'ai souvent accompagné Joe. C'est plus au niveau du caractère qu'il souffre d'un défaut de fabrication. Il a beau se prétendre rebelle avec tous ses tatouages, si j'en crois ce que j'ai pu lire sur lui et observer depuis hier, il est exactement comme tous les petits connards arrogants du collège huppé que je fréquentais du temps de New York. Sauf que Casey, lui, n'a pas 13 ans : il en a 23 ; ce n'est pas un adolescent mais un homme. Et quand il se comporte en parfait salaud, comme j'ai pu le voir ce

matin avec Nicole, ça a un autre impact.

Après deux ou trois politesses échangées entre Jake et lui, Lewitt finit par rejoindre L'équipe de *Vanity Fair*, installée à l'autre bout du Zodiac. Lorsque le moteur se met en route, je m'assieds sur le rebord et me mets à admirer la côte de l'île Molokai. J'ai soudain très envie de dessiner ces paysages. C'est incroyable : on croirait un bout d'Irlande qui aurait été largué en plein océan Pacifique ! À perte de vue, il n'y a que le vert profond des falaises couvertes d'herbe grasse et le bleu turquoise de l'eau. De nombreux hélicoptères survolent l'île, qu'il est apparemment difficile de traverser par les terres.

– Tu savais qu'ici se trouvent les plus hautes falaises du monde ? me crie Jake par-dessus le vacarme du moteur. Mille cinq mètres au-dessus du niveau de l'eau !

Ses paroles sont aussitôt dissoutes par le vent qui fouette mon visage et charrie les embruns. La barrette qui retenait ma frange s'est fait la malle et mon chignon ne doit plus ressembler à grand-chose. Des mèches de cheveux salées se coincent dans ma bouche, je ris en tentant de les enlever. Je me sens soudain très libre, loin de tout, intouchable. C'est la même sensation que celle que j'avais quand, petite, mon père passait me prendre à l'école en voiture et me proposait qu'on parte rouler au hasard jusqu'à l'heure du dîner.

– Ta mère n'en saura rien, disait-il, elle travaille encore jusqu'à point d'heure ce soir. On trouvera bien un *diner* en chemin pour nous nourrir et pour que tu fasses tes devoirs sur un coin de table, qu'en dis-tu ?

Pour moi, c'était le rêve : échapper à la routine de la maison, des devoirs, du bain, du repas diététique exigé par ma mère et préparé par mon père, puis de la demi-heure de télé avant d'aller au lit... Papa prenait avec lui son appareil photo, un carnet de croquis, parfois ses aquarelles. Si c'était l'été et qu'on trouvait un bon spot, on se mettait à dessiner ou à peindre, côte à côte, en silence. Je me sentais comme dans un roman de Jack London, ou peut-être de Mark Twain. J'avais 10 ans et je réussissais l'exploit d'être à la fois un garçon manqué et une fille à papa.

Je m'arrache à mes souvenirs une fois la façade nord de l'île atteinte. Nous déposons sur la rive la dizaine de ramasseurs embarqués avec nous, ainsi que

le journaliste et le photographe, puis reprenons le large. Angus, à la barre, nous crie :

– Enfilez vos combinaisons, préparez votre bloc de plongée, ça va être à vous. Le premier binôme qu'on largue, c'est Lewitt et Benson !

Je m'exécute. D'abord, la combi, puis le bloc. J'installe le manomètre et contrôle la pression : 220 bars, c'est bon. J'assemble ensuite la bouteille et le gilet de stabilisation, avant de passer au détendeur. Je connecte le flexible de gonflage à mon gilet puis vérifie les trois autres flexibles : l'embout principal, l'embout de secours, le manomètre. Je les range ensuite de façon à les avoir à portée de main sous l'eau. Je m'accroupis et enfile mon gilet pour vérifier l'ergonomie de mon bloc : ça m'a l'air parfait. Soudain, le soleil disparaît derrière une ombre gigantesque et dix orteils entrent dans mon champ de vision.

– Je vérifie ton matos et tu vérifies le mien ? me propose Lewitt.

Je lève la tête et observe sa silhouette qui, en contre-jour, me semble encore plus imposante.

– Ça roule, dis-je en me relevant pour propulser de toutes mes forces mon bloc de plongée de quinze kilos dans ses bras.

Avec un peu de chance, le choc le déséquilibrera et le fera passer par-dessus bord.

Raté. Lewitt reste debout, mais j'ai au moins la satisfaction de le voir se prendre mon matériel en plein dans le plexus solaire. Pendant quelques secondes, il a le souffle coupé. En me mordant l'intérieur des joues pour ne pas sourire, je me penche sur son bloc.

– Je sens une certaine hostilité de ta part, grogne-t-il tout en vérifiant la pression de mes bouteilles de gaz.

– Ça prouve que tu es plus fin qu'on pourrait le croire au premier abord, rétorqué-je du tac au tac.

– Tu es certaine que tu n'as pas saboté mon matériel, histoire de te débarrasser de moi ?

– Oh, Tombeur, réponds-je en manipulant suggestivement l’un de ses flexibles, je te rassure, si on m’a choisie pour être ta partenaire, c’est que je suis la seule fille ici qui ne risque pas de s’attaquer à ta tuyauterie.

J’accompagne ma remarque d’un sourire angélique. Non sans une certaine satisfaction, j’observe les yeux de Casey Lewitt s’écarter alors qu’Angus jette l’ancre.

– Binôme numéro un, c’est à vous.

– En piste, Lewitt, ajouté-je.

À ce moment, je vois mon portable s’illuminer et vibrer dans mon sac à dos.

– Un moment, Angus, s’il te plaît !

Je m’empare de l’appareil, prête à décrocher et à faire mes adieux à quiconque m’appelle, puisque, à en croire sa tête, Tombeur ne va pas tarder à me noyer. Quand je vois le numéro de Londres, 7514 7022, je comprends tout de suite que c’est mon école et me décompose.

– Hé ho, ça va ? me demande Lewitt à voix basse en s’accroupissant à côté de moi. T’as pas l’air bien, d’un coup.

– Oui, oui, pas de souci, réponds-je en refusant l’appel et en esquissant un sourire qui se veut rassurant.

– Tu es certaine ? Parce que si jamais il y a un souci, dit-il en désignant le téléphone d’un mouvement de la tête, mieux vaut nous le dire et reporter la plongée. Une fois en bas, tu dois être disponible à cent pour cent, pas question de *bad triper*.

– Je t’assure que tout va bien, m’agacé-je. Viens, on y va.

La vérité, c’est que je viens de me prendre un électrochoc. J’ai grimpé dans l’avion pour Hawaï vendredi mais c’est seulement aujourd’hui, lundi, que l’administration a dû se rendre compte de mon absence. Oh ! Je savais que cet appel finirait par venir, qu’à un moment il me faudrait avouer (que ce soit à la vie scolaire ou à mes parents) que je suis partie et que je ne reviendrai pas. Je pensais juste que je disposerais d’un peu plus de temps.

Lewitt a raison, ce n'est pas le moment de flipper. J'y penserai plus tard.

Pour l'instant, nous nous laissons tomber dans les profondeurs, le long de la corde orange fluo rattachée à notre bouée. Une plongée au cœur des ténèbres. À partir du cinquième mètre sous la surface, la flottabilité s'atténue, les mouvements deviennent plus fluides, plus naturels. Lewitt arrive bientôt à mon niveau. Nous nous faisons signe que tout va bien puis continuons à descendre, comme Alice dans le terrier, sauf qu'autour de nous il n'y a rien pour nous occuper : tout ce que nous pouvons faire – tout ce que nous devons faire pour des raisons de sécurité –, c'est nous regarder dans les yeux et apprendre à communiquer.

Voilà qui devrait être simple étant donné la fluidité de nos rapports sur la terre ferme...

Enfin, lorsque nous sommes à environ douze mètres, ils apparaissent, droit devant nous. Les coraux. Pas seulement les coraux, d'ailleurs, mais aussi toute la vie qu'ils abritent et qui, sans eux, périrait. Poissons multicolores, crustacés étonnants, plantes sous-marines... Les couleurs vont du rose fuchsia au jaune tournesol, en passant par le cyan, l'orange et le violet. Des bancs de poissons tourbillonnent autour de nous, petits et agiles ou larges et majestueux. Je suis fascinée, submergée par cette manifestation évidente de beauté. Ma gorge se noue. Face à un tel spectacle, on se sent forcément remué.

Qu'on s'entende : l'art est ma passion, et ce, depuis toute petite. Que les humains aient pu développer un besoin viscéral de créer afin de donner du sens à leur vie, qu'ils aient ressenti la nécessité de trouver des moyens d'amplifier leurs émotions afin de les rendre visibles me fascinent. Je peux rester des heures devant une toile, subjuguée par l'histoire qu'elle me raconte. Je n'oublierai jamais la première fois que j'ai vu un Monet ou un Van Gogh, que j'ai été submergée par la sérénité de l'un et par la joie vibrante, presque électrique, de l'autre. Mais Monet et Van Gogh ne font que capturer une beauté qui leur préexiste. Ils courent après des impressions, ils emprisonnent des couleurs. La véritable majesté se trouve dans la nature. Dans un ciel étoilé, dans le mouvement gracieux d'un banc de poissons, dans le vol chorégraphié d'une nuée d'oiseaux. Parfois, je me dis que je ne dessine que pour mieux pouvoir rester en retrait, devenir spectatrice de cette forme étonnante de chaos, de mouvements et de nuances qu'est la vie. D'autres fois, je pense au contraire

que le dessin est une manière d'être avec les autres, de partager ce que je ressens quand mes sentiments deviennent trop grands pour mon mètre soixante-deux, qu'ils dansent à l'intérieur avec une telle fougue que je pourrais exploser. Avec une feuille de papier et un fusain, un peu d'encre ou d'aquarelle, je peux sortir tout ça de moi en pensant à l'inconnu qui verra peut-être le résultat final et qui, pendant un instant au moins, me comprendra.

Nous, humains, avons besoin de partager la beauté, c'est un fait. C'est d'ailleurs certainement pour ça que je ne peux m'empêcher de chercher Lewitt du regard alors que nous arrivons près des récifs, pour m'assurer que lui aussi a bien vu, qu'il se rend compte de la chance qu'on a. C'est un atavisme, rien de plus. Mais au moment où mes yeux trouvent les siens, il se passe quelque chose d'indescriptible. Comme si nos regards se percutaient. Il y a dans le sien une sorte d'émerveillement confus, vif, lumineux, que je reçois en plein cœur. Il me regarde dans les yeux, comme s'il pouvait lire en moi, et alors que je me demande ce qu'il perçoit de cette valse d'émotions que je ressens, j'acquiesce la certitude, à la façon dont le coin de ses billes vertes se plisse imperceptiblement, qu'il me sourit.

Je sens mon cœur s'accélérer, et je sais que ce n'est pas seulement la pression ou l'oxygène en bouteille qui cause cela. C'est le spectacle vertigineux que je suis en train de vivre avec Lewitt. Une part de moi donnerait tout pour être avec quelqu'un d'autre plutôt qu'avec lui, ce type à la beauté démoniaque que j'ai vu nu ce matin et qui sème le chaos et brise les cœurs partout où il passe. Une part de moi donnerait tout pour que mon cœur batte moins vite, pour que ses yeux soient moins rieurs, pour que les miens ne soient pas bêtement en train de se mouiller de larmes tant je suis émue par ce silence et cette immensité. Et puis une autre part, elle, est infiniment heureuse. Heureuse que le monde soit aussi beau. Heureuse de partager ça avec quelqu'un qui est visiblement aussi transporté que moi.

Mais l'est-il seulement ? Ou est-ce juste une impression que j'ai, une illusion ?

Évidemment que c'est une illusion ! C'est ma cervelle shootée à l'azote qui me joue des tours ! Je tourne la tête pour ne plus voir ces yeux lumineux, étirés comme ceux d'un chat, et commence à nager, lentement, en me souvenant pourquoi je suis là : inspecter les fonds marins.

D'un coup, je comprends pourquoi cette mission a tant d'importance. D'un coup, c'en est fini, du magenta et de l'orange, du cyan et du jaune. Tout est gris, mort, vide. Je ne vois plus, devant moi, que des rochers recouverts de polypes sans vie. Plus de poissons pour jouer près d'eux, plus de crustacés. Juste un désert. Une fascination morbide s'empare de moi. Je m'approche un peu, puis un peu plus encore, sans réussir à croire que c'est le même océan que celui qui me subjuguait il y a quelques minutes encore que je contemple. Une légère anxiété m'étreint. Je sais que sous l'eau, je ne dois pas m'autoriser à être nerveuse, qu'il faudrait que je prenne le temps de me calmer, mais c'est plus fort que moi, j'avance, avance encore, pour constater l'étendue des dégâts. Puis, au bout de plusieurs minutes, je me retourne pour lancer un regard désemparé à Casey. Sauf que mon binôme n'est plus là ! Pire : au milieu de ces fonds morts, je ne me repère plus.

Je sens la panique s'emparer de moi. J'essaye de réguler ma respiration, de reprendre conscience de mon environnement pour chasser la peur, comme je l'ai appris lors de mon baptême de plongée il y a maintenant neuf ans, mais rien n'y fait. Je suis perdue au milieu des profondeurs et je ne sais plus dans quelle direction aller ! Bien entendu, c'est Lewitt qui a la boussole. C'est pour ça que j'étais censée rester près de lui ! Putain mais qu'est-ce qui m'a pris de m'éloigner comme ça ? Et pourquoi est-ce que cet enfoiré n'a pas essayé de me faire signe, de me rattraper ?

Putain de merde. Dans quelle direction peut bien être notre foutue balise ?

Je n'ai qu'une seule envie, remonter à la surface, là où je saurai distinguer quelque chose. Mais, dans mon état d'angoisse, c'est dangereux, je risque de me précipiter et de ne pas respecter le rythme de sécurité nécessaire à l'évacuation des microbulles d'azote qui se sont formées dans mon sang à cause de la pression.

Heureusement qu'à cet instant, Casey surgit juste devant moi. Je ne pensais pas être un jour si heureuse de le voir ! Mon soulagement est total malgré son air furieux. Oui, ce coup-ci, si ses yeux brillent, c'est de colère, bien que sous l'eau ses gestes ne puissent traduire le moindre emportement et restent déliés et lents.

Il sort la boussole, la consulte. Ses gestes sont précis et mesurés. Autour de

son visage, ses cheveux ondoient dans un mouvement souple. Il me prend par la main. Sa poigne est ferme. Après la frayeur que je viens d'avoir, ce contact me rassure. Nous nageons une dizaine de minutes, jusqu'à la corde orange au bout de laquelle est attachée notre bouée, sans qu'il me lâche. Ça tombe bien, j'aurais détesté qu'il le fasse !

Mais j'aurais préféré crever que d'admettre que j'ai besoin de lui.

Arrivés au bout, Casey me montre l'heure en fronçant les sourcils. Je ne crois pas qu'il soit encore en colère, il semble simplement inquiet. Je constate que ça fait cinquante-cinq minutes qu'on est en bas : il est plus que temps de remonter si on ne veut pas que les autres s'inquiètent. Nous commençons notre ascension, en veillant à respecter le tempo. Une fois arrivés à moins de trois mètres, nous sommes contraints d'observer un palier de six minutes. Seulement, il ne nous reste presque plus d'air ! Nous devons partager la réserve de secours. C'est la première fois que je dois l'utiliser en plongée et je ne suis pas certaine de me souvenir du mode d'emploi. Heureusement, Casey a l'air de savoir faire. Il prend les choses en main et m'attire à lui pour que nous soyons le plus proche possible. Ainsi, nous pourrions nous passer la bouteille plus rapidement, car l'eau freine dramatiquement nos mouvements. D'ailleurs, pour gagner du temps, je suis contrainte de me plaquer contre son corps et de m'accrocher à son cou pendant que lui tient la cordelette d'une main et la bouteille d'air de l'autre. Je n'arrive pas à savoir, sous l'eau, si je rougis ou non, mais en tout cas je suis affreusement gênée par cette posture très intime.

Heureusement que nous sommes tous les deux en combinaison intégrale !

Je ne crois pas que j'aurais osé, par exemple, poser ma main sur son épaule nue. Ou me presser comme ça contre son torse si j'avais été en maillot de bain.

En même temps, ces combis ultra-moulantes, c'est un peu comme une seconde peau.

J'ai beau n'en avoir rien à foutre, je ne suis pas de bois. Surtout que nous nous regardons dans les yeux pour nous comprendre et que les siens sont objectivement très beaux. Cette couleur rare, mise en valeur par des cils denses et noirs... Midinette ou pas, n'importe quelle fille serait troublée !

Tombeur attrape la mini-bouteille d'air et me fait signe de le regarder pour que je comprenne comment faire. Il retire son embout buccal et prend celui de la mini-bouteille à la place. Il inspire lentement, profondément. Je sens son torse se soulever contre ma poitrine. Mais sous l'eau, les lois de la gravité n'ont pas cours et ce mouvement, en nous déséquilibrant, nous précipite un peu plus l'un contre l'autre. Mes jambes s'emmêlent aux siennes. Nos bassins sont collés-serrés et je crois bien que je vais défaillir – pas seulement à cause du manque d'oxygène. Tout en gardant l'air dans ses poumons, Tombeur me retire mon embout buccal. Ce faisant, ses doigts effleurent mes lèvres. La surprise, le trouble me font sursauter. Je le lâche. Il m'attrape par la taille et me maintient fermement contre lui. Je fais le vide dans ma tête pour tenter de me calmer, puis l'aide à glisser l'embout dans ma bouche et inspire un grand coup avant de lui tendre la bouteille. Nous continuons à respirer ainsi, l'un après l'autre, en trouvant peu à peu notre rythme. Au bout de quelques inspirations seulement, ça devient naturel. Mais six minutes, c'est long, surtout quand on les passe dans les bras d'un quasi-inconnu qui vous horripile. Et particulièrement si ce quasi-inconnu horripilant fait partie des dix mecs les plus sexy du monde selon *Glamour*, *Vogue* et *Cosmo*. J'ai l'impression de revivre ma puberté en version condensée : un savant mélange de pics hormonaux et de montées d'énervement. Enfin, les six minutes sont passées. Nous gagnons la surface et, une fois là-haut, le Zodiac est bien là. Angus nous accueille, soulagé.

– Ça fait sept minutes que je vous attends, je commençais à m'inquiéter, avoue-t-il en nous aidant à monter sur l'embarcation. Le premier jour d'une mission comme ça, je me fais toujours un sang d'encre. C'est idiot, je sais, ce n'est pourtant pas très profond et même un débutant s'en sortirait...

Je rougis à ces mots. Casey ne commente pas mais je sens qu'il n'en pense pas moins. D'ailleurs, il ne dit rien du tout, sans doute pour éviter d'avoir à évoquer mon échappée belle. Angus semble mettre ça sur le compte de la fatigue, et c'est en silence que nous allons ramasser, une par une, les quatre autres équipes.

Mais une fois de retour sur le versant sud de l'île, alors que le Zodiac est amarré et que nous déchargeons notre matériel, Tombeur se penche vers moi et me demande à l'oreille, d'un ton sec et nerveux :

– Bordel, on peut savoir ce qui t'a pris en bas ? T'es suicidaire ou quoi ?

Je savais que je n'allais pas m'en tirer comme ça...

– Je suis désolée, réponds-je en baissant les yeux alors que les autres s'éloignent en direction de la mission, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je t'assure qu'en temps normal, je suis extrêmement prudente.

– Je me fiche de savoir comment tu es en temps normal ! s'emporte-t-il. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qui s'est passé aujourd'hui pour que tu déconnes à ce point et te mettes en danger comme ça !

– Je ne sais pas, avoué-je.

– Je vais te dire ce que je pense, crache Casey tout en dégrafant sa combinaison pour enlever le haut.

Bon sang, ce torse...

– Je pense que ta manière de te comporter est liée à cet appel que tu as reçu avant la plongée et qui t'a rendue blême. Voilà ce que je pense. Je pense que j'avais raison de proposer un report et qu'au fond de toi, tu le savais. Je pense que tu as refusé parce que tu pars du principe que tout ce qui sort de ma bouche ne vaut pas la peine d'être écouté. Mais tu sais quoi ? Tu vas pourtant devoir apprendre à communiquer avec moi, Blanche-Neige, parce que sinon, la prochaine fois, l'un de nous deux pourrait bien y laisser sa peau !

– D'accord, réponds-je entre mes dents.

– Pardon ? dit-il en plaçant sa main en cornet autour de son oreille. Tu peux répéter, j'ai rien entendu.

– J'ai dit : « d'accord », réponds-je cette fois-ci d'une voix claire en rivant mes yeux aux siens.

Ses yeux envoûtants...

... De la couleur d'une eau fraîche où l'on rêve de se baigner. Mais l'eau, bien qu'attirante, cache parfois sous sa surface des créatures monstrueuses.

Il soutient mon regard un instant puis finit par détourner le sien en grommelant : « J'aime mieux ça. » Puis il s'éloigne en embarquant son matériel et le mien. Quinze kilos au bout de chaque bras, qu'il porte sans rechigner, son dos et ses bras puissants contractés, sans doute ravi que je lui sois encore plus redevable. Je lui emboîte le pas et, du bout des lèvres, lâche un : « merci ».

Au dîner, comme la veille, Lewitt se pose à la table des plongeurs. Ça commence à se voir qu'il veut éviter les gars de *Vanity Fair* et la blonde rachitique. D'ailleurs, vu la concision dont il fait preuve dans ses échanges, j'en déduis qu'il n'est pas spécialement à l'aise d'être là. Moi non plus, soit dit en passant. Mais ce n'est rien comparé à cette pauvre Nicole, qui me parle yeux dans les yeux comme si sa vie en dépendait et qui réagit à chacune de mes remarques comme si je disais quelque chose d'hilarant. Pendant toute la durée de mon poulet katsu, j'essaie de ne pas croiser le regard de Tombeur, qui lui passe pourtant son temps à nous jeter des œillades exaspérées. Je suis à deux doigts de lui demander s'il a un problème quand Nicole, dont je comprends maintenant qu'elle se préparait psychologiquement depuis le début du repas, finit de rassembler son courage.

– Caz, demande-t-elle d'un ton trop badin pour être honnête, on organise un feu de joie tout à l'heure sur la plage. Histoire de fêter cette première sortie en mer. Ça te tente ?

– Je ne crois pas, non, répond-il avec un visage de marbre mais en me regardant moi plutôt qu'elle. J'ai eu pas mal... d'émotions, aujourd'hui. Je crois que je vais plutôt me mettre au lit avec un bon bouquin.

« *Un bon bouquin* ». *Espèce de sale petit poseur.*

Je lève les yeux au ciel.

– T'as quelque chose à me dire, Blanche-Neige ? grogne Lewitt.

– Pas vraiment. Je me demandais juste ce qu'un type comme toi pouvait lire. À part bien sûr les ingrédients au dos des paquets de céréales.

Ça, c'est pour venger Nicole.

J'ai peut-être mal pesé la dose de TNT de ma réplique explosive, parce que toute la tablée a l'air soufflé. Personne ne moufte, et moi, je n'en mène pas large. Pour tout dire, si je pouvais, je retirerais cette dernière saillie. Mais je ne le peux pas, alors je me contente de me racler la gorge et de dire le premier truc sympa qui me passe par la tête.

– C’est vraiment trop cool d’organiser ça, Nicole, tenté-je en m’emparant de ma compote.

– Oui, Nicole, reprend Casey avec une voix nasillarde qui, j’imagine, se veut une caricature de la mienne, c’est super d’aider tout le monde à lier connaissance. Ça aidera peut-être certaines personnes ici qui souffrent d’un sérieux handicap social.

Connard.

Pour une fois, Lewitt a tapé là où ça fait vraiment mal : mon malaise en groupe, ma phobie des autres.

Connard. Connard. Connard.

J’étais déjà en train de me flageller à cause de ma dernière vanne, celle de Lewitt m’achève. Je sens une grosse boule se coincer dans ma gorge.

– Je vais repasser dans ma chambre avant le feu de joie, j’ai un truc à faire, déclaré-je la voix tremblante. On se retrouve là-bas ?

Sans attendre leurs réponses, je me lève et fonce hors de la pièce, afin de couper court à mon humiliation. Une seconde de plus, je risquais de fondre en larmes comme une gamine.

Une heure : c’est le temps qu’il m’a fallu pour me calmer. Temps que j’ai passé à ressasser la vanne de Casey, à me sentir mise à nue, heurtée, blessée, avant de me raisonner. Si la remarque de Tombeur m’a fait un tel effet, c’est parce qu’elle est juste. Je suis méfiante, nerveuse avec les gens de mon âge, terrifiée à la perspective de me retrouver victime d’un effet de meute. Dans le Connecticut, ça allait, j’étais uniquement avec des filles du même milieu que moi, et Joe me protégeait... Mais le lycée, c’est fini ! Je ne peux pas vivre éternellement comme ça, coupée du monde, prisonnière de ma zone de confort étriquée. Surtout si je veux devenir un jour artiste et apporter quelque chose aux autres.

Il va falloir que je me bouscule, que je prenne les devants, que j’aie à la rencontre des gens, que je me laisse surprendre... et que je me réinvente. Je le

savais avant Lewitt, c'est même pour ça que je suis venue là.

Je me regarde dans le miroir de la salle de bains collective. Maquillée légèrement façon Audrey Hepburn, mon modèle, et vêtue d'un slim, de ballerines, d'un débardeur, j'ai l'air de n'importe quelle fille de mon âge. Pas spécialement belle mais pas vilaine. Normale. Peut-être même sympa, si je me retiens de mordre d'entrée de jeu. Je peux devenir cette fille-là, détendue, à l'aise avec les autres. Je peux changer. Je suis déjà en train de changer ! Le simple fait d'être ici en est déjà la preuve. Oui, je vais sortir de cette coquille qui m'emprisonne depuis plus de six ans déjà. Depuis New York.

J'ignore simplement comment m'y prendre.

En sortant de ma chambre, je surprends Lewitt sur le pas de sa porte, en pleine conversation animée avec son espèce d'assistante blonde et squelettique. Je sais qu'à un moment, il va falloir que je me fasse pardonner. J'ignore simplement comment m'y prendre. Jusqu'au moment où le squelette me fournit une occasion en or.

– Tu crois vraiment que c'est une bonne idée pour toi d'aller à une fête en ce moment ? De te trouver en présence d'alcool ? l'engueule-t-elle comme un môme.

Je m'apprête à l'informer qu'il n'y aura pas d'alcool mais Lewitt me prend de vitesse. Au moment où je passe à sa portée, il cesse de toiser le squelette avec mépris et m'interpelle.

– Hey ! Blanche-Neige, tu vas au feu de joie ?

– Euh... oui.

– Attends, je t'accompagne.

Puis, avec un large sourire, il agrippe mon bras et plante Skeletor au milieu du couloir.

Euh... J'imagine que je suis pardonnée ?

– Tu dois vraiment la détester, celle-là, pour préférer ma compagnie à la sienne, glissé-je entre mes dents pour qu'elle ne nous entende pas.

– Tais-toi et marche, répond-il sur le même mode avant d'accélérer le pas.

Tu me dois bien ça.

Nous nous mettons à avancer le plus vite possible. De loin, on doit sembler tout droit sortis d'un épisode de *Benny Hill*. Dès que nous tournons à l'angle du couloir et que nous nous retrouvons hors du champ de vision du squelette, je m'adosse au mur et laisse échapper un gloussement. Casey me sourit. Finalement, ce n'est pas si affreux de ne pas être tout le temps à couteaux tirés avec lui.

– Tu crois qu'on peut marcher les huit cents mètres qui nous séparent de la plage sans s'entre-tuer ? me demande-t-il d'ailleurs.

– Tu vois, c'est exactement ce que j'étais en train de tenter d'évaluer.

– Les grands esprits se rencontrent... fait-il en se mettant en route.

– Je croyais que tu ne voulais pas venir ce soir, fais-je au bout d'un moment pour briser le silence, les yeux rivés à mes pieds.

– Je le croyais aussi, répond-il de façon sibylline. Mais quelque chose m'a fait changer d'avis.

– J'imagine que c'était l'envie de désobéir à...

– Asia. C'est la publiciste de mes... de mes employeurs. Et oui, j'ai du mal avec l'autorité, en effet.

– J'ai cru comprendre que c'était un comportement fréquent chez les enfants gâtés, souris-je, toujours en évitant de le regarder.

Pour une fois, ma remarque ne se voulait pas blessante, juste un peu taquine, mais à la façon dont Tombeur pile, je me rends compte qu'il ne l'a pas pris comme ça.

– Gâté ? Tu te moques de moi, j'espère, Blanche-Neige ?

– Ne te vexe pas, c'était pour rire...

– Ah oui ? Et ta façon de te foutre de ma gueule à table, tout à l'heure, c'était pour rire aussi ?

– Je n'aurais pas dû dire ça, concédé-je, c'était vraiment nul et je m'en veux. Si ça peut te rassurer, je crois que je me suis bien plus humiliée que toi en m'abaissant à dire une horreur pareille.

– Ça me rassure, en effet, me coupe-t-il.

– Ce coup-ci, continué-je de plaider en encaissant, je t'assure que tu te méprends sur mes intentions. C'était une pique pour meubler, parce que c'est ce qu'on fait à chaque fois qu'on se parle – et peut-être que tu as raison, peut-

être qu'on devrait arrêter. Mais tu dois admettre que ma remarque n'était pas totalement déplacée. Tu aimes bien défier les autres et tu es par ailleurs dans une situation plutôt... privilégiée.

J'essaye de choisir soigneusement mes mots, ayant conscience qu'après la journée que je viens de faire passer à Tombeur, je marche sur des œufs.

– Privilégiée ? me demande-t-il avec un accent révolté. Par rapport à qui ? À toi ? Parce que quand je te regarde, tout devient relatif, Blanche-Neige. Tu crois sans doute que je n'ai pas deviné qui tu es et d'où tu viens ? Tu crois qu'il suffit de porter une casquette pour que personne ne remarque ta coupe de cheveux à cinq cents dollars ? Ou que je ne sais pas reconnaître un short Burberry quand j'en vois un ?

Je m'apprête à protester que je ne fais pas mystère de mes origines sociales, que je les assume, même, sans en retirer particulièrement de fierté. Je suis née comme ça et je sais que c'est injuste par rapport à plein de gens qui n'ont rien. Je ne suis pas la petite princesse inconsciente qu'il semble croire ! Sauf que maintenant que Tombeur est lancé, je n'ai pas le temps d'en placer une. Son objectif semble être de me faire sentir comme la plus grosse hypocrite de tous les temps.

– Tu es la petite bourge de la côte est typique, poursuit-il d'un ton sifflant. Ton baptême de plongée, tu ne l'as pas obtenu aux Maldives mais entre deux cours de ballet et trois d'équitation. Tu es probablement ici pour provoquer ton père, un riche industriel qui s'en cogne de l'écologie. Et je parierais que tu te crois émancipée de son autorité parce que tu étudies les sciences sociales à Columbia et que tu votes pour les démocrates, mais tu sais quoi ? Tu vas finir par faire comme toutes les petites bourges : abandonner la fac après ton diplôme de premier cycle pour épouser un trader qui t'offrira des diamants.

Quand je pense qu'il y a quinze secondes encore, j'étais prête à faire la paix !

Là, c'est non. Princesse de l'Upper East Side, je veux bien. *Desperate housewife*, par contre, sûrement pas. Et puis c'est quoi, cette manière de me réduire à mon milieu ? OK, il a deviné que je portais des fringues de marque. Ce n'est pas pour autant qu'il a eu accès au secret de mon âme ! J'ai peut-être

grandi dans un *penthouse*, et peut-être qu'il peut me parler comme à une sale gosse de riche, mais comme à une nunuche sans ambition, hors de question. Si j'avais été un garçon, il m'aurait charriée sur mon goût pour les montres de luxe et les voitures de sport, pas sur ma passivité et ma vénalité !

Sale con misogyne.

– Je vois que tu as beaucoup de colère en toi, Tombeur, ironisé-je. Vas-y, laisse libre cours à tes émotions, j'encaisse. C'est vrai que ça ne doit pas être facile de vivre comme toi, avec des cachets à cinq ou six zéros...

Tout son visage, un instant plus tôt déformé par la rage et le sentiment d'injustice, devient de marbre. Dur, pâle. Ses pupilles, d'ordinaire si expressives, sont deux cailloux lisses et froids.

– Tu crois me connaître, hein ? demande-t-il le souffle court comme si je lui avais donné un coup de poing dans le ventre. T'as lu, quoi, un ou deux magazines people ? T'as regardé le *Daily Show* et maintenant tu sais tout de moi, c'est ça ?

– Évidemment ! explosé-je. Tu es un tel cliché ! Tu débarques ici comme si l'île t'appartenait, tu demandes d'entrée de jeu un traitement de faveur, tu t'envoies en l'air avec la première venue, et après tu fais comme si tu ne la connaissais pas !...

– Alors je vais te dire, Blanche-Neige, ma vie sexuelle ne regarde personne d'autre que moi et mes partenaires.

– ... et tous les lecteurs de TMZ, ajouté-je avec fiel.

– Tu veux que je te dise ? crache Casey. C'est toi le cliché. Le cliché absolu de la peste. Tu ne sais rien de moi, lance-t-il en s'éloignant sans se retourner. Absolument rien.

Alors qu'il marche en direction du feu de joie, je reste en arrière, d'abord furieuse, puis penaude, puis enfin perplexe. Tombeur a raison. Avec lui, je suis vraiment infecte. Quand je disais être venue à Hawaï pour changer, je ne parlais pas de devenir la garce de service ! Je m'assieds sous un arbre et demeure pensive un moment. J'aimerais vraiment comprendre comment on en est arrivé là, lui et moi.

J'avais pourtant décidé d'agiter le drapeau blanc !

Ce coup-ci, je décide d'y mettre vraiment du mien. De faire en sorte de neutraliser toute cette haine qui n'a pas mis vingt-quatre heures à m'épuiser. Si lui refuse, tant pis, au moins, j'aurais essayé.

Quand j'atteins la plage, Tombeur est en pleine conversation avec Evie. Il gratte quelques accords sur un ukulélé, il la fait rire aux éclats. Est-ce de la drague ? Du flirt ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que si quelqu'un d'aussi intelligent qu'Evie peut apprécier une conversation avec Casey Lewitt, alors il doit avoir deux trois qualités – je veux dire, en plus de sa gueule d'ange et de son... machin qu'il dégaine à tout va.

En essayant d'avoir l'air détendu, ce qui pour moi n'est jamais une mince affaire, je m'avance vers eux et, quand Casey lève les yeux pour me regarder de travers, je tends ma main.

– Alana Benson, déclaré-je en me présentant de nouveau afin de lui faire comprendre que je veux qu'on reparte à zéro. Peste malgré elle.

– Casey Lewitt, fait-il en serrant ma main alors que ses traits se détendent. Repris de justice sensible.

Sans lâcher ma main, il souffle vers ses cheveux épais dans l'espoir de dégager une mèche qui tombe devant son regard pour une fois chaleureux, puis il me gratifie d'un de ses demi-sourires en coin dont je ne sais plus, soudain, s'ils sont insolents ou timides. D'ailleurs, il semble un peu gêné, d'un coup, et lâche ma main pour retourner à son ukulélé et à Evie. Si je fais l'effort de cesser de le considérer comme un monstre, je dois admettre que l'embarras lui va bien – peut-être même trop bien.

Si je me contentais de le regarder sans jamais l'écouter, nos rapports seraient plus simples, c'est clair !

Cette pensée goguenarde m'amuse, puis me ramène à la plongée de cette après-midi. À la façon dont Casey m'a prêté assistance, sous l'eau. Aux six minutes enlacés, presque emboîtés, à apprendre à communiquer avec les yeux et à respirer comme un seul être.

Je m'assieds à côté de lui, sur un tronc d'arbre coupé, et laisse Evie reprendre là où elle en était.

– J’avais 19 ans, l’âge d’Alana aujourd’hui, quand le séisme en Haïti a eu lieu. Quand on vient des cités de Baltimore, Haïti, ça ne veut pas dire grand-chose. Mais ma mère parlait parfois créole à la maison, elle avait des amis là-bas. Elle a passé des jours et des jours d’angoisse à attendre de leurs nouvelles. Je crois que c’est ce qui a été le détonateur.

– Alors tu as planté ton école d’infirmière et tu es partie ? demande Casey, complètement absorbé par le récit de notre coordinatrice.

– Je ne sais toujours pas ce qui m’a pris, avoue-t-elle. Pour moi, ce diplôme d’infirmière, c’était tout. Et puis le séisme est survenu, j’ai vu le visage de ma mère, et d’un coup, un diplôme, ce n’était plus qu’un bout de papier vide de sens. Ce qui avait du sens, c’est ce que j’avais déjà appris en dix-huit mois, des gestes capables de sauver des vies. On avait désespérément besoin de mes compétences quelque part, dans un pays que je ne savais même pas situer sur une carte mais qui avait vu naître ma mère et mon oncle, et moi j’allais rester assise sur un banc d’école parce que c’était ce que la société attendait de moi ? Tout ça pour ensuite aller pallier les manquements du gouvernement en termes de politique de santé ? Sur le moment, ça paraissait une perspective tellement absurde...

– Je ne savais pas que tu avais abandonné tes études, remarqué-je d’une voix basse.

– J’ai eu le temps de regretter après, éclate-t-elle de rire. Quand je me suis retrouvée deux ans plus tard à servir du poulet frit dans un fast-food... Heureusement, ça n’a pas duré. Angus, que j’avais rencontré en Haïti, est rapidement venu me trouver avec son projet d’ONG. Quand il m’a proposé de le seconder, je n’ai pas hésité un instant. Et c’est comme ça que Green Growth est devenu notre bébé...

– Tu ne m’avais jamais raconté cette histoire, lui dis-je avec un léger ton de reproche qui me surprend moi-même.

Peut-être suis-je un peu contrariée de constater qu’Evie s’ouvre facilement à Casey, alors qu’elle le connaît à peine, et lui livre des détails de sa vie dont j’ignorais tout.

– Pourtant, ajouté-je en rougissant et en regardant vers mes pieds, elle aurait pu m’aider, vu les doutes dont je t’ai fait part ces derniers temps...

– Vous vous connaissez d’avant ? s’étonne Casey.

– Oui, dit Evie en se penchant pour donner une grande tape sur ma cuisse

nue, je suis allée trouver celle-là jusque dans le Connecticut...

Elle raconte alors notre rencontre. Quand Casey entend le nom de la célèbre Miss Porter's School, il ne peut retenir un sourire en coin, que je n'interprète pas, pour une fois, comme de la méchanceté. Magie du bruit apaisant des vagues ou talent d'Evie pour la médiation ?

– J'avais donc vu juste sur toute la ligne, commente l'insupportable Tombeur, sauf sur la ville d'origine. Je t'imaginai plus new-yorkaise que connecticutaise.

Insupportable, mais perspicace.

– En réalité, je suis née à Boston, expliquai-je. Après le divorce de mes parents j'ai vécu à New York avec ma mère et mon beau-père, puis je suis partie étudier dans le Connecticut. Ensuite, j'ai fait un crochet par Londres mais ça ne s'est pas... ça n'était pas comme je l'imaginai.

– La pauvre était en train de dépérir, alors je l'ai convaincue d'en parler à ses parents puis de nous rejoindre, embraya Evie. Alana, comme tous les artistes talentueux, a besoin de...

– Artiste ? la coupe Casey en levant un sourcil étonné.

Oui, j'ai un talent rare pour les arts visuels et les bobards.

– Tu ne lui as pas parlé de ton projet ? s'étonne Evie. Alors que vous avez passé la journée ensemble ?

La journée à alterner entre silences ombrageux et disputes atroces...

– Evangeline, la grondai-je en fronçant les sourcils et en roulant des yeux.

Parmi les innombrables choses intimes dont je n'ai pas envie de parler à Lewitt, mon projet figure aisément en première position. Il va certainement penser que c'est une lubie de princesse, un simple violon d'Ingres. Alors que, pour être honnête, c'est bien plus intéressant que les TD d'impression sur textile. Et qu'à l'heure actuelle, c'est la seule chose à laquelle je puisse me raccrocher.

Mon idée, c'est de réaliser un reportage dessiné de la vie au sein de la

mission. Une sorte de journal de bord en images, où je mélangerais les techniques. Ce ne serait qu'une première étape. Idéalement, il faudrait que j'entame ensuite un autre journal ailleurs, sur un autre continent. Que je réussisse à faire le tour du monde dans l'année qui vient. Ce serait le rêve ! Vivre, évoluer, créer, sans préjugés, en rendant compte de mes rencontres...

Mas pour ça, encore faudrait-il qu'il y ait des rencontres.

D'où la nécessité de réussir enfin à baisser ma foutue garde.

– Quel projet ? s'étonne Casey.

– Juste un truc comme ça, rien de sérieux.

– OK, insiste-t-il, mais quel truc ? C'est quoi ton médium ? La vidéo, la photo... ?

– Un peu tout ça, rougis-je en me demandant comment couper court. Mais surtout le dessin.

– Ah ! Le dessin... sourit Casey en portant machinalement la main à l'un de ses tatouages. Un domaine que je connais un peu.

– Oui, j'avais remarqué, souris-je en retour.

– Donc tu n'as pas fixé QUE mon entrejambe, ce matin.

– Hein ? Quoi ? s'étrangle Evie. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Ta protégée m'a surprise aux aurores en mauvaise posture, rit Casey. Elle a pu observer la face cachée de la lune. D'après elle, il n'y avait pas grand-chose à voir...

– Tombeur, tu ne voudrais pas plutôt qu'on en revienne à tes tatouages ? supplié-je en rougissant jusqu'aux oreilles.

– Oui, revenez-en aux tatouages, par pitié, s'esclaffe Evie. J'ai l'impression que ça vaut mieux.

À ce moment-là, Angus, au bord de l'eau, appelle sa collègue.

– Bon, je vous laisse, déclare cette dernière en se levant. Bien que je ne sois pas sûre que ce soit raisonnable...

Evangeline Pratt, j'ai comme une envie de t'étrangler.

Alors qu'elle s'éloigne en gloussant, Tombeur roule la manche courte de son tee-shirt jusqu'à son épaule.

– Alors, l’experte, lequel te plaît le plus ?

Il me présente son bras tendu et, pendant l’espace d’un instant, je ne regarde pas le dessin mais le support. Sa peau ambrée, un peu plus claire et veloutée sur la face intérieure. Et puis sa musculature. Ce type ferait un parfait modèle pour un cours de dessin anatomique, voire une magnifique sculpture. Il faut au moins lui reconnaître ça.

Je commence à détailler ses tatouages. Au-dessus du coude se trouve la silhouette d’une forêt de conifères, que survole une nuée d’oiseaux noirs – corbeaux ? Corneilles ? Sur sa main, Lewitt exhibe plusieurs motifs discrets, en noir et blanc : une boussole, une ancre, des pictogrammes amérindiens. Mon inspection terminée, il me tend son bras gauche, gracieux comme un félin qui s’étire. À l’intérieur de son avant-bras, par-dessus le réseau bleuté de ses veines, a été gravé un nénuphar en noir et blanc. J’examine ensuite, sur le dos de sa main droite, un portrait en sépia d’un chef indien. Je retourne à la forêt de conifères.

– Je crois que... Oui. Celui-là... déclaré-je en l’effleurant.

À ce contact, Casey tressaille. Moi-même, je retire ma main comme si je m’étais brûlée.

Sa peau. Elle est si chaude. Et si douce.

Bien plus que ce que j’avais anticipé. Mon cœur s’accélère. Est-ce que j’ai gêné Casey en le touchant comme ça ? En tout cas, il déglutit. Je fixe, hypnotisée, sa pomme d’Adam.

– Celui-là ? rougit-il. Je l’ai fait faire il y a... pffffiou... sept ans, je crois. À cause d’un poème de Sylvia Plath.

– À bon ? Lequel ?

– « Blackberrying ». Tu connais ?

Je secoue la tête.

– Il y a ce vers, dedans : « Là-haut passent les chocards en nuées noires, cacophoniques / Bouts de papier brûlé qui tournoient dans un ciel orageux ». L’image m’a vraiment marqué. Je voulais en faire quelque chose.

– Tu as... Tu as étudié la poésie ? demandé-je franchement surprise par ses connaissances en la matière mais surtout par son intérêt – un intérêt si fort qu’il l’a gravé sur sa peau.

– Non, sourit-il comme pour lui-même, on ne peut pas vraiment dire que j’ai étudié... J’ai commencé à travailler assez tôt sur les plateaux. Jusqu’à 15 ans, j’ai eu un prof particulier, mais bon, c’était un peu bidon. Par contre, après, j’ai vachement lu.

– D’après ce que j’ai compris au dîner, tu lis encore pas mal, le taquiné-je en lui donnant un coup d’épaule.

– Ouais, sourit-il en retour, et puis au fond, je suis encore un ado.

Je pouffe en me mordant la lèvre inférieure et nos yeux se mêlent. Je me noie dans les siens, tellement beaux que c’est déchirant de les regarder. D’ailleurs, intimidée, je détourne la tête.

– C’est toi qui as eu l’idée du dessin ? lui demandé-je en désignant le tatouage.

– Pour une fois, tu me surestimes, rit-il.

Son rire est chaud, complice. Il fait plisser le coin de ses yeux et naître deux fossettes aux commissures de ses lèvres charnues.

– Je dessine comme un pied, tu serais catastrophée. Non, j’ai lu le poème au tatoueur, Dusty, et il a pondu ça dans les deux heures.

– Directement ? demandé-je interloquée. Sans te remettre une esquisse pour te laisser le temps de réfléchir ?

– Tout le but du tatouage, Blanche-Neige, c’est de vivre dans l’instant présent.

– J’aurais plutôt pensé que c’était l’inverse, médité-je à voix haute.

– L’inverse ?

– En rapport avec l’éternité. Vu que, tu sais, le dessin dure aussi longtemps que toi.

Casey semble réfléchir à ce que je viens de dire.

– Pas vraiment, répond-il finalement. D’une, je sais que je ne suis pas éternel. De deux, mes tatouages, je ne les remarque presque plus au bout de deux ou trois semaines. Ils deviennent une part de moi. Je ne suis pas plus

surpris par eux que tu ne l'es, par exemple, par ce grain de beauté que tu as sur le genou, dit-il en touchant ledit grain du bout de l'index.

En rougissant, je retire mon genou. Pas parce que je trouve que Casey ne devrait pas me toucher – après tout, moi, j'ai bien touché ses tatouages –, mais il s'avère que je déteste mes genoux. J'ai les genoux les moins féminins du monde. J'ai toujours des bleus, dont j'ignore la provenance. De toute façon, je n'aime pas mes jambes : trop maigres. Et puis je suis larguée. Ma tête bourdonne. Qui est ce mec qui fait de son corps une œuvre d'art ? Qui cite Plath comme ça, autour d'un feu de camp ? Qui révère assez Shakespeare pour le graver dans sa chair ?

Il avait raison, je ne sais rien de lui.

Je me sens soudain un peu mélancolique. Tombeur est tout ce que je ne serai jamais malgré mon envie de changer : surprenant, sûr de lui, impulsif, à l'aise en société et séducteur. Moi, je suis prévisible et coincée.

Peut-être même brisée. Comme une vieille poupée de porcelaine.

Je secoue la tête et saute sur mes deux pieds. Quand je me mets à être envahie par des pensées aussi sombres, mieux vaut que je sois seule. Je ne sais jamais si le nuage va se dissiper de lui-même ou si mon moral en berne va me mener à la crise d'angoisse.

– Bon, déclaré-je, il est temps pour moi de me mettre au lit. Je me lève dans seulement six heures...

– Yoga ? suppose Casey en me faisant un clin d'œil comme s'il connaissait déjà mes habitudes par cœur.

Ce petit début d'intimité entre nous me réchauffe.

– Yoga, confirmé-je d'un signe de tête en me mordant l'intérieur des joues pour refréner mon sourire.

Puis, un peu trop vivement, je me détourne et me mets à avancer vers les dortoirs. J'imagine que Casey m'observe, ça me rend nerveuse et me donne une démarche un peu raide. Ma nuque est crispée, mes épaules contractées, mes bras restent figés le long de mon corps. C'est à peine si j'ose respirer. À

l'extrémité de ma main droite, mes doigts brûlent : la partie exacte qui, il y a cinq minutes, a effleuré la peau douce et tiède de Casey.

4. Marginale malgré moi

Alana, cinq ans plus tôt.

Je termine de m'asperger le visage d'eau, relève la tête et sursaute, surprise de voir leur reflet dans le miroir. Surprise et anxieuse. Bethany, Grace et Catherine sont mon cauchemar incarné. Trois psychopathes en jupes plissées et serre-tête en velours qui me toisent d'un air aussi malicieux que cruel. Je me retourne, prends appui sur l'un des lavabos en faïence et porte ma main à mon cœur.

- Purée, vous m'avez fait peur... Je ne vous avais pas entendues entrer.

- Qu'est-ce que tu crois, Benson ? Que les toilettes des filles t'appartiennent ? Que c'est ton petit royaume ? Tu comptes les faire privatiser pour ton prochain anniversaire et inviter tous les autres rebus de l'école ?

Je vire cramoisie et me décale alors que Bethany Reynolds s'avance vers le miroir et commence à badigeonner ses lèvres parfaites de gloss Dior rose bonbon. Je n'ose pas décamper, j'ai peur que si j'essaye, ses deux sbires me barrent le passage. Bethany s'arrête, prend un air méditatif. Elle replace le nœud en satin dans ses cheveux puis se tourne vers moi.

- Avec qui comptes-tu aller à la soirée Flocon de Neige, Alana ?

- Je... Euh... La soirée Flocon de Neige ? Personne.

- Personne ? fait mine de s'étonner Bethany. Tu veux dire qu'aucun de tes petits copains n'est disponible ?

Bethany se tourne vers ses affreuses copines et leur glisse, d'un air de conspiratrice :

- Alana est trèèèèè populaire parmi les garçons de l'école, vous le saviez ? Très très populaire. La preuve.

Bethany brandit son Smartphone. Catherine et Grace examinent l'écran en pouffant, puis Catherine s'empare de l'appareil et me le tend. Je me décompose en constatant qu'il s'agit d'une photo de moi accrochée à l'intérieur d'un des placards des vestiaires des garçons. Près de mon visage, on a dessiné une bulle, où il est inscrit : « *Je suce toutes les queues et j'adore ça.* » Mais ce n'est pas le pire. Le pire, c'est que sur la photo, je suis en petite tenue. Presque nue. On peut tout voir : ma brassière, que je remplis à peine, ainsi qu'une ombre de poils noirs

qui transparait sous ma culotte en coton, mes genoux proéminents et ma peau marbrée.

Non ! Non, ce n'est pas possible, il n'a pas fait ça, il n'oserait pas...

- Oui, reprend Bethany alors que je me mets à trembler de tous mes membres, Alana est très populaire. Elle sait comment se faire aimer. Dis-moi, Laney, pourquoi est-ce que Nick ne t'emmène pas au bal ?

Alors qu'elle prononce le nom de mon demi-frère par alliance, le fils de mon beau-père, une sueur froide mouille mon dos. J'ai l'impression que mon col Claudine m'étouffe. Je suis incapable de dire quoi que ce soit, ma bouche est bien trop sèche et j'ai l'impression que ma langue est collée à mon palais.

Je crois que je vais être malade.

- Voyez-vous, poursuit Bethany à l'attention des deux autres, j'ai appris que Nick et Alana avaient une relation très spéciale..

- Bethany, non !

Je n'arrive pas à croire que j'ai été assez conne pour supplier Bethany Reynolds. Comme si ça allait l'arrêter ! Je me sens fébrile et cotonneuse.

- Attends, Alana, tu t'es fait déflorer par le mec le plus populaire de l'école et tu ne veux pas que ça se sache ? Ce n'est pas grave, tu sais, ajoute-t-elle en tentant de retenir un sourire triomphant, que ce soit ton frère. Au Moyen Âge, ça se faisait beaucoup.

À ce moment précis, alors que Catherine et Grace ne peuvent plus retenir leurs rires, je me précipite à l'intérieur d'une des cabines à porte battante et m'effondre au-dessus de la cuvette des toilettes. Je me mets à vomir, à cracher, à rendre tout ce que contient mon estomac - c'est-à-dire une pomme et de l'eau. Le liquide translucide brûle ma gorge, les spasmes me font pleurer de douleur. Derrière moi, les trois filles rient franchement, comme devant une comédie hilarante ou un spectacle de clown.

- Regardez-la, s'étouffe Bethany, qui se met à quatre pattes pour nous, comme une chienne ! Oh, Laney, tu es trop !... Tu ne peux pas t'en empêcher, pas vrai ?

5. Nitroglycérine (et autres complications)

Alana

Ce matin, j'opte pour des tartines. Ça évitera les coups de cuillère rageurs dans le muesli. Je suis déjà en short et maillot de bain, mes cheveux attachés, et suis tentée de cacher mes cernes sous mes Persol. Mais les lunettes de soleil en intérieur, ça fait trop candidate de télé-réalité à mon goût. J'ai mal dormi. Trop de gamberges, trop de cauchemars. Ça m'arrive parfois. Ça n'a pas empêché mon réveil de sonner à 4 h 30, impitoyable.

Puisque c'est le premier jour, on n'aura qu'un seul ado avec nous, Lewitt et moi. Pour nous laisser le temps de prendre nos marques. J'ai intérêt à mieux assurer qu'hier ! De toute façon, il faut impérativement que je devienne irréprochable d'ici samedi. Eh oui, vu que le week-end, Tombeur s'échappe de la mission pour une raison que j'ignore, j'aurai Angus Harvey comme partenaire. J'imagine que cette perspective ferait grimacer la plupart des volontaires... Moi, ça va, je me sens relativement à l'aise avec les figures d'autorité. Au moins, je sais ce qu'elles attendent de moi : elles ordonnent, j'obéis. C'est avec les gens de mon âge, avec qui je suis censée avoir des rapports égalitaires, que je panique.

Bref, je suis tout le contraire de Lewitt.

Et en parlant de figures d'autorité... Il serait peut-être bon que je me décide à écouter le message que m'a laissé mon père hier soir ! Il a appelé à minuit trente mais, même si j'étais en train de me tourner et de me retourner dans mon lit, je n'ai pas décroché.

« Salut pupuce, fait sa voix dans le combiné, j'espère que tu vas bien. Euh... Il doit être l'heure du déjeuner pour toi, à Londres. (Silence.) J'appelais juste comme ça. (Autre silence.) En fait, je voulais te tenir compagnie pendant ta pause. Je sais bien que... que ce n'est pas facile d'être seul, loin de sa famille. À vrai dire, ajoute-t-il avec un rire plaintif, je le sais mieux que personne...

Mais tu dois tenir le coup. Afin de ne pas devenir une ratée comme ton vieux papa. (Nouveau silence. Je me mords la lèvre inférieure et ma gorge se noue.) Je t'aime ma puce. Rappelle-moi à l'occasion, OK ? Ça me ferait plaisir de t'entendre. »

Si vous voulez être certain d'être d'une humeur de chien, faites comme moi, passez une nuit à dormir d'un seul œil et démarrez la journée par un message de votre père qui, de sa voix pâteuse et alourdie par l'alcool, vous donne un aperçu de sa solitude et de sa tristesse. C'est la garantie d'une journée bien pourrie.

Les nerfs en pelote, j'attrape le *Maui News*. Je suis plongée dans la lecture d'un passionnant article sur la fin de la saison touristique quand une paluche tatouée attrape une de mes tartines et la porte à une bouche odieusement charnue.

– 'ien 'ormi, Blanche-Neige ? me demande Lewitt la bouche pleine, un large sourire barrant son visage de voleur de petit déj'.

Je le fusille du regard. Mes tartines, c'est sacré. Je ne partage pas mes tartines. Encore moins avec un type qui me colle des insomnies comme ça, pour le sport, alors que je n'ai rien demandé. Sans répondre, je me replonge dans le *Maui News*. Mais bien évidemment, Tombeur n'est pas du genre à supporter l'indifférence : il m'arrache le journal des mains et commence à le parcourir en grommelant :

– Je ne comprends pas ce qu'il y a de si passionnant là-dedans que tu ne puisses pas me rendre mon bonjour...

Puis il balance le journal et s'exclame en se frappant le front, comme s'il avait eu une illumination :

– Je sais ! Tu t'es toujours montrée incroyablement malpolie. C'est pour ça que tes parents ont fini par craquer et t'envoyer en pension !

Décidément, ce type n'en rate pas une. Une part de moi brûle de lui raconter comment j'ai atterri dans le Connecticut, juste pour le plaisir de le voir se décomposer. Je me retiens de justesse et, pour toute réponse, grogne.

- Je vois qu'on s'est levée du pied gauche... commente Casey.
- C'est toi qui es de bien trop bonne humeur, Tombeur, répliqué-je en lui arrachant ma tartine alors qu'il s'apprête à mordre dedans avec sa bouche insupportablement sexy. Qu'est-ce qui se passe ? Le feu de camp s'est bien fini ? Tu t'es trouvé une idiote à emballer derrière les dunes ?
- Dis donc, Blanche-Neige, grince Lewitt, t'étais pas censée faire du yoga ce matin ?
- Si, boudé-je, consciente de la désespérante inefficacité de mes salutations au soleil depuis que ce type a débarqué dans ma vie. J'en ai fait.
- Eh bien la prochaine fois que tu tenteras le pont, essaye d'allonger la main. Histoire de t'enlever le monumental balai que tu as coincé dans le cul, décrète Casey avant de prendre son plateau et de le poser à la table de Tahiana, une des minettes de l'équipe A installée juste derrière.

En fulminant, je rouvre le *Maui News*. Ça commence à devenir limite insultant pour mon intelligence ces joutes verbales d'où je sors toujours perdante ! Lewitt a le don pour obtenir le dernier mot. Et puis comment lui avouer que si j'ai mal dormi, c'est en partie de sa faute ? Plus exactement, de la faute de son attitude d'hier au feu de joie ? Était-il vraiment obligé de se montrer si charmant ? Il n'en a peut-être pas conscience mais je sors de quatre ans de pensionnat *non mixte* ; j'ai le cœur fragile, l'imaginaire galopant et, apparemment, les hormones en feu. Comment expliquer, sinon, que j'aie passé deux heures dans mon lit à me remémorer chaque parole échangée, à décortiquer chaque regard, chaque geste ? À repenser au moment où je l'ai touché (enfin, pas lui : son tatouage) ? À sentir de nouveau sa peau sous mes doigts, à visualiser son bras puissant, ses biceps ? On dirait que mon esprit a enregistré chaque sensation, chaque émotion, chaque odeur et chaque bruit correspondant à ce moment. Le crépitement du feu. Le ressac. Les éclats de voix et de rires en arrière-plan. Comme s'il n'y avait eu que Lewitt et moi qui comptaient. Et comme si en le touchant, quelque chose avait basculé en moi...

Voilà : c'est exactement pour ça que Tombeur est un tombeur. Il envoûte toutes les filles, même celles qui comme moi ont pourtant deux sous de jugeote.

Je me sens crétine au dernier degré. Je savais à quoi m'en tenir à propos du gars avant même de le rencontrer ! Je savais que la dernière chose à faire était de me laisser embobiner. Et voilà qu'à la seconde même où on arrête de se bouffer le nez, je me mets à craquer pour lui ! Plus midinette que ça, tu meurs.

Je suis ridicule. Tombeur va être mon partenaire de plongée pendant vingt-huit jours encore, et hier on avait enfin réussi à trouver un terrain d'entente. Pourquoi est-ce que je remets tout en question à cause du trouble éphémère que je ressens ? Après tout, ce n'est pas comme si Lewitt risquait d'entrer avec moi dans un jeu de séduction dont je sortirais forcément perdante. Vu la façon dont on se vanne à tout bout de champ, il ne doit même pas me voir comme une fille, plus comme une sorte de créature grinçante avec laquelle il est forcé de coexister. Alors pourquoi ne pas mettre ma fierté mal placée et mes sentiments hors de propos de côté, et être amis ?

Décidée à régler la situation avant que sonnent 9 h 30, j'attrape le *Maui News* et commence à griffonner dessus pendant cinq minutes, au stylo-bille, juste à côté de la grille des mots croisés. Une fois terminée, j'admire mon « œuvre » : un autoportrait de moi façon Disney, habillée comme un des sept nains de Blanche-Neige. Une bulle s'échappe de ma bouche où on peut lire le mot « Désolée ». Satisfaite, je me lève et, en débarrassant mon plateau, glisse sous le nez de Casey mon offrande de paix avant de quitter le réfectoire. C'est suffisamment piteux et inoffensif pour le calmer, non ? Il m'a déjà prouvé qu'il n'était pas rancunier. D'ailleurs, dans le couloir, il me rattrape.

– Hey, Blanche-Neige, attends !

Je fais volte-face. Il trotte vers moi en brandissant le journal.

– C'est quoi, ça ?

– Mon acte de contrition. Tu avais raison, j'ai passé une mauvaise nuit et un mauvais début de journée.

– C'est une raison pour m'agresser, sérieux ? Moi, ton fidèle partenaire des fonds marins ? demande-t-il en mettant la main sur le cœur comme s'il était choqué et déçu – comme s'il avait essuyé une effroyable trahison après dix ans d'amitié.

Il est beau. Beau, insolent et terriblement charmant quand il s'en donne la peine. Je ne peux m'empêcher de sourire. Juste un petit peu.

– Écoute, Casey, reprends-je, je suis désolée, vraiment. Je sais pas trop comment m'y prendre avec toi. Je suis enfant unique et j'ai passé la moitié de

mon adolescence dans un pensionnat pour filles. Alors un type aussi... aussi brut de décoffrage que toi, ça me désarçonne.

– Tu es en train de me dire que je te fais perdre tous tes moyens ? fanfaronne Casey en plaisantant.

Le souci, c'est qu'en faisant ça, il se rapproche de moi suffisamment près pour que je sente son odeur. Un reste de crème solaire et de sable chaud, une pointe de sel, un soupçon de cuir. Sentir ça me fait... vraiment drôle. Tout mon ventre se contracte. Je peine à déglutir.

– Plutôt que j'aimerais bien avoir un ami garçon, articulé-je en reculant discrètement. Mais c'est un terrain inconnu pour moi. J'apprends.

Manque de pot, en voulant me défilier, je me suis retrouvée dos au mur... littéralement ! Casey se penche vers moi et, en m'encadrant de ses deux bras, prend appui sur le mur du couloir. Il m'examine, comme s'il n'avait jamais vu une créature aussi étrange et incongrue sur cette terre. Il plonge ses grands yeux verts dans les miens. Je suis subjuguée par sa majesté. Casey est sauvage, imposant, et pourtant incroyablement gracieux. Mon cœur bat vite, c'est plus fort que moi.

– Tu es une drôle de fille, Alana Benson, murmure-t-il comme pour lui-même, de sa voix aussi chaude que le feu de joie d'hier et aussi berçante que le clapotis du lagon.

La sensation dans mon ventre s'amplifie. Comme une vague. Malgré ma bouche sèche, je cherche à humecter mes lèvres. Au creux de ma poitrine, mon cœur s'envole comme un oiseau affolé. Ma peau est électrisée, de petits cheveux se sont dressés au creux de ma nuque. Je ne sais pas si je dois dire quelque chose, si je dois rester là ou au contraire détalier comme un lapin.

– J'aime ce qui est original, ajoute-t-il en se redressant avant de déclarer, en me tournant le dos pour s'éloigner : OK, soyons « potes ».

Mes yeux admirent d'abord son dos dont je devine les muscles à travers le fin coton de son tee-shirt bleu-gris puis, sans que je puisse les contrôler, se posent sur ses fesses, dont l'arrondi se devine sous son slim noir de star dépravée. Il plonge une main dans sa poche arrière ; sa ceinture se baisse ; je

vois apparaître la ligne de son boxer. Et, juste au-dessus, là où la peau est dévoilée, deux fossettes encore plus sexy que celles de ses joues. Une drôle de chaleur m’envahit. Le genre de chaleur qu’on apprend à maîtriser quand on est une ado pleine d’hormones qui partage sa chambre vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec une autre fille. De son autre main, Casey esquisse dans les airs une sorte de geste virevoltant, un salut presque sarcastique.

– Je te garde une place en salle de conf’, ma *pote* ! conclut-il d’une voix tonitruante qui fait que de nombreuses personnes dans le couloir braquent soudain leur regard plein d’envie sur moi.

Tombeur a mis sa menace à exécution : il m’a gardé une place entre lui et Firipo, notre premier stagiaire. Le photographe a voulu prendre un portrait de nous trois, mais j’ai montré les dents et débité mon *laïus* sur mon droit à l’image. Je crois que plus jamais il n’osera braquer son objectif sur moi. Ça a fait rire Lewitt, c’est déjà ça. Firipo a 13 ans, son père est pêcheur, son grand frère également. Il fréquente encore l’école mais les aide les week-ends quand il n’a pas trop de devoirs. C’est un grand garçon à la silhouette efflanquée, à la peau caramel et au visage sérieux. Ses traits sont fins, réguliers, et ce sera un très bel homme plus tard, mais pour l’instant c’est un adolescent aux oreilles légèrement décollées, tout intimidé à l’idée de passer la journée avec une star et... moi. Pour un gosse de 13 ans, j’imagine que n’importe quelle nana de 19 ans en maillot, même de natation, constitue un motif de nervosité.

S’il savait qu’en réalité, je suis mille fois plus stressée que lui !

Durant la projection, je me concentre sur le film, et pas sur la cuisse de Casey collée à la mienne ni sur son odeur de sable et de cuir. Une fois à la pépinière ça va mieux parce que je peux me tenir à un mètre de distance de lui. Mais alors que le Zodiac nous emmène au nord de l’île pour plonger, j’ai les jambes en coton. À le voir en combi moulante, son torse large et rassurant, ses longues jambes solides, je n’arrête pas de repenser à ce matin, dans le couloir, quand il s’est penché vers moi.

« Tu es une drôle de fille, Alana Benson. »

Sa voix, son ton, sa manière de me retenir prisonnière entre ses deux bras. Son odeur. Son souffle. C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de fantasmer sur lui. Est-ce que c'est une bonne chose, être une « drôle de fille » ? Est-ce que ça veut dire qu'il me trouve amusante ? Ou bizarre ? Et s'il me trouve tellement bizarre, pourquoi est-ce qu'il est d'accord pour que nous devenions amis ? Alors que nous nous préparons à plonger du Zodiac avec Firipo, ces questions m'obsèdent.

Or, je l'ai vérifié hier : il n'est pas bon d'être distraite au moment de plonger.

Bon, je vais me reprendre. Hier, Tombeur ne me faisait pas plus d'effet qu'une photo sur papier glacé. Qu'est-ce qui a changé ? Une image me revient : quand, en tenant ma main dans la sienne au moment où je l'ai rejoint au feu de camp, il a soufflé pour dégager sa mèche avant de me regarder avec des yeux brillants qu'il a ensuite détournés. Si je devais décider d'un moment où tout a basculé, ce serait celui-là. Celui où je n'ai plus été sûre de rien : était-il insolent ou gêné ? Évita-t-il de me regarder par manque d'intérêt pour ma personne ou... par trouble ?

Ce regard. Plus je me le remémore, plus il ressemble à un coup de poignard. Au cœur, au ventre. À une main invisible qui me serre l'estomac. Je ne connais pas cette sensation – du moins, jusqu'à hier, je ne la connaissais pas. Mais maintenant, je la reconnais, comme si je l'avais attendue toute ma vie. C'est... comme une drogue.

– Ça va ? me demande Casey du bout des lèvres alors que j'enfile mon bloc de plongée.

– Au poil, Tombeur, réponds-je avant de basculer par-dessus bord.

Pas question de le laisser se douter de quoi que ce soit.

Sous l'eau, nous nageons jusqu'à l'endroit où le récif est mort. Nous restons tous trois groupés. Firipo tient le sac de boutures, je dépose le polyépoxyde – la colle spéciale à séchage ultra-rapide –, Casey repique les coraux. Ils finiront par se fixer à la pierre et, surtout, par se reproduire. Nous suivons la barrière, à notre rythme. Nous avons 1 h 30 devant nous avant de remonter à la surface pour prendre le Zodiac.

Soudain, j'entends un bruit sourd. Ou plutôt, sans que je l'entende, tout mon corps me le signale. Des basses vibrent dans ma cage thoracique, dans ma tête. Le choc est étonnant, désagréable, effrayant. Affolée, je cherche Casey du regard et, quand je le trouve, vois qu'il a posé une main apaisante sur l'épaule de Firipo.

Casey, qu'est-ce que c'est ?

Au moment où mes yeux tentent de lui poser la question, une deuxième détonation se fait sentir, plus proche cette fois. L'eau se trouble, devient opaque, tourbillonnante. Je sens une force me repousser en arrière avant de m'aspirer impitoyablement. Je vois Casey attraper Firipo. Comprenant qu'il ne sert à rien de lutter, je suis le courant et passe la barrière de corail en m'éraflant les genoux sur les polypes durs et secs malgré ma combinaison. Lorsque je suis propulsée vers eux, je m'y accroche pour ne pas remonter à la surface plus vite que mon corps ne peut le supporter. Au passage, je sens la main de Casey m'agripper. Il empoigne le récif et me tient contre lui. Tout est tellement confus que, sur le moment, je ne me demande même pas où est Firipo. Finalement, le courant se calme. Casey me lâche et nous nous contemplons, perdus. Nous nous parlons avec les signes sommaires qui, sous l'eau, sont notre unique langage, en plus de celui des yeux.

– Ça va ?

– Tout va bien. Ça va, toi ?

– Non, quelque chose ne va pas.

Je le regarde pour comprendre ce qui cloche mais comme je ne trouve pas, je jette un coup d'œil autour de moi... Et là, panique. Devant nous, derrière nous, à droite, à gauche... Aucune trace de notre petit stagiaire !

Oh ! Seigneur, non, par pitié !...

Casey voit que je panique. Il me fait signe.

– Calme-toi. Inspire. Expire. Inspire encore.

J'essaie de suivre le rythme qu'il m'indique avec ses mains afin de ne pas

aggraver la situation mais je n'ai aucune idée de ce que nous allons faire ! À ce moment, une troisième détonation se fait entendre. Plus lointaine cette fois. J'ai peur, très peur. La seule chose qui m'empêche d'être littéralement pétrifiée, c'est ma conscience qu'il faut retrouver Firipo. Il n'est qu'un enfant, malgré sa tête de plus que moi, et il a besoin de nous !

– *Alana, nous devons retourner à la surface*, me fait comprendre Casey d'un geste.

– *Bien reçu.*

Nous remontons le plus vite que nous l'autorisent les consignes de sécurité. Une fois à la surface, j'avale une énorme goulée d'air. Casey est à côté de moi. Il enlève son embout buccal et me prend par les épaules.

– Ne t'inquiète pas. Il a une heure d'oxygène encore devant lui, sans compter sa réserve de sécurité. On va le retrouver à temps, ne t'en fais p...

Mais il ne termine pas sa phrase. Les yeux écarquillés derrière son masque de plongée, il fixe l'horizon. Puis il me montre le large. À deux cents mètres de notre position, se trouve un petit chalutier d'environ douze mètres. Accroché à la poupe du bateau, Firipo est en train de se hisser.

Il est là ! Il est vivant !

Je suis infiniment soulagée mais aussi déstabilisée. Je ne comprends pas ce qu'il fabrique.

– Pourquoi est-ce qu'il grimpe sur ce bateau ? Qu'est-ce qui lui prend ?
– Il a dû se trouver en difficulté et...

Mais une nouvelle détonation l'empêche de finir sa phrase, puis un geyser explose à la surface de l'eau. C'est alors que Casey comprend.

– Ils pêchent à l'explosif...
– À l'explosif ? Je croyais que c'était illégal.
– C'est illégal, me répond Casey d'un air grave.

Je ne comprends pas tout de suite pourquoi cet air inquiet. Puis soudain, je

réalise : si ces types sont des sortes de pirates...

- Firipo !... Bon sang, il faut le sortir de là.
- Je sais. Toi, tu restes là.
- Pas question, Caz.
- Alana, je n'ai pas le temps de me disputer avec t...

Mais je ne le laisse pas finir et me mets à palmer en direction de la poupe. Casey s'élançait à ma suite et me dépassait rapidement. Je vais moins vite que lui et, quand j'arrive, il a déjà fait passer son bloc de plongée par-dessus bord et est en train de se hisser sur le pont. À tribord, une nouvelle détonation se produit. J'entends des rires qui viennent de l'avant du bateau. Aucun signe de vie à l'arrière, heureusement pour nous. Mais où est passé Firipo ?

Casey s'empare de mon matériel, puis de mes deux poignets. Je m'aide de mes pieds. À l'air libre, je constate que mes mains et mes genoux saignent. Étonnamment, malgré l'eau de mer, je n'ai pas mal. Mais Casey regarde mes coupures. Dans ses prunelles, je lis une colère implacable que j'ai toujours pressentie chez lui mais que je n'avais pas eu encore l'occasion de voir. Puis, comme dans un cauchemar où le son est déformé, au ralenti, j'entends la voix de Firipo en train de hurler. Puis des rires d'hommes. Puis un cri de douleur.

Je tourne la tête en direction de ces bruits, vers l'avant du bateau. L'air autour de moi devient aussi dense que de l'eau. Comme par magie, Firipo apparaît dans notre champ de vision, allongé dos au sol. Il glisse vers nous, propulsé en arrière par une force invisible. Il ramène son bras au-dessus de son visage dans une attitude défensive. Un homme surgit à son tour, se penche sur lui, l'agrippe par la gorge, lève son poing. Je me retourne vers Casey pour lui hurler de faire quelque chose mais c'est inutile : ce dernier a déjà commencé à avancer. Au ralenti toujours, je le vois dégainer de sa ceinture de plongée son couteau de chasse. À partir de là, tout s'accélère.

Avant que j'aie eu le temps de réagir, Casey a redressé l'homme penché sur Firipo en l'attrapant par le col. Il lui assène un coup de coude en plein visage, qui l'envoie valdinguer contre le mur, puis se précipite sur lui et lui coince son couteau sous la gorge. Trois autres hommes surgissent. Je me précipite pour prendre Firipo dans mes bras et le faire reculer. Je suis bien trop terrifiée pour émettre le moindre son. Je me contente de fixer Casey, qui tient en joue le

marin.

– Qu'est-ce que tu crois faire ? crache Casey. Espèce de lâche, putain... Passer un gosse à tabac...

– Et tu n'as pas le droit d'utiliser des explosifs ! ajoute Firipo en criant. Tu détruis l'île ! C'est à cause de gens comme toi que mon père n'a plus rien à pêcher.

Voilà donc pourquoi Firipo a pris le bateau de ces truands à l'abordage : ils affament les pêcheurs de Molokai.

– Je te reconnais, répond le marin à Casey avec un sourire narquois. Tu es cet acteur qui a débarqué sur l'île il y a deux jours. Tu sais quoi ? Je pensais aller trouver la famille de notre petit camarade ici présent, fait-il en désignant Firipo d'un signe de la tête, pour leur demander de me dédommager pour le dérangement. Mais je devrais plutôt te le demander à toi, *Lolo Kanapapiki*³. Combien tu donnes, pour qu'on te laisse partir tranquillement avec le merdeux et ta *kali* ?

Ses trois comparses ricanent en se jetant des regards entendus. Je ne sais pas ce qu'est une *kali* et je préfère ne pas savoir.

– Tu ne voudrais quand même pas, ajoute un autre encore plus menaçant en avançant vers moi, qu'on abîme ta petite amie ? Elle a l'air toute fraîche mais, si tu nous fais chier, on peut la rendre inutilisable en moins de deux...

Instinctivement, je recule encore, complètement épouvantée cette fois, Firipo dans mes bras. Sans réfléchir, Casey tire le marin qu'il tient en joue, se place derrière lui et s'interpose entre les autres et moi. Lentement, il trace de son couteau une large entaille sur la joue de son otage, qui hurle de douleur. Casey replace ensuite sa lame sur sa gorge.

– Qu'est-ce que ton cerbère vient de dire ? fait-il avec un calme glaçant. J'ai dû mal entendre.

– Rien ! Rien ! Il ne le pensait pas ! On plaisantait, c'est tout !

– Écoute-moi bien, crache Casey à son oreille, si toi ou un de tes hommes envisage ne serait-ce qu'un instant de toucher cette fille, je te fourre ton stock de dynamite si profond que les poissons n'auront plus qu'à manger tes restes.

Et si tu t'approches du gosse ou de sa famille, je te vide comme un de ces putains de maquereaux que tu aimes tant pêcher. Quant à tes activités illicites, tu as intérêt à aller les pratiquer loin de moi, parce que si tu abîmes un peu plus cette île, je t'abîmerai en retour. C'est clair ?

Clair, et terrifiant, et sans doute un peu fou. Pourtant, une flamme de joie rageuse s'élève au fond de mon cœur. Jamais on ne m'avait défendue comme ça.

Même quand il aurait fallu. Même quand je n'étais encore qu'une enfant de l'âge de Firipo, et que...

Les autres regardent Casey d'un air de défi, mais je peux voir dans leurs yeux la peur. La lame s'est rapprochée de la jugulaire de leur ami. Après un temps qui me semble durer une éternité, ce dernier fait signe à ses hommes de reculer. Ils obéissent.

– On va t'emprunter ton Zodiac, si tu n'y vois pas d'inconvénient, fait Casey sans relâcher son étreinte menaçante. On a du matos à porter et, à cause de vos conneries, une blessée. Tu pourras le récupérer plus tard, sur la plage. À moins, ajoute-t-il en relâchant enfin l'homme, que tu préfères que je te le fasse ramener par les flics ?

– C'est bon, répond le type. Je t'ai reçu cinq sur cinq, Hollywood, alors maintenant, cassez-vous tous les trois.

Une fois en mer, je ne relâche pas mon étreinte autour de Firipo. Je veux le rassurer, le protéger. Pourtant, s'il avait eu besoin de moi là-haut, j'aurais été incapable de l'aider. Je ne servais à rien face à ces hommes ; j'étais impuissante. À cette pensée, je fonds en larmes. Je me sens idiote, mais c'est plus fort que moi, jamais je n'avais eu aussi peur de ma vie ! Pourtant, ce n'est que maintenant que je réalise pleinement le danger auquel nous venons de réchapper.

– Hey ! Alana ! me rassure Firipo. Ne pleure pas, c'est bon, c'est fini. Ce *kolohe*⁴ là-haut a compris à qui il avait affaire, il ne nous embêtera plus.

Le gamin me frotte le dos, me sourit, m'enveloppe même de ses longs bras maigres. Casey, lui, est tendu. Il ne parvient pas à dire un mot. Je continue de

sangloter jusqu'à ce qu'il déclare :

– Firipo, navigue, veux-tu ?

Le gosse prend la barre et nous continuons de filer vers la plage alors que Casey s'assied à côté de moi, penaud. Finalement, il ouvre ses bras. Sans réfléchir, je me jette dedans. De sentir ce contact physique chaud, rassurant, fait redoubler mes larmes. Je tremble de tout mon corps, Casey s'en rend compte.

– Là... Là... Lâche tout, me console-t-il. Pleure un bon coup, vide-toi... C'est fini maintenant...

Je m'agrippe à lui, appuie ma tête contre son torse et suis ses conseils, je pleure sans aucune retenue, sans aucune pudeur, jusqu'à ce que d'un coup, je me rende compte que je n'ai plus de larmes à donner. Je me redresse alors et sèche mes yeux.

– Ça va mieux ? me demande-t-il.

– Ça... Ça va mieux, oui, hoqueté-je, encore secouée.

Une fois sur la plage, les ramasseurs se précipitent vers nous. Ils veulent savoir ce qu'il se passe. Firipo se met à leur raconter, d'une voix perçante, en agitant les bras dans tous les sens, comme s'il essayait de résumer un film de John Woo. Pendant ce temps, une personne équipée d'un talkie-walkie prévient Angus. Je peine à tenir debout. Je m'assieds sur un rocher, vaguement nauséuse, et appuie ma tête contre mes genoux en attendant que ça passe. Evie arrive et se précipite vers moi.

– Ça va, ma belle ?

– Ça va, articulé-je avec difficulté.

Elle examine mes paumes, mes genoux.

– On va te ramener à la mission pour soigner tout ça...

– OK, dis-je en me sentant pourtant incapable de bouger.

J'essaye quand même de me lever. Grave erreur : je vacille et me sens partir en arrière. Evie pousse un cri et tente de me soutenir mais je m'effondre presque dans ses bras. J'entends Casey hurler mon nom puis vois son ombre

apparaître au-dessus de moi. Il me prend dans ses bras tout en m'appelant mais je ne peux ni bouger ni parler. D'un coup, je n'ai plus envie de lutter. D'un coup, j'ai affreusement sommeil.

D'un coup, c'est le noir complet.



[3](#) Insulte en langue hawaïenne qui signifie « sale fils de pute », N.D.A.

[4](#) « Racaille », N.D.A.

6. Un héros très discret

Alana

Je me suis réveillée à l'infirmierie, habillée avec mes vêtements, les paumes et les genoux nettoyés, désinfectés, bandés. C'est Evie qui m'a veillée. Elle m'a raconté que j'avais passé trois heures avec de la fièvre, à m'évanouir par intermittence, et qu'ils avaient même fait venir une infirmière. Cette dernière leur a expliqué que c'était le choc. Elle s'est occupée de mes blessures, de celle de Casey, a vérifié que notre vaccin antitétanique était à jour et a réalisé des prélèvements de sang.

Lorsque j'essaye de me lever, Evie proteste. Je ne l'écoute pas. Je n'ai qu'une idée en tête, aller trouver Casey. M'assurer qu'il va bien. Le remercier. Mais quand j'explique mes intentions à Evie, elle m'informe d'un air embarrassé que Casey est parti.

- Parti ? demandé-je en écarquillant les yeux. Comment ça, parti ?
- Il y a eu une engueulade terrible entre lui et Angus...
- Attends, Angus l'a viré de la mission ?
- Non, pas exactement – même s'il le voulait. Après tout, Casey s'est servi d'une arme blanche que *nous* lui avons fournie pour agresser et blesser un homme...
- Un criminel, la corrigé-je.
- Peut-être, mais ses activités, même illicites, ne permettent pas à Lewitt de rendre justice lui-même. Encore moins de violer sa conditionnelle alors qu'il est sous notre responsabilité.
- Mais vous ne comprenez rien ! m'emporté-je avec une violence qui moi-même me surprend. Le gosse est monté sur leur bateau sans qu'on puisse l'en empêcher ! Quel autre choix est-ce qu'on avait que d'essayer de le récupérer ? Et une fois à bord, il y avait ces hommes qui... qui parlaient de... de nous faire du mal, à Firipo et à moi. De me blesser, Evie, insisté-je devant son air interdit. De la façon dont les hommes blessent les femmes.

Sa bouche s'ouvre, se ferme, puis s'ouvre encore. Devant son air horrifié, je comprends que Casey n'a même pas tenté de se défendre. Il s'est laissé clouer au pilori parce qu'il est bien trop fier pour accepter qu'on lui demande de rendre des comptes !

Crétin.

À moins qu'il n'ait pas voulu m'incriminer ? Après tout, c'est moi qui suis partie à la poursuite de Firipo. Que se serait-il passé si je m'étais retrouvée seule sur le chalutier ?

– Où est-il, Evie ?

– Je n'en sais rien, je te l'assure. Sa publiciste, tu sais, la blonde désagréable... Elle a commencé à piquer une crise de nerfs, à dire à Angus qu'il avait intérêt à réintégrer Casey si nous voulions notre chèque, et à menacer Lewitt d'un procès pour rupture de contrat si jamais il ne suivait pas ses directives...

– ... alors il a fait tout le contraire de ce qu'on lui demandait, complété-je d'une voix sourde.

– Il a quitté la mission il y a une demi-heure, après avoir fait son sac, confirme-t-elle.

– Il n'a... Il n'a rien laissé pour moi ? demandé-je.

– Non, me répond Evie, visiblement étonnée de ma question. Pas que je sache, non.

Sans réfléchir, je dépasse Evie et m'élanche dans le couloir.

– Où vas-tu, Alana ? me crie-t-elle.

Je n'ai pas le temps de lui répondre : je dois à tout prix retrouver Lewitt. S'il n'a pas grimpé dans un jet privé, s'il n'est pas déjà en route pour New York ou L.A. ou quelle que soit sa prochaine destination, il faut que je le voie. Pas pour le convaincre de rester, ou même pour lui dire au revoir, mais pour lui dire la seule chose qui compte. La seule chose que tout le monde, aveuglé par sa réputation sulfureuse, a oublié de lui dire.

« *Merci.* »

– Tahiana, tu as vu Casey ? lui demandé-je hors d’haleine après l’avoir bousculée près de l’entrée principale.

– Je crois qu’il est allé chercher un taxi-bateau à l’embarcadère pour se rendre à Honolulu, me répond-elle en haussant les épaules alors que déjà je m’éloigne.

Je cours vers le port, par la route plutôt que par la plage afin d’aller plus vite. Je sprinte pendant près de trente minutes, le visage en sueur et les poumons en feu. Arrivée sur le ponton, je commence à le chercher, affolée, à demander aux propriétaires de bateaux s’ils ne l’auraient pas vu.

– L’acteur ? Vous n’avez pas croisé l’acteur ?

Finalement, un groupe de gosses qui jouent à se courir après me désigne du doigt une pergola située sur la plage, à une cinquantaine de mètres de là, surmontée d’une enseigne lumineuse sur laquelle je peux lire « Tiki Lounge ».

Il n’est pas trop tard. Il n’est pas parti !

Je fonce en direction du bar, trop heureuse de ne pas l’avoir raté. J’arrive essoufflée ; il est bien là, installé au comptoir. Je tire le tabouret à côté de lui et m’installe.

– Tu n’as pas quitté l’île... soupire-je soulagée.

– J’avais besoin d’un sas de décompression avant d’embarquer pour Honolulu, m’avoue-t-il en désignant son verre sur le comptoir d’un signe de tête.

Mon soulagement s’évanouit alors. Un boilermaker ! Une pinte de bière accompagnée d’un shot de whisky. J’ai beau avoir grandi dans un milieu protégé et ne pas connaître grand-chose à la vie, il y a deux ou trois trucs que j’ai appris grâce à ma famille dysfonctionnelle. Notamment qu’une personne sortant de cure de désintoxication n’est pas censée boire.

Heureusement, il n’y a pas encore touché.

– Dure journée ? lancé-je avec ironie en désignant le boilermaker de la tête.

– Bof, rien d’autre que la routine pour quelqu’un qui a mon karma.

– C’est ton premier ?

Il confirme.

– Je sais ce que tu vas dire, Blanche-Neige, dit-il en évitant de me regarder et en fixant ses yeux droit devant lui. Je ne devrais pas boire.

– Tu ne devrais pas boire seul, en tout cas, rétorqué-je en faisant signe au barman de me mettre la même chose.

Je commence à comprendre que la confrontation ne sert à rien avec lui. Elle le conforte dans ses réflexes défensifs, dans son adversité. Si je veux me faire entendre, je dois le déstabiliser. Et, pour ça, je dois ruser.

Il me jette un regard surpris puis retourne à sa contemplation muette. J'examine son profil. Son nez grec, ses sourcils droits qui, aux trois quarts, dessinent une flèche, sa mâchoire carrée. Tous ces éléments virils, mâles, durs, qui contrastent avec ses lèvres charnues, avec ses petites oreilles légèrement pointues, avec son grand front rêveur. Mais surtout avec son regard d'enfant perdu, d'enfant qui en a trop vu, d'ado révolté.

Une vague de tendresse se lève en moi, violente, déchirante. Elle s'accompagne d'un sentiment de mélancolie, d'abattement. Je voudrais l'aider mais je ne sais pas vraiment comment m'y prendre. Je voudrais le toucher mais je n'ose pas. Je ne m'en sens pas le droit. Je ne suis même pas certaine qu'il veuille de ma présence. Je devine juste qu'il se passerait volontiers d'un sermon, je dois trouver autre chose.

– Personne n'a pensé à te dire que ta manière d'agir tout à l'heure était la bonne, dis-je en posant ma main sur son bras. Pourtant, ça l'était. La preuve, on s'en est tous sortis, non ?

Il tressaille mais ne me regarde toujours pas.

– Les gens ne pensent pas souvent à te le dire, pas vrai ? reprends-je. Que tu es un mec bien ?

– Pas les gens comme toi, en tout cas, dit-il en attrapant son shot avec un sourire tragique.

Je l'imites mais, au lieu de le porter à mes lèvres, je renverse le contenu de mon verre par terre. Puis je tends ma main vers le sien.

– Tu vois ? Ce n'est pas si difficile. Il suffit de lâcher prise, l'encouragé-je.

Mais il se dégage et, en un quart de seconde, son sourire triste devient mauvais. Il se tourne vers moi.

– Qu'est-ce que tu cherches, Alana ? Une médaille ?

– Juste à t'aider. Comme tu m'as aidée tout à l'heure, réponds-je sans me braquer.

– Je ne t'ai pas aidée, répond-il avec un regard de défi.

– Ah non ? Tu as fait quoi, alors ?

– Je me suis défoulé, déclare-t-il avec un rictus en plantant ses yeux d'animal sauvage dans les miens. J'ai fait ce qui me fait du bien : tenter de détruire quelqu'un. Que ce type ait été un salaud, qu'il t'ait menacée de te faire subir un acte ignoble, n'est qu'une coïncidence. Ce que je voulais, c'était ressentir le frisson de la violence. L'exaltation que me procure le fait de prendre le dessus sur quelqu'un.

– Je ne te crois pas, réponds-je en frissonnant pourtant, mes yeux perdus dans ses pupilles claires.

Si les yeux sont les miroirs de l'âme, comment la sienne pourrait-elle être aussi sombre qu'il le dit ?

– Tu ne sais pas le quart des choses que j'ai faites, Alana, dit-il en se relevant pour me dominer de toute sa stature. Tu ne connais aucune des blessures que j'ai infligées, aucun des crimes que j'ai commis. Mais il y a une chose que tu sais, pourtant, aucune de ces blessures, aucun de ces crimes n'a été commis pour t'aider, jusqu'à présent, si je ne m'abuse. Alors qu'est-ce qui te fait croire, sourit-il comme le plus parfait des salauds, que quelque chose a changé cette après-midi ?

Douche froide. Je mesure soudain toute mon insignifiance à ses yeux.

Tu le sais bien, Tombeur, non ? Je ne suis certainement pas la première à vouloir te tendre une main que tu refuses.

Je sens le feu me monter aux joues. Peut-être ses paroles sont-elles sincères, peut-être n'ont-elles pas d'autre but que celui de me blesser, mais si c'est le

cas, c'est réussi.

Bravo, Casey.

– Je vois, articulé-je.

Je me relève de mon tabouret, humiliée. Je réfléchis à ce que je pourrais dire pour partir avec un semblant de dignité après cette gifle monumentale qu'il vient de m'infliger. Je repense à toutes les paroles dures, injustes ou parfois même ignobles, que j'ai pu entendre mon père proférer quand il était en manque. Pas à moi, jamais à moi. Mais à ma mère, par exemple.

– Tu sais, si tu te cherches une excuse pour picoler, vas-y, ne te gêne pas. Tu n'as pas besoin de te faire passer pour plus minable que tu ne l'es déjà, déclaré-je avant de le planter là sans attendre sa réaction.

Si je reste ici une seconde de plus, il va comprendre.

Comprendre que j'ai sincèrement cru que tout ce qui s'était passé depuis hier nous avait rendus proches, d'une certaine façon. Qu'au-delà de l'attirance que je me suis mise à éprouver pour lui, j'ai cru qu'une amitié était en train de naître. Mon tout premier ami garçon.

J'allais lui faire confiance. Il n' imagine pas ce que ça pouvait représenter pour moi.

Je serre les poings et avance à grandes enjambées, les yeux rivés au sol, alors que mes pieds s'enfoncent dans le sable et que mes chevilles se tordent à chaque pas. Je tente d'ignorer mon ridicule et, à voix basse, peste contre le sable qui rentre dans mes tennis, comme je pourrais tout aussi bien pester contre ma bêtise et ma nullité. Prisonnière de ma colère et de ma déception, je n'entends même pas qu'on me court après. Qu'il me court après. Et pourtant, il court, arrive juste derrière moi et, sans crier gare, m'attrape par le bras pour me faire faire volte-face. Alors que je pivote et me retrouve face à lui, je suis frappée par sa beauté. Littéralement frappée. Il a, en cet instant, une aura tellement intense que c'est douloureux de le regarder. Ça ne tient pas simplement à l'harmonie de son visage ou à son corps parfait, c'est dans le regard, dans son expression, dans ce qu'il dégage. C'est bouleversant et ça ne

s'explique pas.

Mais ça fait mal, bien trop mal.

– C'est quoi ton truc, Blanche-Neige ? Ça t'excite de jouer les sauveuses ? Les mecs comme moi, les drogués, ça t'attire ? Ou c'est juste le côté Hollywood qui fait que tu essayes d'atterrir dans mon lit même si je me comporte comme une merde avec toi ? me demande-t-il en serrant mon bras dans sa paume large et puissante.

– Lâche-moi, ordonné-je entre mes dents.

Casey n'obtempère pas, comme à son habitude. Il serre même plus fort et, d'un coup, je n'en peux plus d'être malmenée, menacée, maltraitée par les hommes. D'un coup, j'ai l'impression que j'ai assez de révolte en moi pour anéantir une armée.

– LÂCHE-MOI ! hurlé-je cette fois, en attirant du même coup l'attention des promeneurs sur nous.

Cette fois, il ne se fait pas prier. Je masse mon bras endolori à l'endroit où il l'a saisi, puis mes épaules, et lui lance un regard visant à lui dire que j'ai mal. Qu'il m'a blessée. Qu'il me fait peur. Qu'il est injuste avec moi. Mais il s'en fiche, en deux secondes, il a tourné les talons et il s'éloigne en me criant :

– Tiens-toi loin de moi, Alana. Je suis dangereux. C'est comme ça, je n'y peux rien. Et toi non plus, tu n'y peux rien !

7. Le fugitif

Casey, huit ans plus tôt.

Les lumières de l'ambulance se reflètent sur le sol en marbre du vaste hall d'entrée. Bleu, rouge. Bleu, rouge. Une danse hypnotique devant mes yeux.

J'ai toujours dit à maman que ça ne servait à rien, une entrée aussi grande. Que tout ce marbre, c'était bien trop dur, bien trop froid.

J'entends encore la sirène dans un coin de ma tête, bien qu'elle ait été coupée une fois le véhicule garé devant la porte d'entrée. Les voisins doivent être sortis de leur maison à l'heure qu'il est. Ils guettent et spéculent : qu'est-ce qui peut bien se passer ce coup-ci chez Rob Gillepsie et sa femme ? Je les imagine, dans leur peignoir en cachemire et leurs confortables chaussons, en train de commenter, en train de raconter que...

- Tu as vu ? commente un urgentiste alors qu'avec son collègue ils chargent le corps de Rob sur un brancard. La victime est un flic. Je me demande bien qui a pu oser mettre un flic dans cet état, c'est du suicide !

- Regarde le gosse, lui rétorque l'autre à voix basse en me désignant de la tête.

Son regard se porte alors sur mon visage, puis sur mes poings, encore serrés, violacés et meurtris aux jointures, tachés de sang. Instinctivement, je les fourre dans les poches de mon hoodie. Ses pupilles se dilatent. C'est la peur qui lui fait cet effet-là - je le sais. La peur, je connais. Le plus vite possible, il détourne les yeux et emporte le corps pour le charger dans l'ambulance. Ma mère, Terry, qui n'a rien raté de la scène, m'attrape par le blouson et m'entraîne derrière une des colonnes en stuc du salon, près de la méridienne en velours pourpre. Elle se saisit de mes mains, les déplie, les examine.

- Casey... Oh mon Dieu ! Qu'est-ce que tu as fait cette fois-ci ?

C'est une question purement rhétorique : elle a tout vu. Et quand bien même elle aurait manqué le spectacle, la mare de sang au pied de son vaste et majestueux escalier menant à l'étage lui aurait permis de comprendre.

- Casey, si Rob ne se réveille pas... commence-t-elle avant de plaquer

une main sur sa bouche.

Son expression est horrifiée. Elle a peur. Peur que je sois un assassin.

Et qu'espérais-tu que je devienne, maman ? Le petit Richie de Happy Family ?

Sous ses yeux effarés, j'éclate d'un rire dément. Une nouvelle fois, elle me demande, d'une voix absente :

- Qu'est-ce que tu as fait ?

Puis elle se ressaisit, ou du moins tente de se ressaisir, même si je sens l'hystérie dans sa voix.

- Va te laver, mon bébé, d'accord ?

- Maman...

- Casey, ne discute pas, insiste-t-elle du même ton qu'elle me demanderait de faire mes devoirs. Va te laver, puis prends quelques affaires. Tu vas aller dormir ailleurs quelque temps.

- Maman... essayé-je de la raisonner en attrapant son bras.

Ce n'est pas le moment de perdre la tête ou de jouer les autruches.

- Écoute-moi, Casey, me glisse-t-elle à l'oreille. Je peux contrôler Rob. Je peux contrôler ses collègues. Mais tu dois partir, mon bébé.

- Je ne peux pas te laisser, fais-je en secouant la tête. Il n'y a aucune raison que tu assumes à ma place les conséquences de mes act...

- Si. Il y en a une, me coupe-t-elle, inflexible. Je suis ta mère. Et tu as beau me dépasser d'une bonne tête, tu es mon enfant. Alors tu vas faire ce que je te dis.

- Les urgentistes... Ils m'ont vu...

- Ils sont partis. Ils l'ont emmené à l'hôpital. Il n'y a aucune raison qu'ils soient interrogés. Quand il se réveillera...

- S'il se réveille, la coupé-je.

- QUAND il se réveillera, je le convaincras de ne pas porter plainte. Je lui dirai que j'ai veillé à ce que tu nous laisses tranquilles. Je lui expliquerai que ça ne sert à rien de remuer tout ça, que tu es sorti pour de bon de nos vies. Mais tu dois partir. S'il te plaît.

J'opine mais reste pourtant planté là. Ma mère a mon visage entre ses mains, et moi je suis bras ballants, incapable de faire ce qu'elle dit et de décamper. Puis soudain, je les entends, au loin. Les sirènes des flics. Je comprends que c'est ma dernière chance. Alors, après avoir palpé mon blouson pour vérifier que j'ai bien mon portable et mon portefeuille, je lui donne un rapide baiser sur la joue.

- Je suis désolé, maman. Je suis désolé pour tout.

Sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit, je détale,

trace à travers le jardin, puis, quand je me rends compte que les keufs sont probablement déjà près de la grille d'entrée de la propriété, je saute le mur qui nous sépare de la villa du voisin. Il a, à l'arrière de son terrain, un petit bois que j'emprunte. Je cours, je cours sans réfléchir, je cours sur les routes, je cours à travers Bel Air, puis à travers Westwood, puis à travers Rancho Park. Et quand, au bout d'une heure de course effrénée, mes poumons brûlent, mes jambes fatiguent, je rentre dans un square, me cache dans une de ces petites cabanes pour mômes et, avant de me mettre à chialer comme un gosse que je ne suis plus depuis longtemps, je sors mon téléphone pour appeler la seule personne au monde qui, je le sais, m'aidera. Qui ne me balancera ni à la justice, ni à la presse.

- Allô, Minnie ? demandé-je alors que ma meilleure amie décroche. Minnie...

- Caz, demande-t-elle aussitôt, inquiète, qu'est-ce qui se passe ?

- Tu dois m'aider, Mina, dis-je en me laissant aller à des larmes rageuses. J'ai vraiment merdé, Min'. Ce coup-ci, j'ai déconné. Je... Je crois que je l'ai tué...

8. Des étrangers l'un pour l'autre

Alana

Minuit vingt. Je ne dors pas. Qui le pourrait, à ma place ? J'ai passé deux heures au-dessus de mon carnet de croquis, à tenter de dessiner frénétiquement ses yeux de mémoire. À tenter de saisir ce qu'ils essayaient de me communiquer tout à l'heure. À tenter de comprendre ce qu'il y a en eux qui me transperce autant. Qui me dépasse autant. Mais comment capturer l'homme aux mille regards ? Comment le réduire à un seul dessin, une seule image ? Quelqu'un de plus doué y parviendrait sûrement. Moi, je ne suis pas à la hauteur. Pas pour Casey Lewitt. Si j'en ai douté un moment, je le vois à présent clairement.

Au bout d'un moment, j'ai lâché l'affaire et, machinalement, j'ai entré son nom dans la barre de recherche Google, puis j'ai commencé à lire tout ce que je trouvais, de plus en plus avide d'informations. De plus en plus obsédée. Comme s'il était une énigme à résoudre. Comme s'il y avait eu un message caché dans sa mise en garde.

« Tiens-toi loin de moi, Alana. Je suis dangereux. C'est comme ça, je n'y peux rien. »

Je sais maintenant tout de lui. Son arrestation il y a trois mois et demi, ivre et sous l'emprise de stupéfiant, après un accident de voiture en compagnie de l'actrice Mina Lockheart. Le sachet de cocaïne trouvé dans sa poche. Sa comparution immédiate, au cours de laquelle il a plaidé coupable. Pas longtemps avant ça une arrestation dans le Sud de la France, à Cannes, en plein festival international de cinéma, pour voie de fait. J'ai aussi vu les innombrables émissions où il a oscillé entre provocations et injures, avant de parfois quitter le plateau. Quant aux nombreuses filles, célèbres ou non, ayant estimé avoir leur mot à dire sur ses performances sexuelles et ses problèmes affectifs, leurs confidences n'ont plus de secret pour moi. Ça m'a permis de

m'assurer qu'au moins il n'a jamais été violent avec aucune femme.

Mais enfin, si c'est ça, maintenant, mon critère pour évaluer les mecs, je suis tombée bien bas.

Est-il encore sur l'île ? Ou bien s'est-il déjà envolé ? Que va-t-il faire maintenant ? Est-ce que je le reverrai un jour ? J'enchaîne les questions sans réponse, sans même comprendre ce que ça peut bien me faire. Aujourd'hui, en plein stress post-traumatique, j'ai cru avoir une connexion spéciale avec lui, j'ai cru lui être redevable de quelque chose. Mais en réalité, il n'y avait ri...

Oh bordel !

Je manque l'infarctus alors que quelqu'un frappe trois coups secs à ma porte. Je reste un instant interdite puis, méfiante, me lève et vais ouvrir. Dès que je l'entrevois, je panique et lui ferme la porte au nez.

– Alana, attends... me supplie-t-il. Ouvre-moi s'il te plaît, il faut qu'on parle.

– Je suis désolée, répliqué-je. Pas si tu as bu. Surtout vu ce qu'il s'est passé tout à l'heure. Tu m'as vraiment fait peur, Casey, ajouté-je avec un accent accusateur.

– Je sais, s'excuse-t-il. Je suis désolé. Je n'ai pas bu, je te le jure.

– Prouve-le, exigé-je en ouvrant la porte, bien décidée à en découdre – ou peut-être à me laisser convaincre.

– Comment tu veux que je m'y prenne ? me demande-t-il avec un air de gamin démuni.

– Sois créatif.

– Très bien, finit-il par répondre après un temps de réflexion.

Il se recule jusqu'au mur opposé. Je l'observe, intriguée.

– Tu es prête ? me demande-t-il avec solennité.

Puis, avec le plus grand sérieux, il lève sa jambe gauche et se tient en équilibre sur sa droite. Il écarte ses deux bras parallèlement au sol, puis touche le bout de son nez, d'une main puis de l'autre.

– Je peux aussi faire le poirier, si tu veux. Il suffit que tu le demandes

gentiment.

Mais ça ne me fait pas rire. Au contraire, je lui en veux presque de ses efforts pour se rattraper. J'en ai assez qu'il souffle le chaud et le froid ! Je voudrais juste une nuit tranquille, c'est trop demander ?

Sans réfléchir, je claque la porte et vais m'asseoir sur mon lit, boudeuse. Au fond, je m'attends à l'entendre tambouriner. Quand, au bout d'une minute, il devient clair qu'il ne le fera pas, je me précipite pour lui ouvrir. C'est bon, il a gagné, il peut entrer. Au moment d'ouvrir la porte, je prends un air faussement exaspéré, afin de ne pas perdre totalement la face. Mais quand je découvre un couloir vide, je me décompose.

Qu'est-ce que je croyais ? Qu'il allait camper devant ma porte pour me présenter ses excuses ?

Il est probablement en train de cuver quelque part. Ou de sauter Nicole, histoire de ne pas être revenu pour rien. Qu'est-ce que j'en sais ?

Cette fois, je claque la porte, bien décidée à trouver le sommeil. Je sors un vieux tee-shirt élimé taille XXL des Kills que Joe m'avait offert après leur concert dans un festival il y a bientôt quatre ans. J'enfile un shorty confortable, violet, attrape mon roman de Virginia Woolf et mes lunettes de vue, des Wayfarer de Ray Ban hors d'âge, puis me mets au lit. Dix minutes plus tard, on frappe. Je devine tout de suite que c'est lui : il se sera pris un râteau avec Nicole ou je ne sais quelle autre *target* et il revient gratter à ma porte. Eh bien pas question ! En rassemblant mon courage, je vais ouvrir et m'apprête à couper court, à lui dire de sortir de ma vie, quand je m'aperçois qu'il brandit devant moi un éthylotest. Il a l'air essoufflé.

– Il y a plus de distributeurs d'éthylotests dans les bars que de distributeurs de capotes, dit-il en me fourrant dans les mains son test clean. Qu'est-ce que cela nous apprend sur cette île ?

Sans attendre ma réponse – et de toute façon, que répondre à ça ? Je suis bien trop occupée à avoir le cœur qui bat la chamade pour faire de l'esprit –, il me pousse et entre dans ma chambre.

– Six mois d’été par an ne garantissent en rien une vie sexuelle épanouie. C’est décevant, poursuit-il.

– Peut-être qu’ils s’envoient en l’air tout l’été et picolent tout l’hiver ? suggéré-je.

– En ce cas, c’est encore plus malheureux que ce que je pensais, sourit-il en s’appuyant contre le mur.

– Pourquoi ?

– Parce qu’on est le 18 – non pardon, le 19 octobre depuis quarante minutes, et que l’hiver hawaïen commence officiellement dans onze jours. On dirait que je suis en train de laisser passer ma chance.

Y a-t-il un sous-entendu dans ce qu’il vient de dire ? Ou est-ce juste une plaisanterie comme ça ?

Son regard, parfois candide, est en cet instant perçant. Casey détaille mon accoutrement : les lunettes, qui ont été un jour cool mais ne le sont plus depuis cinq ans déjà. Le vieux tee-shirt crade qui pendouille lamentablement autour de mon corps maigrichon. Mes jambes, d’un blanc qui me rend presque phosphorescente dans la nuit. Mon genou, couvert d’un pansement beige moche. Nerveusement, je tire sur mon tee-shirt, comme si j’espérais m’en couvrir jusqu’aux chevilles.

– Fan des Kills ?

– Je ne dirais pas fan, non, réponds-je à la hâte, trop heureuse qu’il lance un sujet de conversation. Je ne suis pas du genre groupie, de manière générale. Mais eux, je les aime beaucoup. Surtout en live, c’est impressionnant.

Sans que je comprenne pourquoi, il sourit. C’est pour ça qu’il est venu ? Pour avoir une discussion sur mes goûts musicaux ?

– Impressionnant, clairement pas, me rétorque-t-il comme si son avis primait sur le mien. Énergique, ça, c’est sûr. Sûrement pour compenser le manque d’originalité de leur musique... ajoute-t-il en avançant vers la tablette où est posé mon carnet de croquis.

Je me crispe puis me précipite pour refermer le cahier. J’ai envie de lui hurler au visage : « Hey, Tombeur, devine quoi ? Tes analyses critiques façon *Rock & Folk*, je m’en tamponne sec ! »

- C’est tes dessins ? me demande-t-il en désignant le carnet.
- Non, c’est mon devoir de trigonométrie, pesté-je en balançant son éthylotest sur mon lit. On peut savoir en quoi ça t’intéresse ?
- Si tu poses la question, me répond-il sérieux comme un pape, c’est que tu ne mérites pas de connaître la réponse.

Oh ! Il m’énerve. Il est insupportable, à frapper à ma porte puis à disparaître, puis à revenir avec cet éthylotest avant d’afficher son mépris pour un de mes groupes favoris et de me parler en énigmes. Qu’est-ce qu’il me veut, à la fin ? Qu’est-ce qu’il fiche ici ?

- Après ton départ, commence-t-il à expliquer comme s’il avait deviné mes questions, je suis allé marcher. Comme tu vois, j’ai marché un sacré bout de temps. Pas sur la côte, mais dans les terres, en direction des falaises. Tu devrais visiter, c’est magnifique...
- Merci du conseil, le coupé-je, mais ce n’était pas la peine de revenir jusqu’ici pour me dire ça.

J’essaye de lui faire comprendre en un regard que ses appréciations géologiques m’indiffèrent à peu près autant que ses analyses musicales – ce qui n’est bien entendu pas le cas. En vérité, tout m’intéresse chez lui. C’est juste que je ne comprends rien et que ça me panique d’être larguée à ce point.

- Oui, tu as raison, fait-il en baissant les yeux.

Moi, je retiens mon souffle et accroche mon regard à ses cils, longs et épais.

- Si je suis venu te voir, ce n’était pas pour te dire ça, mais pour m’excuser, ajoute-t-il en plantant soudain ses yeux droit dans les miens comme deux poignards. Durant ma balade, j’ai eu tout le temps de réfléchir, et j’en suis arrivé à la conclusion que je ne veux surtout pas merder ça.
- Tu veux dire : la mission ?

Il a décidé de rester, finalement ? Malgré ce qu’il s’est passé aujourd’hui ?

- La mission, oui, me répond-il avec une légère impatience. Entre autres. Mais il n’y a pas que ça, et tu le sais très bien.

J'ai toujours été surprise de la vérité fondamentale qui pouvait se trouver dans certains clichés. Par exemple, « papillons dans le ventre » : c'est une expression digne de la littérature de gare. Jamais Virginia Woolf n'oserait parler de « papillons dans le ventre ». Mais y a-t-il image mieux à même de décrire l'envol vertigineux, soudain, de la joie ? Cette allégresse tourbillonnante et colorée ?

Un autre cliché veut que le « sang se fige » parfois. Et c'est bien ce qui arrive quand Casey prononce ces mots : mon sang s'arrête de circuler. Et, avec lui, mon souffle se suspend, mon cœur s'arrête de battre, et tout mon corps devient froid, glacé, même. Mon corps entier se met en pause, dans une tentative désespérée de retenir ce moment.

« Il n'y a pas que ça, et tu le sais très bien. »

Ce n'est rien, juste une allusion dont je surinterprète sans doute le sens et pourtant, tant que je ne bouge pas, tant que je ne réponds pas, je peux croire qu'elle est une manière d'admettre qu'il sait lui aussi qu'il se passe quelque chose entre nous. Qu'une succession d'événements hasardeux nous a rapprochés bien trop vite, bien trop fort pour que nous demeurions des étrangers l'un pour l'autre.

Oui, je ne veux pas bouger, je ne veux pas répondre, car dans ce moment de suspension, tout est encore possible. Et puis d'un coup, je le regarde, avec sa beauté à la fois angélique et démoniaque, innocente et sauvage, et je me sens d'un coup très triste parce que je réalise que c'est absurde. Je me souviens de ses mille et une conquêtes. Je devine qu'elles ont toutes ressenti, un soir, fugitivement, ce que je ressens là. Qu'elles ont eu elle aussi l'illusion d'être spéciales à ses yeux.

– Casey... soupiré-je en cherchant un moyen de le mettre à la porte avant de craquer.

Parce que ça n'aurait aucun sens, malgré ce que je ressens pour lui, de céder maintenant. De m'ouvrir à un mec qui n'en veut qu'à mon cul, pour le sport. Mais Tombeur ne me laisse pas le temps de protester. D'un geste vif, il attire mon minuscule corps contre le sien, attrape mon visage entre ses mains larges et viriles, puis il pose ses lèvres contre les miennes.

Ses lèvres, douces et satinées. Fermes mais souples.

Mon cœur cogne. Mes jambes sont en coton. Ce baiser ne ressemble à rien de ce que j'avais anticipé. Il ne ressemble pas au baiser plein d'une assurance désincarnée d'un type qui a eu une dizaine de partenaires à l'écran et sans doute mille fois plus dans la vraie vie. Ce n'est pas un baiser irréel, un baiser de cinéma, un baiser comme dans les romans à l'eau de rose. C'est un vrai baiser, spontané, irréfléchi, troublant. Un baiser un peu timide au début, puis plus enhardi à mesure que je me laisse faire. Un baiser courageux, surmontant la crainte d'un rejet.

Et puis, alors que Casey laisse glisser sa paume tiède le long de ma joue en feu, ça devient un baiser sensuel. Un baiser ardent, lorsque cette même main caresse mon cou puis empoigne ma nuque. Un baiser qui me laisse haletante, alors que je sens son souffle s'intensifier. Un baiser qui attise un feu entre mes cuisses lorsque sa langue s'enfonce lentement dans ma bouche alanguie, offerte, et s'enroule autour de la mienne pour entamer une danse langoureuse. Je bascule la tête en arrière et prends appui sur la tablette. Ses lèvres lâchent les miennes pour partir à l'assaut de mon cou. J'écarte les jambes, pousse mon bassin contre le sien, halète. Jamais je n'avais été embrasée comme ça. Jamais.

– Non, Casey, glapis-je une première fois, ivre de plaisir et parcourue de frissons alors qu'il continue.

Puis je me reprends et exige, plus fermement, tout en le repoussant doucement :

– S'il te plaît. Pas de ça.

Sans que j'aie besoin de le répéter, il obtempère et se détache de moi. Il a la bouche humide, rougie, les yeux brillants. Il n'a jamais paru aussi sauvage et indomptable qu'à ce moment-là. Pourtant, il se maîtrise pour ne pas se jeter sur moi, je le sens. Moi aussi, je me maîtrise. Tout mon corps est électrisé par ce qui vient de se passer. Ma nuque crépite, ainsi que mon crâne. Là où mes cuisses se rejoignent, un vide lancinant se fait sentir. Ma poitrine est dure, tendue. Ma peau hérissée. Une voix me crie de recommencer tout de suite. De laisser ses mains parcourir mon corps affamé, sa langue s'enfoncer dans ma bouche, son bassin se coller contre le mien. Elle me crie de me laisser aller à

ces sensations, d'oublier qui je suis, d'oublier mon corps maigre et froid qui pourtant pèse une tonne sur ma conscience, ce corps rebuté par le contact des autres. Mais l'autre voix gagne, celle de la raison. Celle qui me dit qu'un type qui frappe chez une fille passé minuit n'est ni spontané, ni courageux : il est malin et calculateur. Une voix qui me rappelle ce que j'ai lu sur Casey Lewitt. Ce que j'ai vu, quand il a jeté Nicole hors de sa chambre. Une voix me rappelle ce que je sais des hommes, de leur désir, de ce qu'ils veulent. De ce qu'ils sont prêts à faire pour l'obtenir.

– Qu'est-ce que tu fais là, Casey ? demandé-je d'un air défiant en reculant d'un pas.

Il passe sa main sur son visage, puis dans sa tignasse brune et souple. Il a l'air perplexe. Il réfléchit.

– Tu m'aurais demandé ça, il y a trois jours, me répond-il enfin avec le plus grand sérieux, je t'aurais répondu que je suis là pour faire bonne figure. Mais la réalité, c'est que mon besoin de me défoncer, de m'évader de la réalité, un besoin qui ne m'a pas quitté un instant ces trois dernières années, m'a depuis hier laissé tranquille. Enfin... pas « tranquille », pas vraiment. Mais il est passé au second plan. Je ne sais pas si tu peux te rendre compte... C'est très mystérieux, du moins à mes yeux.

– Je ne voulais pas dire sur cette île, m'agacé-je du malentendu qui me pousse à me dévoiler un peu plus. Je veux dire dans ma chambre. Tu peux avoir n'importe quelle fille ici. Pourquoi moi ?

– Pourquoi toi, ton tee-shirt des Kills et tes répliques acerbes plutôt que Nicole, par exemple ? Je l'ignore. Peut-être que j'espère faire ton éducation musicale et compenser les gros manquements du pensionnat de ce côté-là, sourit-il avec impertinence. Peut-être que je suis maso et que j'aime m'en prendre plein la gueule. Ou peut-être simplement que ça faisait longtemps que personne ne m'avait traité comme un mec normal.

– Je ne te traite pas comme un mec normal, je te traite comme un pauvre con caractériel, grommelé-je en tirant sur mon tee-shirt.

Je sais, je devrais apprendre à la fermer quand un mec me dit ce que je rêve d'entendre.

Pas un mec. LE mec.

Mais je ne peux pas y croire, si ?

– Tu as sorti le même genre de conneries à Nicole pour te la taper ? m’entends-je lui grogner dessus.

– Ne prends surtout pas ça pour de la vantardise, Alana, mais je n’ai pas eu à dire grand-chose à Nicole pour me la taper. Je crois que c’était plié avant même que je l’ouvre, pour être honnête.

Son assurance est terriblement agaçante. Et terriblement sexy ! Il se recule, prend appui sur le mur, bascule la tête en arrière. Il ferme les yeux et semble réfléchir de nouveau, intensément. Il a comme un pli qui se dessine entre ses deux sourcils. Il est beau, mystérieux et troublant à se taper la tête contre les murs. J’ai l’impression d’être Angela, 15 ans, face à Jordan Catalano. Sauf qu’avec mes carreaux sur le nez, je ressemble plus à Steve Urkel qu’à Claire Danes. Je décide de les enlever et de les poser sur ma table de nuit – non que ça suffise à me transformer en reine de beauté.

– J’aurais pu avaler ce shot et cette bière tout à l’heure, déclare soudain Casey avant de rouvrir les yeux et de me regarder. Mais quelque chose m’a retenu. Cette chose, c’était... Putain, c’est con à dire mais c’était la peur de te décevoir. Auprès des filles, poursuit-il malgré mon air éberlué en se passant nerveusement la main dans les cheveux, je cherche toujours à me montrer sous mon pire jour. C’est ma technique pour les éloigner. Avec toi, je n’y arrive pas. Quand tu es dans les parages, j’ai envie de donner ce que j’ai de mieux. J’en arrive presque à regretter de ne pas être le genre de type avec des chaussures bateau et la raie sur le côté, ceux avec qui tu es probablement sortie jusqu’ici lors de tes vacances en famille à Nantucket ou dans les Hamptons. Juste pour que tu ne me fuies pas.

– Sauf que j’ai envie de te fuir, lâché-je, la gorge nouée.

– Je le sais, répond-il en s’approchant, d’abord timidement puis, voyant que je ne fuis pas, plus dangereusement. Et d’ailleurs, je t’ai conseillé de me fuir.

– Alors pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas suivre ton conseil ? gémis-je alors qu’il n’est plus qu’à vingt centimètres de moi.

Je peux ressentir sa proximité, elle m’est douloureuse. Plus sa peau s’approche de la mienne, plus j’ai conscience du manque que j’ai en moi. Très exactement au creux des reins.

– Parce que, rétorque-t-il en caressant ma tempe légèrement moite du dos de sa main, tu l’as dit toi-même, je suis un pauvre con...

Je ferme les yeux, déglutis, ne bouge pas, comme une sainte menée au plus doux des supplices. Je sais qu’en me laissant faire, je deviens l’agent de ma propre chute. Mais je n’ai pas la force de le repousser, pas du tout. Parce que mon corps, mon pauvre corps inutile, malmené, piétiné, ce corps que je n’ai pas vu grandir, que je pensais mort après ce que j’ai vécu, ne m’appartient plus en sa présence. *Je ne m’appartiens plus.* Je suis complètement dépassée par mes propres réactions, par mes désirs, par mes émotions violentes. J’ai le cœur qui danse et vibre comme celui d’une ado amoureuse – l’ado amoureuse que je n’ai jamais été.

Alors qu’il se penche sur moi, je me laisse enivrer par son odeur : sable, cuir, embruns, mais également eucalyptus et cyprès. Lewitt sent Hawaï, il sent l’exotisme, il sent la liberté, et son haleine est délicatement vanillée. Mes pensées se troublent. Ma respiration se hachure. J’entrouvre ma bouche humide, mon souffle se bloque. Casey passe un pouce sur mes lèvres, puis l’enfonce délicatement, jusqu’à ma langue, le temps de recueillir un peu de salive, qu’il porte ensuite à sa propre bouche. Il me goûte ainsi, sans m’embrasser, en laissant de façon obscène le bout de son doigt se glisser entre ses lèvres charnues. Ses paupières se ferment. Il a l’air de savourer.

– Tu as un goût de cerise, remarque-t-il. On te l’a déjà dit ?

Bien sûr que non, personne ne m’a jamais rien dit de tel. Qui l’aurait fait ? Ma voisine de chambre, peut-être ? Ou les pauvres crétins avec qui traîne Nick ? Je n’ai jamais connu un homme aussi sauvage, indomptable, sexy. Un homme dont le charisme et la sensualité égalent la perfection physique.

– Il n’y a que toi pour dire des trucs comme ça, Tombeur, lâché-je dans un souffle.

– Et ça te plaît ?

– Je ne sais pas, avoué-je, dépassée. Oui, sans doute, mais...

Mais c’est mal. Mais je suis vierge. Mais on m’a blessée, Casey. Quand j’étais plus jeune.

– ... Mais on ne devrait pas, me contenté-je de répondre, bien trop lâche pour prendre le risque de le faire fuir en déballant tout de suite mon dossier psychiatrique.

– Tu dis ça comme si c’était une mauvaise chose, remarque-t-il. La déraison. La perte de contrôle.

– C’est une mauvaise chose. Regarde où ça t’a...

Je m’interromps avant de dire quelque chose de blessant et rougis jusqu’aux oreilles.

– ... Où ça m’a mené ? complète-t-il en tenant mon visage entre ses mains. À trouver le courage d’embrasser une fille aux yeux saphir qui a un goût de cerise. Qui me prend pour un con, certes, mais qui me rend dingue.

Il parle si près de mes lèvres que c’est comme s’il les caressait avec ses mots, avec sa voix feutrée, légèrement cassée par la fatigue, terriblement profonde et masculine.

– J’ai menti, je ne te prends pas pour un con, lui avoué-je. Mais tu me fais peur.

– Je ne te ferai pas de mal, tu le sais ? promet-il avec un regard intense et protecteur tout en laissant sa main descendre jusqu’à l’endroit le plus défendu et le plus avide de mon corps.

J’exhale, ferme les yeux et me laisse faire. Ma tête bascule en arrière. Bon sang, c’est trop bon ! Je gémis et, instinctivement, pousse mon intimité contre sa paume.

– Oui, tu le sais...

Non, je ne le sais pas. Mais ça n’a plus aucune importance à présent. Je me fiche que Casey me blesse comme il a blessé Nicole et toutes celles qui se sont confiées à la presse. Je me fiche de souffrir. Ce que je veux, c’est vivre, enfin.

– Bon sang, Alana, soupire Casey en enfouissant son sublime visage dans mon cou.

Sa main emprisonne mon sein dans sa paume virile puis le malaxe avec douceur par-dessus ce tee-shirt qu’il déteste tant. J’ai un moment de panique.

Tout ça va trop vite pour moi ! Je ne suis jamais allée plus loin que quelques séances de pelotage par-dessus mes vêtements avec des flirts d'été. Ce qui veut dire qu'en quinze minutes, Casey en a déjà obtenu plus que ce que j'ai donné dans toute ma vie. En humant le parfum de ma nuque, il est saisi d'un tremblement violent.

– Tu as froid ?

– Non. Non, je n'ai pas froid, Alana, je... Putain, soupire-t-il en riant à moitié, je ne sais pas ce qu'il m'arrive, c'est débile... Je suis nerveux.

– Nerveux ? demandé-je le cœur battant.

Je te rends nerveux ? Moi ?

– Oui, déclare-t-il en passant sa langue dans mon cou jusqu'à mon menton. Parce que j'ai vraiment envie de te faire jouir. Fort.

Ce ne sont pas les mots que j'attendais, pas ceux que j'espérais, et pourtant ils me terrassent.

Jouir. Fort.

Comment se fait-il que j'aie à ce point envie de connaître une sensation dont j'ignore tout ?

Sa langue s'enfonce dans ma bouche, de façon plus animale que les fois précédentes. Sa main abandonne mon entrejambe pour rejoindre l'autre sous mon tee-shirt. Casey m'effleure. Mes petits tétons durcissent sous ses doigts, il le sent et grogne de satisfaction. Son poids me pousse vers l'arrière. Je me retiens à la tablette qui me sert de table à dessin. Ses mains descendent le long de ma taille et font naître dans leur sillage un délicieux frisson. Il empoigne mes hanches et me hisse jusqu'au plateau en formica.

Dès que mes fesses se posent sur le rebord, j'écarte les cuisses pour lui laisser la place de s'installer entre mes jambes. Mes mains se perdent dans ses cheveux doux comme de la soie alors que nos langues s'enroulent, se cherchent, se repoussent, dans une danse endiablée. Il avance son bassin vers moi et m'attrape par les fesses pour me coller à lui.

Il veut que je sente l'effet que je lui fais.

La bosse, impressionnante, sous son jean.

Tu as gagné, Lewitt, je ne te traiterai plus jamais de nain, c'est promis.

Je suis troublée. Troublée de ne pas être plus effrayée que ça. Mettre un homme... dans cet état... m'a toujours paru le comble du danger. Bien que Casey Lewitt soit une menace pour ma santé mentale et mon petit cœur fragile, je sais qu'il ne fera pas comme les autres garçons que j'ai connus – qu'il ne tentera pas de m'imposer quoi que ce soit, que ce soit par les gestes ou par les mots. Ce n'est pas quelque chose que je sais *rationnellement*. C'est juste une chose que je sens de façon animale : prendre ne l'intéresse pas. Ce qui l'intéresse, c'est donner. Comme il l'a dit à l'instant, me faire jouir. Fort.

Si cette bosse dure continue de se frotter contre mon intimité, c'est ce qui risque d'arriver.

Je pousse d'ailleurs un cri de plaisir alors que les dents de Casey s'emparent de mon lobe d'oreille et qu'avec une synchronicité diabolique, ses doigts pincent les bouts de mes tétons. Mes jambes nues se referment sur lui mais il les écarte et s'en libère sans ménagement.

Croyais-je vraiment pouvoir emprisonner cet homme, quelle que soit la cage ?

Non, je ne suis pas si naïve. Dans ce ballet ardent de nos corps, c'est Casey qui décide. Je ne le laisserai néanmoins pas partir sans conserver un trophée de guerre. Après tout, il a ruiné mon tee-shirt : je peux bien le débarrasser du sien.

J'attrape le coton bleu-gris chiné et tire vers le haut. D'humeur à coopérer, Casey rentre le cou, tire à son tour, se dégage. J'ai passé quarante-huit heures à mater ce torse sans pouvoir le toucher, il est temps de me venger. Mais dès que Casey se retrouve à moitié nu devant moi, je me sens soudain effrayée. La bouffée de désir que je ressens est d'une telle force qu'elle me dépasse. Et cette peau d'ambre, qui a l'air si soyeux : comment la toucher ? Timidement, mes mains effleurent ses pectoraux, mes doigts caressent l'imposant tatouage, puis s'aventurent sur les épaules larges et musclées. Je les sens se tendre, je sens les muscles rouler sous sa peau. Je sens Casey frissonner. Enhardie, j'empoigne

ses biceps puissants. Sa peau est un rêve de douceur, ses volumes sont une perfection. J'ai beau avoir peur, le désir est plus fort. Je repense à certaines nuits, dans l'atelier de l'école, à tenter de sculpter dans la glaise humide des bustes aussi parfaits que le sien.

Je connais les gestes. Je les ai en moi.

Mes ongles effleurent son torse tatoué sans le griffer réellement, comme pour dire : « Ne bouge pas, tu es à moi. » Ce sont mes lèvres qui explorent ensuite la surface lisse et chaude de sa peau. La pointe de ma langue le goûte. Il est salé comme la mer. Je ferme les yeux et m'en délecte en soupirant. Quand je les rouvre, il empoigne mes cheveux, les tire légèrement pour plonger ses yeux vert d'eau dans mes fameux saphirs. Son air intense, sauvage, m'attire et m'effraie.

Qu'est-ce que je suis en train de faire, exactement ? Je dois avoir perdu la tête.

– Il y a écrit quoi ? demandé-je pour faire baisser la température. Sur ton tatouage ?

– Tu... ? C'est vraiment le moment de me demander ça ? m'interroge Casey, incrédule.

– C'est le moment idéal pour apprendre à se connaître, non ? Oh ! À ce propos, c'est quoi, déjà, ton prénom ? le taquiné-je.

Ça, c'est pour tes mille plans cul, Tombeur.

– Espèce de petite garce, grogne-t-il en mordant ma lèvre inférieure pour tirer dessus même s'il ne peut cacher totalement qu'il sourit. 'u 'e donnes quoi, en échan'e de 'es info'mations ?

– Tttt... Tttt... On ne parle pas la bouche pleine, le rabroué-je en le poussant du bout des doigts avant de descendre de la tablette.

J'atterris dans ses bras musclés. Je sais que je devrais en profiter pour le mettre à la porte tant que j'en ai encore la force. Mais à la place, je me hisse sur la pointe des pieds, à la recherche de sa bouche.

Il faut croire que j'aime les emmerdes.

– Allez, dis, ordonné-je dans un murmure en passant mes bras autour de son cou puissant.

Il me fait faire un demi-tour et me plaque dos contre lui. Les deux mains posées sur mes épaules, il dévore mon cou de baisers.

– Tu veux vraiment savoir ? me demande-t-il de sa voix profonde. Ça dit : « *Plein de bruit et de fureur.* » C'est une citation tirée d'une pièce.

Shakespeare.

Une nouvelle fois, je me demande qui est ce type et d'où il tient cette culture phénoménale.

– Tu es vraiment comme ça ? haleté-je. Plein de bruit et de fureur ?

– Pas tout le temps, répond-il en embrassant ma peau. Pas là, en ce moment, avec toi. Mais je ne vais pas tarder à le devenir si tu ne m'enlèves pas ce crime contre le bon goût musical, ajoute-t-il en tirant sur mon tee-shirt.

J'ai à la fois envie de lui obéir et à la fois honte de découvrir mon corps devant lui. Je ne porte pas de soutien-gorge et... et je ne suis pas certaine de lui plaire.

– Tyran, le taquiné-je pour gagner du temps.

– Emmerdeuse.

– Obsédé.

– Cerise, conclut-il en attrapant mon cou d'une main, alors que de l'autre il écarte l'un de bords de ma culotte.

Je soupire et fonds de plaisir alors que son majeur se pose sur ma fente. Son doigt commence à décrire des cercles lents, amples, sensuels, qui me mettent définitivement à sa merci. Sa peau glisse sur la mienne et explore chaque renflement de mon intimité. Je m'agrippe à ses cuisses, rejette la tête en arrière et me mets à gémir.

– Tu te tais enfin. J'aime mieux ça, souffle-t-il dans mon oreille.

La suffragette en moi ne bondit même pas. Crucifiée par le plaisir, je sens une lente ondulation s'emparer de mon bassin. Casey relâche mon cou et

soulève mon tee-shirt. Il malaxe l'un de mes seins, le caresse, joue avec mon téton dur et sensible.

– Tu es vraiment très mouillée, lâche-t-il d'une voix qui ferait fondre la banquise.

Si j'en crois les quelques films cochons que Joe m'a fait regarder pour que je ne meure pas idiote, c'est plutôt une bonne chose. D'ailleurs, Casey ajoute à son index son majeur, qu'il pose au centre de mon intimité avide. C'est l'explosion de sensations. Ce ne sont plus des gémissements que je pousse mais des plaintes languides qui se perdent dans l'atmosphère comme autant de soupirs.

Oh ! C'est trop bon. Oh !... Bon sang.

J'ondule de plus belle, comme possédée. Casey lâche mon sein pour contrôler le mouvement de mes hanches. Je sens son sexe dur se coller contre mes fesses. Mes mouvements de plaisir incontrôlables deviennent pour lui des caresses. Il me maintient fermement et devine exactement où poser ses doigts pour me procurer de violentes décharges de plaisir. Je suis en train de monter en puissance à toute allure – mais où cette ascension irrésistible me mène-t-elle ? Au paradis ? En enfer ?

A-t-elle seulement une fin ?

Je l'ignore mais, même si je suis dépassée, je ne veux pas que ça s'arrête.

– Putain, ça va être bon de te baiser, grogne Casey dans mon cou. Tu es tellement réactive.

Ses mots me parviennent comme de très loin. J'ai du mal à croire que ce soit de moi qu'il parle. D'un autre côté, j'ai du mal à croire que ce corps fiévreux, que cette voix gémissante, que cette respiration saccadée m'appartiennent. J'ai perdu le nord et toute notion de qui je suis. Alice dans le terrier, une nouvelle fois, sans savoir si je tombe ou si je m'élève, si je flotte ou si je vole. Une sensation inconnue se lève en moi, une vague si puissante que j'ai l'impression qu'elle va me déchirer de l'intérieur. Comme si j'étais en train de me noyer dans le plaisir. Tout mon corps se contracte. Mes yeux

s'écarquillent comme si j'avais vu des anges.

Oh mon Dieu, c'est si bon.

Ma bouche reste ouverte de stupeur alors que la vague coule hors de moi dans un cri profond.

– Oui, c'est ça, viens, me murmure Casey.

Sa voix me guide dans cette brume épaisse du plaisir qui m'enveloppe comme une aurore mauve. Des larmes mouillent le coin de mes yeux. Un ultime spasme me secoue puis mon corps s'effondre, haletant. J'ai le front, le bas du dos, l'intérieur des cuisses mouillés de sueur. Casey m'embrasse la nuque, la base des cheveux, il me laisse reprendre haleine.

Putain, mais c'était quoi, ça ?

Je n'ose pas me retourner, pas tout de suite, j'ai trop peur de mon visage et de la façon dont ce dernier pourrait me trahir. Je suis chamboulée, émerveillée. Finalement, je rassemble mon courage et fais volte-face.

– Casey, je...

Je ne sais pas ce qui vient de se passer. Je n'avais jamais fait ça avant. Est-ce que... Est-ce que c'est toujours aussi bon que ça, le sexe ?

– Laisse-moi deviner, soupire-t-il tout en posant son front contre mon front, d'une voix rendue brûlante par le désir et la frustration. Pas de capote ?

Non. Je suis vierge et je ne crois pas pouvoir coucher avec toi. Pas comme ça, en tout cas.

C'est ce que je devrais répondre, je le sais. Mais sa question me donne l'occasion rêvée de m'en sortir sans avoir à dire la vérité et à essayer ses moqueries, son incompréhension, peut-être même sa colère.

– Oui, réponds-je.

Après tout, ce n'est même pas un mensonge, je n'en ai réellement pas !

– En ce cas, que dirais-tu que nous déplaçons cette fête dans ma chambre ? me propose-t-il avec un sourire carnassier en ramassant son tee-shirt. Je dois avoir ce qu’il faut là-bas.

Merde. Bordel. Fait chier.

Voilà sans doute pourquoi, jusqu’à la semaine dernière, je me refusais à être malhonnête. Ça ne fait que compliquer la vie !

Je tente de faire bonne figure alors qu’il me prend par la main et m’entraîne dans sa chambre qui n’est qu’à deux portes de la mienne. Il se faufile, agile comme un chat, dans le couloir obscur. J’avance derrière lui sur la pointe de mes pieds nus. Une fois que nous sommes entrés, il me plaque contre le mur. Une nouvelle fois, je peux sentir son érection à travers le jean. C’est complètement... complètement... troublant, excitant, effrayant. Et assez torride.

Alors que la langue de Casey s’enfonce une nouvelle fois dans ma bouche, ma main vient se poser sur sa braguette. Je n’avais jamais touché aucun homme là auparavant. Je ne savais pas que j’avais ça en moi. Là, c’est instinctif. Je veux le sentir, sentir le désir de l’homme qui vient de me faire jouir pour la première fois. Ça ne s’explique pas. Il halète de plaisir et pousse sa virilité contre ma paume. C’est à la fois sexy et terrifiant.

– Ne bouge pas, glisse-t-il à mon oreille. Je vais te baiser contre ce mur.

Ses paroles allument un feu en moi mais aussi une sirène d’alarme. La situation est en train de m’échapper, je le sais. Parce qu’on n’est pas dans *50 nuances* et que je ne vais pas laisser Lewitt me prendre ma petite fleur debout, comme ça, à la hussarde. Même si une part de moi a envie – follement envie – de sentir ce que ça fait de l’avoir qui bouge en moi.

Il file ouvrir son sac de voyage posé sur le lit et fouille dedans. Alors que je fixe son dos, il s’immobilise, reste une seconde les épaules raides, puis se redresse et se retourne.

– Alana, je... Je suis vraiment navré, j’avais oublié que...

Il brandit une boîte de capotes devant moi et la retourne : vide.

Je suis d'abord soulagée même si je ne le montre pas. Puis je comprends ce qu'il s'est passé et me mets à bouillir de rage.

– Tu les as toutes utilisées avec Nicole, c'est ça ? demandé-je d'une voix blanche.

– Je suis trop con, s'excuse-t-il en revenant vers moi pour m'enlacer. J'étais tellement dans le moment présent, avec toi, que j'ai oublié l'autre nuit...

– Tu l'as fait exprès pour me ridiculiser, avoue, sifflé-je en me débattant pour me dégager de son étreinte.

Mais Casey m'attrape les poignets et me colle contre le mur, fermement mais sans violence.

– Je pensais ce que je viens de te dire, Alana. J'ai oublié Nicole. J'ai aussi oublié mon envie de me défoncer. Et j'ai renoncé à ce boilermaker pour ne pas tout foutre en l'air. Je ne sais pas ce que ça veut dire, à part que je n'ai aucune envie de t'humilier, encore moins de te blesser, parce que je sens que ça te ferait fuir. Or, la dernière chose que je veux, c'est te faire fuir. Tu m'entends ?

Radoucie, je hoche la tête.

– On ne va pas pouvoir coucher ensemble ce soir, constate-t-il.

J'essaye de masquer à quel point cette perspective m'arrange.

– Mais je me demande quand même... ajoute-t-il songeur.

– Quoi ? Quoi ? demandé-je affolée.

Il vient de se souvenir d'une planque de préservatifs pour les situations d'urgence, c'est ça ?

– Je me demande, dit-il en s'agenouillant devant moi, à quel point tu as le goût de la cerise...

Seigneur.

Il tire sur mon shorty, qui glisse le long de mes jambes, puis approche son nez de mon intimité. Alors qu'il me hume comme si j'étais un whisky ou un

grand cru, je frissonne et tremble. Toute l'attitude de Lewitt respire la confiance, l'audace. Je ne sais pas ce qu'est un bon coup, mais je devine que Casey en est un. Il a l'air de prendre plaisir à tout ce qu'il fait.

– Déshabille-toi, m'ordonne-t-il.

Comme je ne réponds rien et me contente d'agripper le bord de mon tee-shirt sans oser bouger, il se relève.

– Alana, dit-il en attrapant le tissu blanc qui flotte autour de mon corps, je m'apprête à te lécher jusqu'à ce que tu jouisses sur ma langue, et il n'y a rien sous ce tee-shirt que je n'ai pas caressé ou mordillé avant. Mets-toi nue.

Il est directif mais son ton n'est pas exigeant ou autoritaire, au contraire. Je sens sa bienveillance. Timidement, je dis adieu aux Kills, que j'envoie valdinguer à l'autre bout de la pièce. Casey se recule légèrement, ses yeux s'illuminent.

– Tu es tellement... Tellement...

– Tellement quoi ? demandé-je avec un peu d'appréhension en levant mon bras jusqu'à ma poitrine sans même m'en rendre compte.

Casey m'empêche de cacher ma nudité en prenant ma main dans la sienne et en faisant redescendre mon bras le long de mon corps.

– Tu es d'une telle beauté, avoue-t-il, que te regarder comme ça, c'est comme avoir mille morceaux de glace qui s'enfoncent dans le cœur.

Il passe ensuite sa paume sur ma joue.

– Je n'avais jamais déshabillé de fille comme toi, avant.

– Tu en as déshabillé des milliers, lui dis-je sur un ton de reproche pour qu'il arrête son baratin.

Si tu continues, je risque de te croire, Casey Lewitt.

– Tu exagères, dit-il en effleurant mon ventre.

– À peine.

– Tu as peut-être raison. Mais ça ne change rien. il n'y en a eu aucune aussi

belle que toi.

– Et qu'est-ce que j'ai de différent, dis-moi, Tombeur ?

Il prend appui de ses deux mains contre le mur, faisant de moi sa prisonnière, et m'examine avec un tel sérieux que j'ai l'impression qu'il cherche à lire en moi.

– Tu as un éclat particulier, finit-il par déclarer, qui irradie de toi. Comme si sous cette innocence, cette jeunesse, cette pureté, il y avait un secret.

– Tout le monde a un secret, protesté-je.

– Oui, mais peu en ont un qui mérite d'être écouté. Et plus rares encore sont ceux qui en possèdent un digne d'être découvert.

– Alors c'est ce que je suis pour toi ? Un coffre à ouvrir, une serrure à forcer ?

– Oui, tu es une énigme, admet Casey, mais tu te trompes sur un point. Je ne veux pas te résoudre. J'aime que tu sois insaisissable. Tu es comme certains tatouages. On est fasciné par leur beauté mais plus encore par ce dont ils témoignent : un secret entre le modèle et l'artiste. Toi, tu es tout à la fois, le modèle, l'artiste et le secret entre eux. Il faudrait être franchement stupide pour vouloir te décortiquer.

Il esquisse un sourire gêné absolument charmant puis secoue la tête.

– Excuse-moi, tu dois me trouver bidon avec mes comparais...

Je ne le laisse pas finir, je me jette sur ses lèvres. Pas seulement parce qu'il est beau parleur mais parce que ce qu'il vient de dire confirme ce que je sentais. Il ne veut me forcer à rien, s'immiscer dans rien. Il est tout le contraire des gens qui m'entourent : mon père, qui veut absolument être proche de moi, ma mère, qui veut contrôler chaque détail de ma vie, Joe, qui veut que je lui raconte tous mes secrets, les garçons avec qui je suis sortie, qui m'envisageaient comme une mécanique cassée et tentaient de me réparer à coups de caresses maladroitement. Casey, lui, vient de dire qu'il me prenait moi, juste moi, comme je suis, entièrement. Aussi banal que ça paraisse, c'est sans doute la première fois que ça m'arrive.

Mes mains s'aventurent à nouveau sur son corps alors qu'il enlace le mien, blanc et nu et exposé. Je le pétris, je le malaxe, je me frotte et le hume. Je me

sers de mes mains, de mes cuisses, de ma joue pour parcourir la peau si douce de son torse, légèrement piquante au niveau du visage. J'effleure la fine colonne de poils noirs qui commence sous son nombril et s'enfonce sous sa ceinture. Puis je joue avec la boucle de cette dernière, l'ouvre, et, avec précaution, déboutonne le premier bouton de son jean. Comprenant où je veux en venir, Casey se met à haleter, à ne plus faire un mouvement, sans doute par crainte que je ne change d'avis. Je ne compte pas changer d'avis : je brûle de le toucher, de lui donner du plaisir. Mais j'ai besoin de son aide.

– Guide-moi, soufflé-je contre sa bouche.

Il ne se fait pas prier et, en une fraction de seconde, sans retirer ni son jean ni son boxer, laisse jaillir son sexe puis pose délicatement ma main dessus.

Le contact me surprend : sa peau est douce, comme un satin d'une exquise finesse. Mes doigts se referment sur lui, même s'ils ne peuvent englober toute sa largeur. Casey, lui, entoure ma main de la sienne pour m'indiquer la pression qu'il désire. Il gémit contre mes lèvres puis commence à accompagner ma main. Il la fait aller et venir, très lentement, encore, et encore, et encore. Puis il la fait remonter un peu plus haut, contre son gland tiède et humide. Ma paume se mouille de gouttes nacrées et recommence à le parcourir sur toute sa longueur, mais cette fois, Casey n'accompagne plus mon geste. Il glapit, dos à la porte d'entrée de sa chambre. Son expression d'abandon est un délice. En me mordant la lèvre, je plante mes yeux dans les siens.

– C'est bon, comme ça ?

– Putain... Comme si tu ne le savais pas...

– Non, je ne sais pas, osé-je, sincère. Dis-moi.

– C'est... C'est juste hallucinant, Alana. Putain, comment est-ce que tu fais ça ?

Un frisson d'ivresse me parcourt. Jamais je ne me suis sentie si puissante. J'humecte ma lèvre et resserre la pression autour de lui. Mon autre main caresse son ventre alors que Casey gémit de plus belle. Toujours en lui donnant du plaisir, je m'approche de lui et mordille son cou. Il pousse un râle et me supplie.

– Putain... Continue... Oui, comme ça, gémit-il en glissant ses doigts entre

mes cuisses.

Je glapis mais ne relâche pas mon étreinte. Casey pose son pouce sur mon clitoris, que je devine gonflé et humide. Il enfonce son majeur en moi. Son visage se contracte, une expression de doux supplice qui est follement excitante. Je me sens me crispier autour de son doigt. Moi aussi, le plaisir me fait gémir. Nous nous caressons comme ça, mutuellement, et tout semble parfaitement évident. Pas comme si je l'avais déjà fait mille fois avant mais comme si c'était aussi naturel que venir au monde ou respirer. Voilà, c'est tout à fait ça qui m'arrive : je gémis, halète, soupire, mais avant tout je respire. Au moment où Casey pousse un cri déchirant et où je comprends qu'il jouit à son tour, je me sens plus connectée à lui que je ne l'ai jamais été à aucun être humain. Je sens sa semence mouiller ma main, mon ventre ; c'est chaud, obscène, agréable. Je gémis de plus belle et écarte un peu plus mes cuisses pour lui. Sans prendre le temps de reprendre son souffle, il me soulève et me porte sur le lit, sur lequel il me jette sans ménagement. Puis il s'accroupit et son visage s'immisce entre mes cuisses en feu.

Alors qu'il donne le premier coup de langue, tout mon corps est saisi d'un spasme. La sensation est encore plus ahurissante que celle de ses doigts ! Comment est-ce seulement possible ? Je l'ignore mais me laisse partir à la dérive alors qu'il m'emprisonne dans sa bouche et m'aspire, me suce, me mordille. Je gémis, ondule, répète des « oui » enfiévrés en enfonçant mes mains dans sa tignasse épaisse. Lui s'est emparé de l'une de mes cuisses, qu'il écarte à sa guise pour mieux dévoiler ma féminité, alors que son autre main, tendue vers mon buste, malaxe mon sein. Jamais je n'aurais cru un jour expérimenter des sensations pareilles. Je crie mon plaisir sans me soucier de qui peut m'entendre. Je ne me reconnais plus. Je me sens chaude, vivante, excitante. Je me sens prête à tout pour que ce bien-être dure encore. Ma main passe sur mon ventre et étale sa semence alors que je me mords la bouche et me lèche les lèvres. Une de mes jambes se referme sur son dos.

L'orgasme qui me saisit, plus violent encore que le précédent, n'est plus une vague : c'est une tempête. C'est le bruit et la fureur, mêlés d'un vertige. C'est une vision transcendante qui me fait crier une ultime fois... avant d'atterrir inerte sur ce lit. J'entends Casey rire entre mes cuisses. Il se relève et vient s'affaler à côté de moi, son jean toujours ouvert mais son boxer remis.

– Finalement, on n’avait pas besoin de coucher ensemble, plaisante-t-il en s’essuyant la bouche du revers de sa main. Vu qu’on avait tout le reste...

Puis il se penche vers moi, m’embrasse et me glisse :

– J’avais raison, tout ton corps a ce goût de fruit rouge.

Je frissonne, alanguie, cotonneuse. Je me sens terriblement fatiguée et heureuse. Mais mon bonheur est de courte durée : je vois Casey bâiller et je sais que c’est le signal. Il est temps que je décampe. Après tout, je l’ai bien vu avec Nicole : il ne partage pas son lit. En rassemblant mes forces, je me lève et commence à avancer vers mon tee-shirt des Kills.

– Qu’est-ce que tu fais ? me demande Casey d’une voix rêveuse en se redressant sur un coude.

– Je... Je ne sais pas, je pensais retourner dans ma chambre.

– Ah, me lance-t-il décontenancé avant de se rallonger sur le dos.

C’est moi ou il a l’air déçu ?

Je ne sais pas comment réagir. Tout ce que je sais, c’est que j’ai l’air d’une idiote, plantée là, cul nu, les cheveux emmêlés et les joues en feu, les deux bras passés dans mes manches à le regarder sans savoir ce qu’il attend de moi.

– Tu... Tu ne préfères pas que je m’en aille ?

Pour toute réponse, Casey couvre son visage de ses mains et reste un moment sans bouger, avant de pousser un cri primal dont il étouffe le son avec ses paumes. Je ne sais pas s’il est furieux, frustré, ou même joyeux. Je ne comprends rien à sa réaction. J’attends qu’il dise quelque chose, n’importe quoi, pour me sortir de ma perplexité.

– Non, déclare-t-il enfin en se redressant sur ses deux coudes. Non, je ne préfère pas que tu t’en ailles.

J’ignore pourquoi mais, malgré son sourire en coin, il prononce cette dernière phrase comme s’il m’annonçait qu’il était atteint d’un cancer au stade terminal. Puis il se lève, s’approche de moi de sa démarche virile et sexy, et avant que j’aie pu protester, il me soulève, me jette sur son épaule et, comme si

j'étais un paquetage, me ramène vers le lit.

9. Cruelles intentions

Alana

Le portable de Casey est posé sur la table de nuit : je m'en empare pour lire l'heure. 7 h 27. Autant dire que le réveil ne va pas tarder à sonner. Et que moi, je vais être dans un drôle d'état toute la journée.

Après être passée de ma chambre à celle de Casey dans une quête infructueuse pour trouver des capotes, après l'avoir fait jouir et avoir moi-même joui deux fois, nous nous sommes endormis. Comme des masses. Seulement, à 4 h 30, je me suis réveillée. J'ai failli retourner dans ma chambre et prendre mon tapis de yoga mais je n'ai pas osé. Bon, je mens... Je n'ai pas voulu retourner dans ma chambre, pas vraiment. Parce que Casey dormait à poings fermés. Parce qu'il me tenait dans ses bras. Parce que le jour filtrait par les persiennes et faisait comme des taches de lumière sur son corps. Parce que ma peau me semblait encore hérissée par ses caresses et ses baisers.

Bon sang, au bout de trois heures d'insomnie, je n'ai toujours pas réussi à comprendre ce qu'il s'est passé entre nous ! Comment est-ce qu'on a pu en arriver là, lui et moi ? Comment est-ce que j'ai pu me laisser aller à ce point ?

Et surtout, comment est-ce que je vais lui annoncer que ça ne doit pas se reproduire ?

Que je suis vierge et que je ne compte pas coucher avec un quasi-inconnu qui collectionne les filles ?

Même si, avec moi, il a voulu passer la nuit entière.

Je ne peux m'empêcher de me mordre la lèvre en souriant à cette pensée. Ce sourire est encore plus dangereux que tout ce qu'on a fait cette nuit, il signe le début de mes emmerdes. Je me suis juré de me tenir loin des *bad boys*, ce n'est certainement pas pour craquer sur l'un d'entre eux ! Dès que le réveil va

sonner, je vais me lever, m'éclipser poliment et on fera comme si tout ça ne s'était jamais produit.

Tiens, d'ailleurs, le réveil sonne : c'est l'heure de se dire adieu. J'attrape le portable pour l'éteindre avant de réveiller Lewitt, mais réalise, une fois l'écran de l'iPhone sous les yeux, que je me suis trompée : ce n'est pas le réveil mais un SMS. Le nom de Mina Lockheart est affiché sur l'écran, ainsi que le début de son message. Je tente de détourner les yeux, trop tard. J'ai une mémoire photographique. Je n'ai pas besoin de lire un texte pour qu'il s'imprime mot pour mot dans mon esprit.

[Alors, mon cher Valmont, où en êtes-vous de ce pari ? La farouche vierge s'est-elle finalement rendue à vos caresses ? J'attends les déta...]

L'aperçu d'Apple n'en montre pas plus mais ce n'est pas nécessaire : je connais la référence au pari de Valmont et comprends tout de suite ce qu'il s'est passé. Tout était parfaitement planifié de la part de Casey, depuis la première minute. Il a joué la comédie pour essayer de me déflorer, tout ça pour gagner un vulgaire pari avec une nana avec qui il couche depuis des années ? Comment peut-on être aussi tordu que ça ?

Je commence à avoir des bouffées de chaleur, à sentir la pièce tourner autour de moi. Ce jeu pervers fait remonter d'atroces souvenirs. Et ces souvenirs mettent un détail en lumière. Un élément étrange, qui ne cadre pas. Comment Tombeur a-t-il su que j'étais vierge ? Personne ne le sait à part ma gynéco, Joe et...

Et Nick.

Nick a espionné une de mes conversations avec Joe, cet été, au téléphone, alors que nous étions à Montauk dans la maison de famille de mon beau-père. Quand je me suis rendu compte qu'il avait tout entendu de mes confidences les plus intimes, j'ai piqué une crise et me suis tenue sur mes gardes pendant des jours, mais finalement il ne s'en est pas servi. Sur le moment, j'ai été étonnée. Nick n'a jamais perdu une occasion de m'humilier et celle-là était trop belle. Mais maintenant, je ne peux m'empêcher de me demander... S'est-il gardé cette information sous le coude jusqu'au moment propice ? Se peut-il qu'il ait

monté toute cette mise en scène ? Qu'il connaisse Casey et qu'il ait appris par lui ma présence ici ? Qu'ils se soient mis d'accord pour m'humilier de concert ? Ça semble impossible, et pourtant...

Pourtant Nick est déjà allé aussi loin, plus loin que ça, même. Pour me détruire, il serait prêt à tout.

Oui, même si ça semble fou, c'est la seule explication : Nick est derrière cette nuit. Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais cette fois il a tapé très fort. Il a monté un plan complexe et machiavélique pour pouvoir obtenir ce dont il a toujours rêvé, quitte à ce que ce soit par procuration. Et Casey, lui, a agi par désir de se venger. Parce que me fermer mon clapet et me pourrir la vie a été son seul objectif dès le premier jour.

Je crois que je vais vomir...

Non, je dois me reprendre. Après tout, ils ont échoué ! Je ne me suis pas donnée à Casey, pas totalement. Malgré tous ses efforts, il ne m'a pas eue ! Et bien que Nick sache que je suis ici, et non pas à Londres comme je le prétends, je ne compte pas le laisser m'atteindre.

Humiliée, affolée, mais surtout effrayée à l'idée du prochain coup que jouera Nick dans cette partie d'échec qui vise à m'anéantir et qui dure depuis plus de six ans, j'enfile mon tee-shirt, mon shorty, et sors en trombe de la chambre de Casey.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Wild Love - Bad boy & secret girl, 2

Casey Lewitt est l'une des plus grandes stars de Hollywood. Enfant terrible aux mille frasques, il se sort de toutes les situations d'un sourire charmeur. Mais après le scandale de trop, il a désespérément besoin de redorer son image.

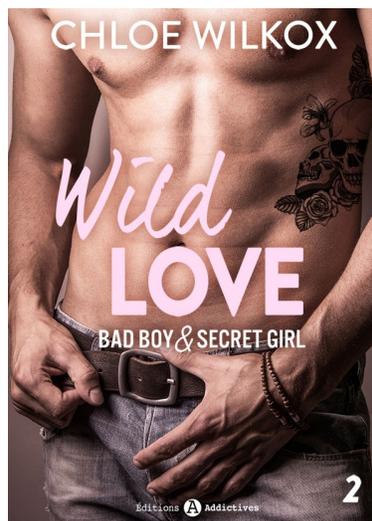
Alors il est envoyé contre son gré à Hawaï pour une mission humanitaire : pas d'alcool, pas de drogue et pas de fête. L'enfer !

Et le pire, c'est Alana. Aussi fière que coincée, la jolie bénévole le fusille du regard à chaque instant.

Elle rêve autant de l'embrasser que de le gifler, et leurs affrontements sont électriques.

Tous les coups sont permis !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Resist... or not ?* de Clara Oz

RESIST... OR NOT ?

Extrait du volume 1

1. Un jour étrange

Eva

Une sensation bizarre m’envahit dès que je me réveille. Vous savez, cette espèce d’intuition qui vous affirme que quelque chose ne va pas, qu’il y a un bug dans l’atmosphère ou qu’un malheur est sur le point d’arriver ? C’est exactement ce que je ressens.

Et c’est exactement ce qui se passe.

J’ouvre les yeux. Dehors, il fait jour. Vraiment jour. Beaucoup trop jour. Je me redresse, prends mon téléphone sur la table de nuit et oh, oui, c’est bien ça : malheur !

Je suis en retard !

L’alarme de mon téléphone n’a pas sonné. Il affiche fièrement 8 h 45, avec ses chiffres tout lumineux, agressifs pour mes yeux ensommeillés. Ce qui veut dire qu’il ne me reste que... quinze malheureuses petites minutes pour me préparer et aller au rendez-vous au dernier étage de mon hôtel !

Le rendez-vous qui peut propulser ma carrière professionnelle...

Je lâche un juron – bon, OK, un flot de jurons –, bondis de mon lit en rejetant les draps et file dans la salle de bains. Je suis tellement paniquée que je ne sais même plus par quoi commencer pour me préparer. Comme si je n’avais pas l’habitude de faire ces gestes tous les matins. J’allume l’eau et entre dans la douche ; un jet glacial s’abat sur moi. Je serre les dents, retiens un juron : j’ai déjà épuisé ma liste pour la journée. J’ouvre le gel douche, laisse tomber le bouchon sur le sol carrelé, me savonne à toute vitesse.

Je peux le faire. Je peux aller à ce rendez-vous, fraîche, souriante et confiante. Et à l’heure ?

Pour l'heure, je n'en suis pas certaine. Et la confiance, c'est encore une autre histoire...

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec la plus célèbre joaillerie de New York : Stetson Jewelry.

Stetson Jewelry, c'est la crème de la crème de la joaillerie, le luxe suprême, l'excellence incarnée. Ses bijoux sont portés par les célébrités et apparaissent régulièrement dans les films. Le propriétaire, Lukas Stetson, a organisé une espèce de *speed dating*, rebaptisée *speed creating* afin de trouver deux nouveaux créateurs qui intégreront son équipe. Il désire développer sa marque et s'implanter en Europe. Pour le moment, il n'y a qu'un seul créateur, personne n'a jamais pu se faire embaucher ni même faire un stage chez lui. Autant dire que cette opportunité ne se reproduira qu'une seule fois dans ma vie.

Si j'arrive à être à l'heure...

Il y a presque un an, en mars dernier exactement, il a organisé un concours auprès des écoles supérieures de bijouterie de tous les pays et j'ai été sélectionnée avec Melody, ma meilleure amie, aussi jolie que douée, et Hugo, un mec trop prétentieux pour être sympathique. Toute notre classe de la HEAD (Haute école d'art et de design) de Genève a pu participer mais seuls nous trois avons été retenus. Nous avons reçu les résultats il y a tout juste dix jours. Pour concourir, nous devions reprendre un bijou classique de la joaillerie Stetson et le modifier à notre guise, puis le réaliser. J'ai choisi le pendentif représentatif de cette marque à ses débuts, une étoile avec un petit diamant sur une branche. Je l'ai amélioré avec un système pour pouvoir rajouter des étoiles et composer ainsi une famille. Une étoile par personne. Le mari, les enfants.

Un amant ? Bon, OK, je sors.

Apparemment, ça a plu. Bien sûr, j'ai aussi changé la composition du bijou pour les étoiles à ajouter, que j'ai ciselées différemment. Nous devons également expliquer ce que nous pourrions apporter à la marque et joindre le book de nos créations depuis le début de nos études. J'imagine que c'est pour avoir un aperçu de notre évolution.

Le concours d'aujourd'hui est donc la chance de ma vie.

Et je refuse de tout gâcher à cause de mon téléphone qui ne m'a pas réveillée ! Je vais lui régler son compte, à celui-là ! Dès que j'aurai le temps...

Je me rince alors que l'eau n'a même pas encore atteint une température normale, puis je m'enroule dans une serviette. Je me brosse les dents en quatrième vitesse. Mon cœur bat à tout rompre, je n'arrive pas à me calmer. Mes gestes sont saccadés, je ne prends même pas le temps de reboucher le tube de dentifrice et j'oublie pour une fois les trois minutes recommandées pour avoir des dents saines et blanches. Je relève mes cheveux en un chignon lâche, je n'ai pas le temps de les coiffer autrement, couvre mes cils d'une couche de mascara puis je rejoins la chambre pour m'habiller.

8 h 56...

Moi, ce que j'aime le matin, c'est prendre mon temps. Me réveiller tranquillement, m'étirer, traîner sous la douche, choisir mes habits, me maquiller légèrement, siroter un café. Ou deux. Et petit-déjeuner aussi. Là, je ne vais même pas pouvoir boire un café. Qui commence une journée sans café, sérieusement ? Je refuse de voir ça comme un signe de malchance. Je suis là, prête, et le rendez-vous est au dernier étage du Roosevelt Hotel. Tout est possible.

Je récupère mon sac à main, fourre ce satané téléphone à l'intérieur en grimaçant, m'empare de mon book, de mon iPad et cours dans le couloir. Enfin, autant que je le peux avec des talons neufs !

2. Respire...

Eva

J'appuie frénétiquement sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Je sais bien que c'est inutile mais je le fais quand même. J'aurais pu prendre les escaliers, mais franchement, en talons, non merci. Je ne voudrais pas tenter le diable, j'ai ma dose de poisse pour la journée. Il ne manquerait plus que je chute.

Je suis au bord de la crise de nerfs. Déjà, ce rendez-vous est ultra-stressant. C'est ma carrière qui peut se jouer, aujourd'hui. Mais en plus, je vais peut-être me faire refouler sans même avoir pu tenter ma chance.

Et ça, je refuse que ça arrive !

Lorsque la porte s'ouvre, je respire enfin. Les entretiens se déroulent au dernier étage du Roosevelt Hotel, j'y suis presque. Je m'engouffre dans la cabine, mon book calé sous mon bras, tout en essayant de faire rentrer mon iPad dans mon sac. Peine perdue. Ce n'est vraiment pas ma journée.

– Bonjour, retentit une voix sensuelle et masculine.

Je lève les yeux. Je n'avais même pas remarqué qu'il y avait quelqu'un dans l'ascenseur. Je m'apprête à répondre mais les mots restent bloqués dans ma gorge. L'homme qui me fait face est... Waouh !

Il me faut de l'air, vite !

La première chose que je remarque, c'est la couleur de ses yeux. Elle est tout bonnement incroyable. Un bleu très clair, impalpable, qui glisse en moi et s'infiltré au plus profond de mon âme. Une couleur que je pense ne jamais avoir vue, si bien que je serais incapable d'en donner la description exacte, seulement qu'elle me rappelle celle de la pierre précieuse que je préfère : la topaze bleue. Cet homme a des yeux couleur topaze ! Je recule, soufflée,

comme si j'avais reçu un coup de poing en plein ventre, sans pouvoir détacher mon regard du sien. Il se dégage de ses yeux quelque chose d'insaisissable, de tendre et de profond à la fois, qui me paralyse. Je me demande quel âge il peut avoir, moins de trente, je dirais, même si je ne suis pas douée pour donner un âge à quelqu'un. Et encore moins à un homme qui me subjugue à ce point...

Mes mains cherchent une prise, une rampe à laquelle m'accrocher parce qu'il me semble que je vacille. Outre ses yeux, qui sont franchement impressionnants, son visage est parfait. Des traits fins, des lèvres qui semblent appeler les baisers, une mâchoire décidée, des cheveux bruns qui bouclent sur les pointes. Cet homme est un mélange de douceur et d'autorité. Mon cœur bat de plus en plus vite dans ma poitrine comme s'il voulait aller dire deux mots à celui de l'homme qui me fait face. Je recule encore pour reprendre mes esprits, malheureusement, mon coude bute contre la paroi et c'est ce moment que choisit l'ascenseur pour stopper sa montée dans un bip strident.

De mieux en mieux... Dites, on peut recommencer la journée ?

Mais pourquoi tout va de travers, aujourd'hui ? C'est impossible que je reste coincée ici alors que je suis si proche du but ! Je regarde l'inconnu so sexy dans l'espoir d'avoir une explication – peut-être qu'il s'y connaît en ascenseur, qui sait ? – mais il se contente de glisser son téléphone dans sa poche tout en me fixant, semblant attendre je ne sais quoi. Je ne suis donc pas plus avancée. Je regarde autour de moi, gênée, sans oser esquisser un geste avant de reporter mon regard sur lui. Un léger sourire étire ses lèvres, une lueur amusée dans ses yeux célestes. Il s'appuie contre le miroir, d'un air nonchalant.

– Je crois que vous avez appuyé sur l'arrêt d'urgence, me dit-il d'un ton calme, d'une voix grave et chaude.

– Oh, mon Dieu !

Je me retourne, constate qu'en effet le bouton scintille d'un rouge vif. Alors que je m'apprête à annuler l'arrêt, sa main se pose sur mon poignet pour me stopper dans mon élan. Je perçois avec acuité la chaleur qui se dégage de sa paume, chaleur qui parcourt tout mon corps, jusqu'au creux de mon ventre. Je me tourne vers lui, interrogative, et suis de nouveau happée par le magnétisme qui se dégage de cet homme. Mon cœur tressaute, cabriole : il se tient vraiment

près de moi. Très près. Trop près. Je peux sentir les effluves de son parfum, des notes de citron et de verveine, je crois bien, mêlées à une odeur plus masculine, virile. Tout en plissant les yeux et avec un sourire malicieux, il me dit :

– Si j’étais vous, avant de relancer l’ascenseur, je réajusterais les boutons de mon chemisier correctement.

Il lâche mon poignet et me désigne mon haut.

Je ne comprends pas tout de suite ce qu’il me dit. Décidément... Je reste hypnotisée par son visage si gracieux quelques instants – une éternité ? – puis mon regard descend vérifier que c’est une blague.

Hein, c’est une blague ? Ça ne peut qu’être une blague ! Honte : + 10 000.

– Mais c’est une conspiration, soufflé-je en fermant les yeux quelques secondes dans l’espoir de disparaître.

Les joues cramoisies, je tente de coincer mon sac, mon book et mon iPad entre mes cuisses. Mais ma jupe crayon m’en empêche. Je cherche inutilement quelque chose dans l’ascenseur où je pourrais faire tenir mon sac, mais mon coude rencontre de nouveau la paroi. J’avale le « aïe » que je m’apprêtais à crier. On n’a pas idée de construire des ascenseurs si étroits, franchement !

Et pourquoi je ne pose pas mes affaires par terre ? Ma grand-mère m’a refile son goût des superstitions, et pour elle, poser son sac à main par terre revient à attirer toute sorte de malédictions. Et j’ai ma dose pour ce matin.

Merci, mamie, de m’avoir empli le cerveau de craintes pareilles !

Sans réfléchir, je fourre mes affaires dans les mains de l’homme qui me regarde d’un air indéchiffrable.

Ni une ni deux, je déboutonne mon chemisier, l’ajuste et le reboutonne aussitôt. Puis je réalise que je viens d’offrir une vue pour le moins explicite à un inconnu. Je relève lentement les yeux de mon vêtement pendant que mes joues s’enflamment et croise un regard amusé. L’homme que j’ai encombré de mes affaires laisse échapper un petit rire en reculant. Un petit rire enchanteur,

communicatif, qui résonne entre nous et qui a, outre le fait de me toucher en plein cœur, le pouvoir de me faire sourire moi aussi.

– Oh ! Je suis désolée ! Je... n'ai pas réfléchi.

Et le record du nombre de « Oh ! » stupides prononcés aujourd'hui revient à... Eva Scott !

– Pas de problème, répond-il d'une voix rauque.

– Euh... si, quand même !

– Je vous assure, tout va bien, insiste-t-il en me tendant mes affaires. J'ai vu pire, croyez-moi.

J'inspire. Expire. Son odeur citronnée me parvient de nouveau lorsque je me rapproche pour saisir correctement ce qu'il me rend. J'adore cette odeur !

– Merci beaucoup. Je... suis vraiment désolée. Je... enfin, merci beaucoup. Vraiment, balbutié-je comme une adolescente timide.

– Je vous en prie.

– Par contre, reprend-il en affichant un air faussement désolé, il faudrait relancer l'ascenseur, avant que la sécurité n'intervienne. Et puis...

– Oui ? demandé-je, comme si ma vie dépendait de ses paroles.

– Vous n'êtes peut-être pas obligée de boutonner votre chemisier jusqu'en haut, me glisse-t-il en se rapprochant à nouveau de moi. À moins que vous n'aimiez ce côté un peu... austère ?

Austère ?!

Je porte ma main à mon cou, comprends pourquoi je n'arrive plus à respirer.

OK. Fausse excuse !

– Euh... coincé, vous voulez dire ?

Il sourit franchement. Tout son visage s'éclaire, même la couleur de ses yeux.

Je fonds...

– C’est assez bien résumé, en effet. Mais peut-être que vous vous rendez à l’église ?

Écartelée entre un léger agacement – il se moque ouvertement de moi, maintenant, non ? – et l’envie de rire, je grimace tout en essayant de déboutonner le haut de mon chemisier. Mais d’une main, je n’y arrive pas...

– Pas vraiment, non.

Il fait deux pas en avant. J’en fais deux en arrière. Il hausse un sourcil et avance encore. Je ne peux plus bouger sans me coller contre la paroi. Il doit n’y avoir que quelques centimètres entre nous. Quelques malheureux petits centimètres. Son énergie est si forte qu’elle m’empêche d’esquisser un mouvement. Son visage est si près que je sens son souffle chaud caresser ma joue, et l’espace d’un instant, je ne peux m’empêcher d’imaginer la saveur qu’auraient ses lèvres si elles rencontraient les miennes. Ses yeux sont à demi fermés et il me semble voir une flamme de désir danser à l’intérieur. Je ne savais pas que le manque de café pouvait provoquer des hallucinations !

Il tend le bras, me frôle, provoque une avalanche de frissons qui part du sommet de ma tête, descend le long de ma colonne vertébrale puis finit sa course dans mes reins. Il appuie sur le bouton pour redémarrer l’ascenseur sans me quitter des yeux. Il me cherche, clairement ! Je vais *vraiment* mourir ! Me consumer de désir devant un homme que je ne connais pas et surtout devant un homme auprès duquel je viens de me taper la plus belle honte de ma vie ! Je ferme les yeux mais la tête me tourne. Voilà ce que c’est de ne pas prendre de petit déjeuner !

J’aurais préféré éviter mais je m’appuie contre la paroi. Une horde de petits bips résonne. Je ferme les yeux et secoue la tête. Qu’ai-je fait encore ? J’ouvre les yeux au moment où un éclat de rire retentit. Il a repris sa place, à une distance respectable de moi, et son visage n’est que pureté et lumière. J’adore ! On dirait un adolescent joueur, espiègle.

– Ça va, dis-je d’un ton blasé. Ce n’est pas ma journée, ça arrive, non ?
– Tout à fait, acquiesce-t-il sans pour autant arrêter de rire.

J’ai appuyé sur presque tous les boutons de l’ascenseur ! Ce qui veut dire

que... Voilà, exactement ça : l'ascenseur marque un arrêt à chaque étage. Ça me fait penser que je n'avais même pas donné l'indication de l'étage où je me rendais quand je suis entrée. Je soupire, tends de nouveau les affaires à l'homme qui n'arrive pas à se calmer.

– Ça vous ennuie de... ?

– Non, pas du tout, donnez, on a le temps, maintenant.

Son rire s'accroît. Je dégrafe les deux premiers boutons de mon chemisier en me regardant dans le miroir. Et en lui lançant un regard à la dérobée.

L'ascenseur s'arrête de nouveau. Les portes s'ouvrent, personne n'entre, évidemment, puis se referment. À mon tour, je suis prise d'un fou rire. C'est nerveux, je n'y peux rien.

Je me laisse secouer par les arrêts et démarrages de l'ascenseur, par le courant d'air que provoque l'ouverture des portes. Je me laisse envahir par la présence entêtante de l'inconnu qui porte toujours mes affaires.

– Il vaudrait mieux que vous récupériez votre sac quand nous serons arrivés sains et saufs à destination. D'accord ? ajoute-t-il.

– Vous insinuez que je suis dangereuse.

– Pas le moins du monde.

– Si.

– Non. J'insinue seulement que si vous tenez à vos affaires, mieux vaut ne pas les toucher pour le moment.

– C'est tout comme, grogné-je, faussement vexée.

– Absolument pas. Je suis seulement prudent.

– Ce n'est pas ma faute. C'est mon réveil. Il n'a pas sonné. Et depuis, tout va de travers.

– Comme votre chemisier.

– Voilà, c'est ça. Comme mon chemisier.

– Il y a des jours sans.

– Oui. Mais non. Aujourd'hui ne peut pas être un jour sans.

– Ah non ?

– Non, je vous assure. Il faut absolument qu'aujourd'hui soit un jour avec.

– Avec quoi ? demande-il d'un air réellement intéressé.

Ses yeux brillent. Je sens mon cœur devenir une petite chose toute molle comme de la guimauve. Sans le côté collant. Cet homme, outre sa beauté, m'intrigue réellement. Qui est-il ? Que fait-il ? Pourquoi ai-je l'impression qu'une aura de mystère l'entoure, que même si je pouvais le connaître plus... intimement, jamais je ne pourrais faire le tour de sa personnalité ?

– Avec une bonne nouvelle. Une inversion de la tendance de ce matin, c'est-à-dire que les choses reprendraient un cours normal. Ce serait une journée parfaite, sans retard, sans maladresse de ma part.

– Votre maladresse est touchante. Et elle m'a bien fait rire, merci.

– Vous dites ça parce que vous êtes encore en vie.

– Possible, affirme-t-il avec un clin d'œil.

Je souris. Et je remarque que le stress a quitté mon corps depuis un petit moment. Cet homme aurait-il un pouvoir apaisant sur moi ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Nous sommes arrivés. Je récupère mes affaires. Quand ma main touche celle de l'homme dont les traits me troublent d'une façon inexplicable, mon corps entier est parcouru d'électricité. Je croise une dernière fois son regard, il a l'air aussi perplexe que moi.

Cours, Eva, cours...

3. Quand le destin s'amuse

Eva

Je sors de l'ascenseur et m'engouffre dans le couloir. Un panneau affichant le lieu du concours indique qu'il se trouve sur ma droite. Le stress revient m'emprisonner de ses griffes, détestable sensation qui anéantit celles, tellement agréables, que j'ai ressenties auparavant. Je hâte le pas, ne me retourne pas mais j'entends le bruit étouffé des chaussures de l'homme victime de ma maladresse qui foulent le sol recouvert d'une épaisse moquette bordeaux juste derrière moi. Je sens sa présence dans mon dos, ainsi que son odeur, entêtante. Je pousse la porte où est écrit *Stetson Jewelry, salle d'attente* en prenant une grande inspiration.

J'aperçois tout de suite une grosse pendule qui annonce 9 h 07. J'ai donc sept minutes de retard.

Pourvu que mon tour ne soit pas déjà passé...

La pièce qui fait office de salle d'attente est décorée dans le même style que l'ensemble de l'hôtel : ancien. Des chaises en bois sombre sont alignées le long d'un mur beige où trônent des photos de la ville de New York, des plantes vertes sont regroupées dans un coin, ainsi qu'un distributeur de boissons, et une grande fenêtre offre une vue sur les gratte-ciel.

Je salue les deux personnes présentes tout en m'asseyant sur une des chaises, dépose mes affaires sur celle d'à côté. Une seule personne me répond. C'est une fille qui doit avoir à peu près mon âge, porte une jupe plissée grise et un pull une teinte plus claire. Une natte blonde retombe sur son épaule et tressaute quand elle me fait un sourire crispé. Visiblement, je ne suis pas la seule à être angoissée. L'autre personne ne se donne pas la peine de lever la tête, elle dessine un croquis sur une feuille posée sur son jean troué. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'attendais à trouver du monde. Ce qui est ridicule puisque nous avons tous des heures bien précises de rendez-vous. Melody

passé à 10 heures. Hugo à 16 heures.

Pile au moment où je me demande si je ne vais pas aller prendre un café, une voix retentit :

– Eva Scott ?

Je me lève comme un ressort qu'on viendrait de libérer. Une femme aux longs cheveux auburn et au sourire radieux se tient devant une porte ouverte.

Je récupère mes affaires, cale mon book et mon iPad contre mon ventre et la salue avant de la suivre.

Les talons de la femme résonnent. Sa démarche est assurée et rapide. Ses cheveux tombent en une épaisse ligne droite et stricte jusqu'au milieu de son dos, et elle porte un tailleur noir. Je pense à ma coiffure, me retiens de resserrer mon chignon. Je prends une grande inspiration, récite un mantra, une prière, n'importe quoi qui me portera bonheur.

J'en ai bien besoin aujourd'hui.

Quand je franchis la porte pour entrer dans le bureau, je marque un temps d'arrêt, abasourdie. La vie est décidément une vraie farceuse. Ou une sadique.

Les deux ?

Devant moi, trois hommes sont confortablement installés derrière une table rectangulaire en acajou. Le premier a les cheveux blonds coupés très court, des lunettes rouges, le teint hâlé. Son voisin est âgé, des cheveux gris assortis à sa moustache et à ma gauche, se tient...

Elle est où la caméra cachée ?

L'homme de l'ascenseur !

J'avale difficilement ma salive, je sens mes joues rosir. La femme prend place entre l'homme de l'ascenseur et celui à lunettes.

– Bonjour, dis-je d'une voix étranglée.

Tandis que trois bonjours résonnent, un léger sourire étire les lèvres de l'homme de l'ascenseur, en même temps qu'un de ses sourcils se hausse. Il m'a reconnue.

Oui, c'est bien moi, la strip-teaseuse maladroite des ascenseurs...

– Asseyez-vous, je vous en prie, dit la femme.

J'obéis immédiatement, comme un robot. Mon cœur bat vite, ses battements cognent jusque dans mes tempes. J'ose un sourire mais je crois que ça s'apparente plutôt à une grimace. Les trois personnes me regardent. Moi, je n'en vois qu'une seule. Je ne vois que ses yeux à la couleur si troublante. Mon corps est lourd, mes mains n'ont jamais été aussi moites. Je serre mon sac, mon book et mon iPad contre moi, jusqu'à ce que je surprenne le regard de l'homme à lunettes. OK, j'ai l'air d'une mémé qui a peur de se faire voler ses affaires. Je dépose mon précieux fardeau sur le bureau, sauf mon sac, que je fais tenir sur le dossier de ma chaise.

L'homme de l'ascenseur se racle la gorge, ouvre un dossier. Se retient-il de rire ?

J'aperçois la photo de la création qui m'a valu d'être sélectionnée.

– Je vous présente Lukas Stetson, m'apprend la femme, en le désignant. Bart Hay, le créateur, Tony Handersen, huissier, et je suis Shanna Korridan. Bienvenue.

Lukas Stetson ! J'ai dégrafé mon chemisier devant... Lukas Stetson ! Je vais mourir !

Je ne crois pas avoir déjà été plus gênée qu'aujourd'hui. J'ai fait une espèce de strip-tease devant le propriétaire de la joaillerie Stetson, celui qui est à l'origine de ce concours, et qui pourrait devenir mon patron...

Je veux vraiment qu'on recommence la journée. J'insiste...

Bon, allez, je ne peux pas faire pire, à part louper cet entretien. Et si je ne suis pas sélectionnée parmi les deux finalistes, ça fera une anecdote super-drôle à raconter à mes petits-enfants plus tard.

À moins que cette histoire me marque à vie et que je reste célibataire à cause de ça...

– Eva Scott, vingt-quatre ans, originaire de Nashville, tout juste diplômée de la HEAD de Genève, annonce Shanna Korridan. C'est bien ça ?

– Oui, dis-je, heureuse de n'avoir pas à croiser le regard de Lukas Stetson.

J'ai envie de disparaître. De retourner me coucher, pourquoi pas ? Mais je suis à l'entretien qui pourrait avoir un rôle déterminant pour ma carrière. Alors, bel inconnu ou pas, attirant et perturbant à souhait ou pas, c'est à moi de tenir le premier rôle. Je redresse le dos, ose un regard sur Lukas Stetson et Bart Hay. Ce dernier joue avec un stylo qui a exactement la même teinte que ses lunettes. Lukas Stetson me fixe toujours avec ce petit sourire amusé et totalement craquant puis il détourne le regard et s'intéresse de nouveau à mon book.

Qu'il est beau ! Pas mon book, hein, Lukas Stetson.

Un effluve de son parfum me parvient. Je ferme les yeux, change de position en croisant mes jambes, j'inspire profondément. Mon corps est tellement raide qu'un seul coup de vent pourrait me faire exploser en morceaux.

– Votre travail est vraiment intéressant, mademoiselle Scott, commence le troublant Lukas Stetson. Nous avons trouvé beaucoup de fraîcheur, de dynamisme et d'innovation dans vos dessins.

Je souris, rassurée. Enfin, un peu. La couleur de ses cheveux contraste avec la clarté de son regard et de sa peau claire. Je n'avais pas remarqué ça dans l'ascenseur, probablement à cause de la lumière artificielle mais là, son regard semble encore plus éclatant.

OK, ce n'est pas le moment de me pencher sur les détails de son visage.

– Que pouvez-vous nous dire sur vous, mademoiselle Scott ? me demande-t-il.

Le dénommé Bart Hay tapote le bureau avec le bout de son stylo. C'est très agaçant. Je me concentre sur ce bruit, même s'il me semble marquer le tempo,

comme un sablier invisible qui me crierait que le temps m'est compté. Bon, il l'est, les participants n'ont que quelques minutes pour se vendre. Mais il n'est pas obligé de rajouter une telle pression, je suis déjà assez angoissée.

– Je suis très professionnelle, alerte sur les nouveautés, passionnée par la mode. D'après mes professeurs, je...

– Oui, très bien, mademoiselle Scott, nous savons tout ça. C'est inscrit dans votre dossier, me coupe Lukas d'un ton presque agacé, plus aucune lueur d'amusement dans le regard.

Misère...

Il pose les coudes sur le bureau, se rapproche de moi, plonge ses yeux dans les miens. Cette proximité me trouble. Je ne vois plus que lui. Lui et son regard envoûtant. Lui et ses lèvres si sensuelles.

– Que pouvez-vous nous apprendre que nous ne sachions déjà ? reprend-il d'une voix plus grave que précédemment. Que pourriez-vous apporter à Stetson que nous ne possédons pas ?

Je savais que cette question viendrait. Nous sommes nombreux à participer à ce *speed creating*, et que des jeunes diplômés des plus prestigieuses écoles de joaillerie. Je n'ai pas droit à l'erreur. Ni même à une seule hésitation. J'avais préparé une réponse. Et elle est où, la réponse, maintenant ?

Quelque part entre les papillons fous et l'angoisse qui me noue le plexus...

Il me semble que l'atmosphère s'est rétrécie et m'emprisonne pour m'empêcher de respirer correctement. Je n'arrive pas à démêler mes pensées, à trouver une réponse cohérente et percutante.

– J'ai une intuition infallible pour créer. Je m'inspire des tendances, mais pas seulement. Je sais déceler à l'avance ce qui fera fureur ou pas, je sais allier classique et originalité, naturel et modernisme.

– Oui, acquiesce Lukas Stetson en faisant un geste de la main comme s'il balayait mes paroles. Ça aussi, c'est noté dans votre dossier. Et nous avons parcouru vos dessins. Ne nous faites pas perdre notre temps, je vous prie.

OK... Ça s'appelle se prendre un gros vent.

Lukas s'adosse à sa chaise, croise les bras, toujours avec un air indéchiffrable qui me fait perdre contenance.

– Vous n'êtes pas sans savoir que toutes les personnes que nous allons recevoir aujourd'hui méritent potentiellement une des deux places de créateurs au sein de Stetson. Alors, mademoiselle Scott, pour quelle raison nous devrions vous choisir vous plutôt qu'un autre ? continue-t-il en insistant sur le « vous ».

– Parce que je suis très douée, réponds-je du tac au tac. Créer est ma passion, ma raison de vivre, une seconde nature. En un coup d'œil, je devine ce dont la personne en face de moi a besoin pour le sublimer. Sans même qu'il ait le temps d'expliquer sa demande, je sais quel bijou il lui faut. Je ne me trompe jamais. Je suis faite pour travailler dans votre joaillerie, monsieur. Je suis la meilleure de tous les candidats que vous pourrez voir aujourd'hui.

Il me jauge pendant quelques secondes. Les plus longues et interminables de ma vie.

– Très bien. Prouvez-le, exige-t-il.

Il se lève pendant qu'un petit rire retentit. Je regarde Bart Hay qui, sans un mot, vient de me signaler que j'ai été prétentieuse. Pourtant, je ne le suis pas, loin de là.

– Venez, m'ordonne Lukas Stetson. Prenez vos affaires et suivez-moi. Bart, Shanna, vous avez dix minutes pour prendre le café que vous me réclamiez, dit-il en leur faisant un clin d'œil.

Gloups !

4. Quitte ou double...

Eva

Je me lève, fébrile, en rassemblant mes affaires pendant qu'il ôte sa veste et la pose sur le dossier de sa chaise. J'ai l'impression d'être dans une sorte d'espace-temps distendu, flou, mais je remarque nettement que sa chemise blanche met magnifiquement en valeur le haut de son corps. Je me sermonne intérieurement et le suis tandis que son parfum revient me titiller. Nous entrons dans une pièce semblable à celle que je viens de quitter niveau décoration, c'est-à-dire en bois sombre, plantes vertes et grande fenêtre, sauf que la table est immense par rapport au bureau. Il se dirige tout au fond.

Je lutte pour ne pas jeter un œil sur ses fesses musclées qui roulent sous son pantalon, mais je n'y arrive pas. Je ne me souvenais pas qu'il était si grand, en plus ! Je ne sais pas s'il fait du sport régulièrement, mais sa carrure est vraiment impressionnante, ses cuisses semblent fermes, son dos droit, ses épaules carrées. En tout cas, sa chemise blanche et son pantalon anthracite le mettent vraiment en valeur.

Je peux toucher ?

– Prenez place, je vous prie.

Je m'assieds en lui adressant un beau sourire. Que j'espère convaincant. Mais je crois qu'il est plus destiné à me rassurer moi que lui, en fait. Parce qu'en réalité, je ne me souviens pas d'avoir entendu que nous devions passer un test en plus de l'entretien. Si j'avais su, j'aurais prévu de nouveaux dessins...

– Bien, mademoiselle Scott, voyons de quoi vous êtes capable, me provoque-t-il d'une voix posée.

Il se penche vers moi, ses mains à plat sur le bureau, son visage tout proche

du mien, au point que je sens son souffle se répercuter sur mes lèvres. Il suffirait que je m'avance un peu, un tout petit peu et...

Chiche ? Stop !

Je suis troublée. Sa présence est entêtante comme s'il happait mon énergie pour la fondre avec la sienne. Pour ne faire plus qu'une seule et même entité. Je sens son souffle contre ma nuque. Une avalanche de frissons me parcourt le dos. Je ferme les yeux quelques instants. Pour me concentrer.

– Vous allez me dessiner un bijou pour homme, déclare-t-il. N'importe lequel. Un bijou tendance mais pas trop. Classique mais pas trop. Un bijou représentatif de la marque Stetson, mais que nous n'avons jamais décliné. Vous connaissez nos créations, n'est-ce pas ?

– Oui.

Il se redresse et le froid m'envahit. Il s'éloigne, semble réfléchir. Je suis en apnée, suspendue au moindre son qui pourrait sortir de sa gorge. J'admire sa démarche assurée, la fluidité de ses gestes quand il se passe la main dans les cheveux. Il sort son téléphone de sa poche, le consulte, le range aussitôt.

– Non, finalement, dessinez-moi un bijou personnalisé. Imaginons que je suis un client. J'entre dans la célèbre joaillerie Stetson, j'ai un rendez-vous important en fin de semaine, et je veux un bijou. Mais pas n'importe quel bijou, vous pouvez vous en douter. Je veux que la créatrice qu'ils viennent d'embaucher saisisse l'étendue de mes désirs et devine ce qui m'irait le mieux. Je veux quelque chose d'unique.

Il revient vers moi pour s'asseoir sur la table juste à côté de mon sac, qu'il déplace d'un geste lent. Et juste à côté de moi. Le mot « désir » éclate dans mon esprit et obnubile mes pensées. J'ai éperdument envie de lui. Tout son être est un appel à la sensualité, aux caresses, au sexe. Son autorité mêlée de douceur – et pourtant qu'est-ce que je déteste l'autorité masculine ! –, la finesse de ses traits, la couleur indéfinissable de ses yeux, sa voix profonde et chaude...

J'ai envie de répondre quelque chose, de me défendre en disant qu'il me prend de court, que ce n'était pas prévu, que j'ai un nombre dément de dessins dans mon book, dans mon iPad et qu'il peut choisir à sa guise mais j'ai oublié

comment on fait pour parler. Pour respirer. Pour dessiner.

– Ah. Et vous n’avez que dix minutes, mademoiselle Scott, dit-il d’un ton sec.

Comment peut-il passer du chaud au froid aussi rapidement ? D’accord, ce n’est pas parce que nous avons partagé un fou rire dans l’ascenseur que nous sommes devenus potes mais son comportement me déstabilise. Je ne laisse rien paraître, j’attrape mon carnet de croquis et un crayon dans mon sac qui se trouve tout près de sa cuisse. Si près que je suis obligée de la frôler. Mes joues me chauffent. Je n’ose pas regarder Lukas Stetson. Je n’ose pas lire dans ses yeux autre chose que ce que j’aimerais y voir : la certitude que je ne fais pas ça pour rien, que je ne suis pas en train de me tourner en ridicule, que s’il m’a entraînée là, à l’écart, pour me faire dessiner, c’est parce qu’il croit en mon talent.

La certitude que je vais inverser la tendance de ma journée...

Je lève les yeux vers son visage puis descends sur son corps. Je me sens encore écarlate, mais je repousse ce sentiment de malaise pour me concentrer sur ce qu’il m’a demandé : un bijou rien que pour lui. C’est facile, je sais le faire ! En temps normal... Je remonte sur son cou, j’observe l’encolure de sa chemise mais n’aperçois aucun bijou. Idem pour ses poignets, même s’ils sont recouverts par ses manches. D’ailleurs, ses boutons de manchettes sont très jolis. Classiques, mais jolis. Je m’attarde enfin sur ses doigts, longs et fins. J’ai envie de toucher sa main, de sentir si sa peau est aussi douce que l’éclat de ses yeux.

– Neuf minutes, mademoiselle Scott.

OK, OK...

Donc, un bijou.

Qu’est-ce qui lui irait ? Je ferme les yeux. Je sais faire, bordel ! Je sais deviner ce qui va à quelqu’un, homme ou femme. Et puis même si je ne le savais pas, je serais bien obligée de le faire ; je m’en suis vantée.

Note pour plus tard : attention à ce que je dis, on peut me prendre au mot...

S'il était un peu plus loin, un peu plus vieux, peut-être, et un peu moins beau, surtout, je n'aurais aucun problème. Là, c'est franchement difficile. Je pourrais lui demander de se reculer, de regarder ailleurs, mais je n'en ferai rien. Si je ne suis pas capable de créer ce bijou sous la pression, sous son regard, alors je n'ai pas ma place dans sa joaillerie. De plus, la pression, j'ai l'habitude. Nos professeurs nous ont forcés à travailler dans l'urgence, à nous dépasser et, niveau stress, j'ai aussi eu ma dose lors de certains stages que j'ai faits pendant ces cinq dernières années.

J'écarte tout de suite la boucle d'oreille. Ce serait original, mais ça ne lui irait pas. Déjà, il n'a pas les oreilles percées et le cas échéant, ça ferait chanteur des années 1980, je ne suis pas certaine que ça lui plaise.

Une bague ? Ce n'est pas si mal. Une belle chevalière, en argent pour la discrétion, avec un symbole qui pourrait le représenter, ou représenter quelque chose qui lui est précieux. Sauf que je ne le connais pas, et je ne sais donc pas ce qui lui est cher. A-t-il une femme qui fait battre son cœur ?

Pourvu que non !

Donc une bague, non.

Un pendentif ? Je l'imagine bien avec une chaîne fine, pour ne pas dénoter avec la délicatesse de ses traits. Mais quoi au bout ? L'étoile a déjà été utilisée et réutilisée, c'est donc mort. Un animal ? Je crains que ça fasse signe du zodiaque et que ce soit ridicule, également. Cela dit, si je choisissais ça, j'opterais pour un animal sauvage, indomptable. Bon, non, autre chose.

Je regarde de nouveau son poignet.

Une montre ? Ça fait viril, non, une grosse montre ? Et il n'en porte pas. Et les montres, ça me connaît. Dans une des bijouteries où j'ai effectué un stage, je n'ai pratiquement fait que ça, dessiner des montres. Seulement, mes dessins sont dans mon book, et Lukas Stetson les a forcément vues.

OK. Je n'en sais rien. Et les minutes défilent, je peux presque entendre les secondes s'égrener dans mon esprit. Je me sens prise au piège et dans l'incapacité de m'en dégager. Jamais la pression n'a été aussi forte, aussi

étouffante. Jamais l'enjeu n'a été aussi important. Si encore c'était facile de trouver un travail dans une joaillerie de renom, mais c'est loin d'être le cas.

Je commence par tracer grossièrement la silhouette de Lukas. Peut-être que ça m'aidera. Au moment où j'esquisse un détail de sa chemise, chose absolument inutile, j'en conviens, j'entends :

- Ce n'est pas un concours de caricature, mademoiselle Scott.
- Ça m'aide, rétorqué-je.
- Je croyais que vous étiez capable de deviner ce dont le client avait besoin en quelques secondes seulement ?
- Je le suis.
- Sauf aujourd'hui, visiblement.

Je pose mon crayon d'un geste brusque sur la table et je me redresse.

- Mes... clients ne sont jamais assis sur ma table de travail. Et ils ne sont pas propriétaires de joailleries, non plus.
- Oh. Très bien.

Il se lève et contourne la table pour aller se poster plus loin, en face de moi. Ça y est, je respire enfin. Malgré le vide que sa distance me procure. C'est un vide intérieur comme si on avait coupé un fil invisible qui me reliait à lui.

- Vous devez être capable de travailler sous pression, mademoiselle Scott, vous le savez.
- Je le sais, oui.
- Vous me montrez le contraire, là. Cinq minutes.

Soudain, une idée germe dans mon esprit. Ce sera un bracelet. J'ignore sa remarque et je commence mon croquis. J'envisageais de lui faire porter du métal mais la matière est trop froide. Ce sera du cuir. Le cuir, c'est chaud, solide, résistant. Un bracelet en cuir marron, ciselé et agrémenté d'une pierre fine. La pierre représente quelque chose qui lui est cher mais je ne sais pas ce que c'est.

Pas une femme, hein ?

Je commence à tracer les motifs quand je sens la présence de Lukas derrière

moi. Je ne l'avais même pas vu ni entendu se rapprocher, tellement j'étais concentrée.

– Trois minutes.

Il reprend sa place en posant ses fesses sur la table. Je tente de continuer mon croquis mais mon stylo refuse de m'obéir. Et son poignet, tout près de ma feuille, me nargue. En réalité, mon bijou pourrait tout à fait être un tatouage. Lukas Stetson porte-t-il des tatouages ?

Sans réfléchir, je pose ma main sur son poignet. Je ne regarde pas sa réaction, il ne me reste que deux minutes, je n'ai plus le droit à l'erreur. Je sens juste un léger tressaillement de sa part. Un sourire s'affiche sur mon visage. Pas de victoire, parce que je ne sais pas si je me rends réellement compte de ce que je suis en train de faire, mais juste parce que si je voulais me démarquer, là, je le fais carrément.

Et je commence à tracer le bracelet de cuir avec un stylo-feutre directement sur la peau de Lukas Stetson. Sa peau est douce sous mes doigts. Je dessine lentement, délicatement, pour ne pas faire baver mon stylo. Sa peau absorbe l'encre, je redouble de vigilance. J'adore cette sensation de dessiner à même sa peau chaude. C'est... grisant. Sensuel. Totalement flippant !

Me serais-je trompé de carrière ? Eva Scott, tatoueuse téméraire ?

Mon croquis n'est pas aussi fin que je le voudrais mais je fais avec. Je lutte pour ne pas caresser le dos de sa main. Contre ma volonté, des images torrides dansent dans mon esprit. Lui et moi seuls dans cette pièce beaucoup trop chauffée. Lui et moi dans l'ascenseur, arrêté, bien sûr, sans stress ni retard. Lui et moi...

– Trente secondes, dit-il d'un ton bas, presque un chuchotement.

Je lève son poignet pour dessiner l'attache. Il se laisse faire, docile. Pourtant, je l'imagine tout sauf docile. Je pose mon feutre, j'en attrape un autre d'une couleur différente puis finis le dernier détail de mon bracelet : une petite perle d'améthyste tout au centre, sur le dessus. Ma respiration est rapide, je suis essoufflée de me dépêcher. Alors que je trace le dernier trait, il écarte ma main

avec la sienne. C'est un geste tout en douceur, mais ferme.

OK, c'est terminé...

Il me semble entendre le bruit d'une porte qui se referme. Je me retourne mais n'aperçois rien. Il me faut vraiment un café.

– Vous voulez que je finisse également le croquis sur ma feuille ?

Lukas observe son poignet, sans me répondre. Je n'arrive pas à déchiffrer ses traits. Qu'en pense-t-il ? Est-ce que je viens de me griller ? Ou ai-je inversé la tendance ?

– Ça ira. Merci, mademoiselle Scott. Vous aurez les résultats par mail demain matin.

Ça ira ? Ça ira ? Pas de « bravo, c'est exactement ce dont j'avais envie, vous aviez raison, vous êtes douée, c'est exactement vous que Stetson Jewelry attendait » ?

Je me lève, éreintée, presque courbaturée comme si ça faisait des heures que j'étais en train de dessiner alors que ça ne fait que dix minutes. Comment vais-je survivre à cette journée, à l'angoisse du résultat, et, au cas échéant, au refus de ma candidature ?

Je rassemble mes affaires, sans oser le regarder. Je n'ai pas envie de m'éloigner de lui. J'ai besoin de sentir son énergie me happer, d'entendre encore le son de sa voix, de sentir son parfum. De voir son visage parfait. C'est stupide, j'en ai conscience, mais c'est plus fort que moi.

– Au revoir, monsieur Stetson, dis-je en m'éloignant, les yeux rivés sur le sol.

– Au revoir, Eva.

Je ralentis le pas en espérant un ultime mot d'encouragement mais seul le silence règne. Pile au moment où je pose la main sur la poignée de la porte, j'entends :

– N'oubliez pas de prendre les escaliers, surtout...

Je marque un temps d'arrêt, me retourne au prix d'un énorme effort et croise un regard brûlant, intense, renversant. Je hoche la tête et m'enfuis presque en courant.

**Découvrez la suite,
dans le volume 1 du roman.**

Également disponible :

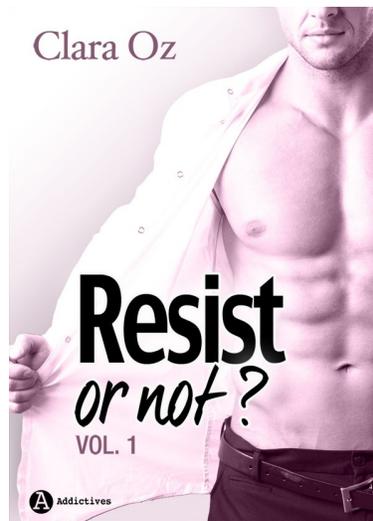
Resist... or not ?

Eva est prête à conquérir New York, à remporter haut la main le concours de création d'une prestigieuse joaillerie, Eva est... en retard pour cette épreuve ! Dans une course contre la montre effrénée, elle se retrouve coincée dans un ascenseur avec un inconnu aussi mystérieux que sexy... et forcément, elle enchaîne les maladresses !

Et l'apothéose, c'est de découvrir que cet homme sorti de ses fantasmes... pourrait devenir son patron.

Leur attirance est aussi irréprouvable qu'interdite, et à tout désirer, ils pourraient tout perdre !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mars 2017

ISBN 9791025736562

ZALA_001